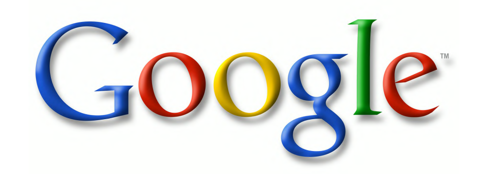
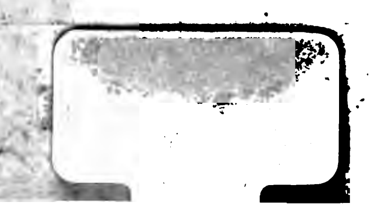








Maxwell



LES CARACTERES DE THEOPHRASTE

TRADUITS DU GREC,

AVEC

LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

Par Mr. DE LA BRUYERE, de l'Academie Françoise.

ET LA CLEF,

En marge &

Par Ordre Alphabetique.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition Augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MARTEAU, Libraire.

M. DCCI.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA BRUYERE.

Monsieur L'ABBE' FLEURI *aïant été élû par Messieurs de l'Academie Françoise ; à la place de feu Monsieur* DE LA BRUYERE. *y vint prendre séance le 16 juillet 1696. & dans le Discours qu'il y prononça, fit l'éloge de Mr.* DE LA BRUYERE *en ces termes.*

Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs, & un Livre leu de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut être sans mérite. Tel est l'Ouvrage * de cet ami dont nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante; & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place ; ouvrage singulier en son genre,

*Les Caracteres de ce siecle de Mr. de la Bruyere, dont la huitiéme Edition est la derniere que l'Auteur a revûë & augmentée.

genre, & au jugement de quelques-uns, au dessus du grand Original que l'Auteur s'étoit d'abord proposé. En faisant les caracteres des autres, il a parfaitemnnt exprimé le sien, on y voit une forte meditation, & de profondes reflexions sur les esprits & sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit aux occasions dans ses conversations particulieres: car il n'étoit étranger en aucun genre de doctrine; il sçavoit les langues mortes & les vivantes. On trouve dans ses Caracteres une severe critique, des expressions vives, des tours ingenieux, des peintures quelquefois chargées exprés, pour ne les pas faire trop ressemblantes. La hardiesse & la force n'en excluent

ny

ny le jeu ny la delicatesse; par tout y regne une haine implacable du vice, & un amour declaré de la vertu: enfin, ce qui couronne l'ouvrage, & dont nous qui avons connu l'Auteur de plus prés, pouvons rendre un témoignage, on y voit une Religion sincere. Cet Ouvrage, MESSIEURS, sera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque maniere adoptez, en recevant les Auteurs parmi vous, du nombre de tant d'Ouvrages si beaux, si utiles, que vous consacrez à l'immortalité; &c.

Après que Monsieur L'ABBE' FLEURI *eut achevé son discours, Monsieur* L'ABBE' REGNIER *Directeur de l'Academie en luy répondant, parla de Monsieur* DE LA BRUYERE *en ces termes:*

Eloge de Mr. de la Bruyere.

La perte que nous avons faite de l'excellent Academicien à qui vous ſuccedez eſt grande : c'étoit un genie extraordinaire : il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à lui reveler les plus ſecrets myſtéres de l'interieur des hommes, & qu'elle expoſât continuellement à ſes yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expreſſions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point depeints ! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & ſingulier, donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles mêmes ; peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faiſoit toûjours plus entendre, qu'il n'en faiſoit voir.

CLEF

CLEF DES CARACTERES DE CE SIECLE,

par ordre Alphabetique.

Bre-

Grand-

Phœ-

Ro-

FIN.



DISCOURS SUR THEOPHRASTE.



E n'eſtime pas que l'homme ſoit capable de former dans ſon eſprit un projet plus vain & plus chimerique, que de prétendre en écrivant de quelque art ou de quelque ſcience que ce ſoit, échaper à toute ſorte de critique, & enlever les ſuffrages de tous ſes Lecteurs.

Car ſans m'étendre ſur la difference des eſprits des hommes auſſi prodigieuſe en eux que celle de leurs viſages, qui fait goûter aux uns les choſes de ſpeculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui liſent, ceux-cy aiment

à être forcez par la demonſtration ; & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raiſonnemens & des conjectures ; je me renferme ſeulement dans cette ſcience qui décrit les mœurs, qui examine les hommes. & qui développe leurs caracteres ; & j'oſe dire que ſur les ouvrages qui traitent de choſes qui les touchent de ſi prés, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils ſont encore extrémement difficiles à contenter.

Quelques Sçavans ne goûtent que les Apophtegmes des Anciens, & les exemples tirez des Romains, des Grecs, des Perſes, des Egyptiens ; l'hiſtoire du monde preſent leur eſt inſipide ; ils ne ſont point touchez des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'eſprit ſans érudition, indifferens pour toutes les choſes qui les ont précedé, ſont avides de celles qui ſe paſſent à leurs yeux, & qui ſont comme ſous leur main ; ils les examinent, ils les diſcernent, ils ne perdent pas de veuë les perſonnes qui les entourent, ſi charmez des deſcriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur reſſemblent, & à qui ils ne croyent pas reſſembler ; que

juſ-

jusques dans la Chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, neglige d'en relever le ridicule, & n'est point frappée des images qu'il peut fournir; & si au contraire l'on peint la Cour, comme c'est toûjours avec les ménagemens qui luy sont dûs, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoy remplir sa curiosité, & se faire une juste idée d'un païs où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mêmes; ils se tirent d'embarras en le condamnant, & tels n'approuvent la satyre, que lorsque commençant à lâcher prise, & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des definitions, des divisions, des tables, & de la methode; ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en general, & cette

vertu en particulier ; quelle difference se trouve entre la valeur, la force & la magnanimité, les vices extrêmes par le défaut ou par l'excés entre lesquels chaque vertu se trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contents que l'on reduise les mœurs aux passions, & que l'on explique celles-cy par le mouvement du sang ; par celuy des fibres & des arteres, quittent un Auteur de tout le reste.

Ils s'en trouve d'un troisiéme ordre, qui persuadez que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, & à déméler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain & de loüable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les anciens & les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choses qui leur sont si familieres, & dont neanmoins ils ne s'avisoient pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des Caracteres des mœurs que nous a laissé Theophraste ; il l'a puisé dans les Ethiques & dans les grandes

des Morales d'Ariſtote dont il fut le diſciple; les excellentes definitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, ſont établies ſur les idées & ſur les principes de ce grand Philoſophe, & le fond des caracteres, qui y ſont décrits eſt pris de la même ſource; il eſt vrai qu'il ſe les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne, & par la ſatyre ingenieuſe qu'il en tire contre les vices des Grecs, & ſur tout des Atheniens.

Ce Livre ne peut gueres paſſer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraſte avoit entrepris. Le projet de ce Philoſophe, comme vous le remarquerez dans ſa Préface, étoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices. Et comme il aſſure luy-même dans cet endroit qu'il commence un ſi grand deſſein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à ſa perfection : J'avouë que l'opinion commune a toûjours été qu'il avoit pouſſé ſa vie au delà de cent ans ; & S. Jerôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, aſſûre qu'il eſt mort à cent ſept ans accomplis : de ſorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres Grecs qui ont ſervi de regle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années,

ou dans les premiers manuſcrits qui ont été faits de cet Hiſtorien ; s'il eſt vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur ſe donne dans cette Préface, ſe liſent également dans quatre manuſcrits de la Bibliotheque Palatine, où l'on a auſſi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caracteres de Theophraſte qui manquoient aux anciennes impreſſions, & où l'on a vû deux titres, l'un du goût qu'on a pour les vicieux, & l'autre du gain ſordide, qui ſont ſeuls, & dénuez de leurs Chapitres.

Ainſi cet ouvrage n'eſt peut être même qu'un ſimple fragment, mais cependant un reſte précieux de l'antiquité, & un monument de la vivacité de l'eſprit, & du jugement ferme & ſolide de ce Philoſophe dans un âge ſi avancé : En effet il a toûjours été lû comme un chef-d'œuvre dans ſon genre, il ne ſe voit rien où le goût Attique ſe faſſe mieux remarquer, & où l'élegance Grecque éclate davantage ; on l'a appellé un livre d'or : les Sçavans faiſant attention à la diverſité des mœurs qui y ſont traitées, & à la maniere naïve dont tous les caracteres y ſont exprimez, & la comparant d'ailleurs avec celle du Poëte Menandre diſciple de Theophraſte, & qui ſervit enſuite de modele à Terence, qu'on a dans nos jours ſi heureuſement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître

dans

dans ce petit ouvrage la premiere ſource de tout le comique : je dis de celuy qui eſt épuré des pointes, des obſcenitez, des équivoques, qui eſt pris dans la nature, qui fait rire les ſages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le merite de ce traité des Caracteres, & en inſpirer la lecture, il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de celuy de leur Auteur. Il étoit d'Ereſe, ville de Lesbòs, fils d'un Foulon ; il eut pour premier Maître dans ſon païs un certain Leucippe * qui étoit de la même ville que luy ; de-là il paſſa à l'Ecole de Platon, & s'arréta enſuite à celle d'Ariſtote, où il ſe diſtingua entre tous ſes diſciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de ſon eſprit & de la douceur de ſon élocution, luy changea ſon nom, qui étoit Tyrtame, en celuy d'Euphraſte, qui ſignifie celuy qui parle bien ; & ce nom ne répondant point aſſez à la haute eſtime qu'il avoit de la beauté de ſon genie & de ſes expreſſions, il l'appella Theophraſte, c'eſt-à-dire un homme dont le langage eſt divin. Et il ſemble que Ciceron ait entré dans les ſentimens de ce Philoſophe, lorſque dans le livre qu'il initule, *Brutus*, ou *des Orateurs illuſtres*, il parle ainſi : Qui eſt plus fecond & plus abondant que Platon ? plus ſolide & plus ferme qu'Ariſtote ? plus agreable & plus doux que Theophraſte ?

* Un autre que Leucippe Philoſophe celebre, & diſciple de Zenon.

phraste? Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus on voit que parlant du même Theophraste il l'appelle son amy, que la lecture de ses livres luy étoit familiere, & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de luy & de Calistene un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même & de Xenocrate, que Calistene étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif; & que Theophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si penetrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit étre connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour étre excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celuy-cy sur toutes choses un caractere de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son style; l'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Menedeme * le Rhodien & Theophraste d'Erese, par un esprit de ménagement pour celuy qu'il vouloit exclure, il se declara de cette maniere: Il feignit peu de temps aprés que ses disciples luy eurent fait cette priere, & en leur presence, que le

* Il y en a eu deux autres du même nom; l'un Philosophe cynique, l'autre disciple de Platon.

le vin dont il faisoit un usage ordinaire luy étoit nuisible, & il se fit apporter des vins de Rhodes & de Lesbos, il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans son genre étoit excellent, que le premier avoit de la force, mais que celuy de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il luy donnoit la préference. Quoy qu'il en soit de ce fait qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsqu'Aristote accusé par Eurimedon Prêtre de Cerés, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athenes, & se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son Ecole au Lesbien, luy confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; & c'est par Theophraste que sont venus jusques à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si celebre par toute la Gréce, que Successeur d'Aristote il put compter bien-tôt dans l'Ecole qu'il luy avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de * Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Preteur: celuy-cy, en effet son ennemy, mais sous pretexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loy qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe d'enseigner dans les Ecoles. Ils obeïrent; mais l'année suivante Philon

* Un autre que le Poëte tragique.

ayant succedé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athenes abrogea cette loy odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Theophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de ceder à Eurimedon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Atheniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impieté; tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour luy, & qu'il meritoit par sa vertu.

En effet on luy rend ce témoignage, qu'il avoit une singuliere prudence, qu'il étoit zelé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi au rapport de Plutarque, lorsqu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur païs, il se joignit à * Phydias son compatriote, contribua avec luy de ses biens pour armer les bannis qui rentrerent dans leur ville, en chasserent les traîtres, & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

* Un autre que le fameux Sculpteur.

Tant de rares qualitez ne luy acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime & la familiarité des Rois : il fut amy de Cassandre qui avoit succedé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macedoine ; &

Ptolomée fils de Lagus & premier Roy d'Egypte entretint toûjours un commerce étoit avec ce Philoſophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il ceſſa tout à la fois de travailler & de vivre: toute la Grece le pleura, & tout le peuple Athenien aſſiſta à ſes funerailles.

L'on raconte de luy que dans ſon extrême vieilleſſe ne pouvant plus marcher à pied, il ſe faiſoit porter en littiere par la ville, où il étoit vû du peuple à qui il étoit ſi cher. L'on dit auſſi que ſes diſciples qui entouroient ſon lit lorſqu'il mourut, luy ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce diſcours. La vie nous ſeduit, elle nous « promet de grands plaiſirs dans la poſſeſ- « ſion de la gloire; mais à peine commen- « ce-t'on à vivre, qu'il faut mourir: il « n'y a ſouvent rien de plus ſterile que « l'amour de la reputation. Cependant, « mes diſciples, contentez-vous: ſi vous « negligez l'eſtime des hommes, vous « vous épargnez à vous-mêmes de grands « travaux; s'ils ne rebutent point vôtre « courage, il peut arriver que la gloire « ſera vôtre recompenſe: ſouvenez-vous « ſeulement qu'il y a dans la vie beaucoup « de choſes inutiles, & qu'il y en a peu « qui menent à une fin ſolide. Ce n'eſt point à moy à déliberer ſur le parti que

„ je dois prendre, il n'eſt plus temps :
„ pour vous qui avez à me ſurvivre, vous
„ ne ſçauriez peſer trop meurement ce que
„ vous devez faire: & ce furent là ſes dernieres paroles.

Ciceron dans le troiſiéme livre des Tuſculanes, dit que Theophraſte mourant ſe plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux Cerfs & aux Corneilles une vie ſi longue & qui leur eſt ſi inutile, lorſqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie tres-courte, bien qu'il leur importe ſi fort de vivre long-temps; que ſi l'âge des hommes eût pû s'étendre à un plus grand nombre d'années, il ſeroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine univerſelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde, ny art ny ſcience qui n'eût atteint ſa perfection. Et S. Jerôme dans l'endroit deja cité aſſure que Theophraſte à l'âge de cent ſept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de ſortir de la vie dans un temps où il ne faiſoit que commrncer à être ſage.

Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut pas aimer ſes amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les freres, comme tout eſt commun entre les amis, que l'on devoit plûtôt ſe fier à un cheval ſans frein, qu'à celuy qui parle ſans jugement,

ment ; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin ; si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sçias beaucoup : voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, & nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Theophraste : Diogene Laërce fait l'énumeration de plus de deux cens traitez differens, & sur toutes sortes de sujets qu'il a composez ; la plus grande partie est perduë par le malheur des temps, & l'autre se reduit à vingt traitez qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres : l'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes : il à écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluye, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la dêfaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caracteres des mœurs : voilà ce qui nous reste de ses écrits : entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais

encore du merite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du temps auquel il a été écrit, & qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agreable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coûtumes & leurs manieres, qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des anciens, du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siecles: alors l'histoire du nôtre fera goûter à la posterité la venalité des charges, c'est à dire le pouvoir de proteger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à derniers comptans comme une metairie, la splendeur des Partisans, gens si méprisez chez les Hebreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ni galeries. ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville mer-

merveilleuse : l'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison, pour aller se renfermer dans celle d'un autre ; que d'honnêtes femmes qui n'étoient ny marchandes, ny hôtelieres, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on sçaura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec precipitation, nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des ruës, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course : L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique, des Citoyens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives, & qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoy pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront aprés nous, rebutez par des mœurs si étranges & si differentes des leurs, se dégoûtent par là de nos memoires, de nos Poësies, de nôtre comique & de nos satyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver-

eux-

eux-mêmes par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillez, si reguliers, & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait été embellie.

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette méme indulgence que nous esperons nous-mêmes de la posterité, & persuadez que les hommes n'ont point d'usages ny de coûtumes qui soient de tous les siecles, qu'elles changent avec le temps; que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui regnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs, ny la bienseance de nos coûtumes, ny nôtre faste, ny nôtre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Atheniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, & independamment de mille choses exterieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette veritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité, & n'étoit point encore soüillée par la vanité, par le luxe, & par la sotte ambition: Un homme n'êtoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'êtoit point riche par des

des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans & ses serviteurs; sa nourriture étoit saine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux & de ses brebis; ses vétemens simples & uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocens, une grande recolte, le mariage de ses enfans, l'union avec ses voisins, la Paix dans sa famille: rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses: mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses Relations ou les Livres de voyages nous apprennent des païs lointains & des nations étrangeres.

Ils racontent une religion, une police, une maniere de se nourrir, de s'habiller, de bâtir & de faire la guerre, qu'on ne sçavoit point, des mœurs que l'on ignoroit; celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent, moins rebutez par la barbarie des manieres & des coûtumes des peuples si éloignez, qu'instruits & même réjoüis par leur nouveauté; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Negres ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses Caracteres, étoient Athe-

theniens & nous ſommes François : & ſi nous joignons à la diverſité des lieux & du climat, le long intervalle des temps, & que nous conſiderions que ce Livre a pû être écrit la derniere année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainſi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette reſſemblance avec des hommes ſeparez par tant de ſiecles ſoit ſi entiere. En effet les hommes n'ont point changé ſelon le cœur & ſelon les paſſions, ils ſont encore tels qu'ils étoient alors, & qu'ils ſont marquez dans Theophraſte, vains, diſſimulez, flateurs, intereſſez, effrontez, importuns, défians, médiſans, querelleux, ſuperſtitieux.

Il eſt vray, Athenes étoit libre, c'étoit le centre d'une Republique, ſes Citoyens étoient égaux, ils ne rougiſſoient point l'un de l'autre ; ils marchoient preſque ſeuls & à pied dans une ville propre, paiſible & ſpacieuſe, entroient dans les boutiques & dans les marchez, achetoient eux-mêmes les choſes neceſſaires ; l'émulation d'une Cour ne les faiſoit point ſortir d'une vie commune : ils reſervoient leurs eſclaves pour les bains

pour

pour les repas, pour le ſervice interieur des maiſons, pour les voyages:ils paſſoient une partie de leur vie dans les Places, dans les Temples, aux amphitheatres, ſur un port, ſous des portiques, & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres : Là le peuple s'aſſembloit pour déliberer des affaires publiques, icy il s'entretenoit avec les Etrangers ; ailleurs les Philoſophes tantôt enſeignoient leur doctrine, tantôt conferoient avec leurs diſciples : ces lieux étoient tout à la fois la ſcene des plaiſirs & des affaires; il y avoit dans ces mœurs quelque choſe de ſimple & de populaire, & qui reſſemble peu aux nôtres, je l'avouë; mais cependant quels hommes en general, que les Atheniens, & quelle ville, qu'Athenes! quelles loix! quelle police! quelle valeur! quelle diſcipline! quelle perfection dans toutes les ſciences & dans tous les arts! mais quelle politeſſe dans le commerce ordinaire & dans le langage! Theophraſte, le même Theophraſte dont l'on vient de dire de ſi grandes choſes, ce parleur agreable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger, & appellé de ce nom par une ſimple femme de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne ſçay quoy d'Attique qui luy manquoit, & que les Romains ont depuis appellé urbanité, qu'il

qu'il n'étoit pas Athenien : Et Ciceron rapporte, que ce grand personnage demeura étonné de voir, qu'ayant vieilli dans Athenes, possedant si parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le simple peuple avoit naturellement & sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des Caracteres de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Atheniens, & qui servit à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoûte à cet ouvrage, l'on a crû pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toûjours pernicieux de poursuivre le travail d'autruy, sur tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande reputation ; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumeration, employée avec tant de succez dans ces vingt-huit Chapitres des Caracteres, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit trai-

traitée par un genie fort inferieur à celuy de Theophraste.

Au contraire se ressouvenant que parmi le grand nombre de Traités de ce Philosophe rapporté par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de proverbes, c'est à dire de pieces détachées, comme des reflexions ou des remarqnes ; que le premier & le plus grand Livre de Morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures ; on s'est trouvé excité par de si grands modeles à suivre selon ses forces une semblable maniere * d'écrire des mœurs ; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de Morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

* L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, & nullement les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.

L'un par l'engagement de son Auteur fait servir la Metaphysique à la Religion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands & les serieux motifs pour conduire à la vertu, & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, dont la délicatesse étoit égale à la penetration, observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve, & cette unique pen-

penſée comme multipliée en mille manieres differentes, a toûjours par le choix des mots & par la varieté de l'expreſſion, la grace de la nouveauté.

L'on ne ſuit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui eſt joint à la traduction des Caracteres, il eſt tout different des deux autres que je viens de toucher; moins ſublime que le premier, & moins délicat que le ſecond, il ne tend qu'à rendre l'homme raiſonnable, mais par de voyes ſimples & communes, & en l'examinant indifferemment, ſans beaucoup de methode; & ſelon que les divers Chapitres y conduiſent par les âges, les ſexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y ſont attachez.

L'on s'eſt plus appliqué aux vices de l'eſprit, aux replis du cœur, & à tout l'interieur de l'homme, que n'a fait Theophraſte, & l'on peut dire que comme ſes Caracteres par mille choſes exterieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ſes actions, ſes paroles & ſes démarches, apprennent quel eſt ſon fond, & font remonter juſques à la ſource de ſon déreglement; tout au contraire les nouveaux Caracteres déployant d'abord les penſées, les ſentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foibleſſes, font que l'on prévoit aiſément tout ce qu'ils ſont capables de dire ou de faire, & qu'on

ne

ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avoüer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal ; pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : Mais à l'égard des titres des Caracteres de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autruy, il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres, ce qui n'est pas une chose facile ; parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François, mot pour mot, n'est plus la même dans nôtre langue, par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de Rhetorique, & chez Theophraste c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ny l'un ny l'autre, mais précisement ce qui est décrit dans le premier Chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez differens pour exprimer des choses qui le sont aussi, & que nous ne sçaurions gueres rendre que

par

par un seul mot ; cette pauvreté embarasse. En effet l'on remarque dans cet ouvrage Grec trois especes d'avarice, deux sortes d'importuns, de flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs ; de sorte que les Caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au desavantage du titre ; ils ne sont pas aussi toûjours suivis & parfaitement conformes, parce que Theophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve determiné à ces changemens par le caractere & les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satyre.

Les definitions qui sont au commencement de chaque Chapitre ont eû leurs difficultez ; elles sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du Grec & le style d'Aristote qui luy en a fourni les premieres idées ; on les a étenduës dans la traduction pour les rendre intelligibles ; il se lit aussi dans ce Traité, des Phrases qui ne sont pas achevées & qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le veritable ; il s'y trouve de differentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, & qui pouvoient recevoir diverses explications ; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin comme cet ouvrage n'est qu'une sim-

ſimple inſtruction ſur les mœurs des hommes, & qu'il viſe moins à les rendre ſçavans qu'à les rendre ſages, l'on s'eſt trouvé exempt de le charger de longues & curieuſes obſervations, ou de doctes commentaires qui rendiſſent un compte exact de l'antiquité, l'on s'eſt contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a crû les meriter; afin que nuls de ceux qui ont de la juſteſſe, de la vivacité, & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup, ne ſe reprochent pas même ce petit defaut, ne puiſſent être arrétez dans la lecture des Caractères, & douter un moment du ſens de Theophraſte.



LES CARACTERES DE THEOPHRASTE.

TRADUITS DU GREC.

J'AY admiré souvent, & j'avouë que je ne puis encore comprendre quelque serieuse reflexion que je fasse, pourquoy toute la Grece étant placée sous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevez de la * même maniere, il se trouve neanmoins si peu de ressemblance dans leurs moeurs. Puis donc, mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre vingt dix-neuf ans où je me trouve, j'ay assez vêcu pour connoitre les hommes; que j'ai veu d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes, & de divers temperamens, & que je me suis toûjours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices; il semble que j'ay dû marquer

* Par rapport aux Barbares, dont les moeurs etoient tres-differentes de celles des Grecs.

* Theophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

* les caracteres des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en general : mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espere, mon cher Policles, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront aprés nous ; il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiere, c'est à vous de penetrer dans mon sens, & d'examiner avec attention si la verité se trouve dans mes paroles : & sans faire une plus longue Preface, je parleray d'abord de la dissimulation, je definirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je decriray ses mœurs, & je traiteray ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ay fait.

DE LA DISSIMULATION.

* L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *Ironie*.

LA* dissimulation n'est pas aisée à bien definir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme

homme dissimulé se comporte de cette maniere; il aborde ses ennemis, leur parle & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point; il loüe ouvertement & en leur presence ceux à qui il dresse de secrettes embûches, & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrace; il semble pardonner les discours offensans que l'on luy tient: il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa reputation, & il employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de luy, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçûës. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, & luy dit de revenir une autre fois; il cache soigneusement tout ce qu'il fait; & à l'entendre parler, on croiroit toûjours qu'il delibere; il ne parle point indifferemment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celuy qui lui emprunte de l'argent à interêt, ou qui le prie de contribuer * de sa part à une somme que ses amis consentent de luy prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais veu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoy qu'en effet il ne vende rien. Souvent

* Cette sorte de contribution étoit frequente à Athenes, & autorisée par les Loix.

aprés avoir écouté ce que l'on luy a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention ; il feint de n'avoir pas apperçû les choses où il vient de jetter les yeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir : il n'a pour ceux qui luy parlent d'affaires, que cette seule réponse, j'y penseray : il sçait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est saisi d'admiration ; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet evenement, & cela selon ses differens interests ; son langage le plus ordinaire est celuy-cy ; je n'en crois rien, je ne comprens pas que cela puisse être, je ne sçay où j'en suis ; ou bien, il me semble que je ne suis pas moy-même ; & ensuite, ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre, voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute creance; contez cela à d'autres, dois-je vous croire ? ou me persuaderay-je qu'il m'ait dit la verité ? paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux : ces manieres d'agir ne partent point d'une ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire ; le venin des aspics est moins à craindre.

De la Flatterie.

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promene avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, luy dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous seul; hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tarissoit point sur vos loüanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du * Portique ; & comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommerent, & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages ; il luy dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à vostre habit, de le prendre & de le souffler à terre ; si par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles sur vôtre barbe, ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter ; & vous soûriant, il est merveilleux, dit-il, combien vous étes blanchi * depuis deux jours que je ne vous ay pas vû ; & il ajoûte ; voilà encore pour un homme de vostre âge * assez de cheveux noirs. Si celuy qu'il veut flatter prend la parole, il impose silen-

* Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses disciples, de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appellez Stoïciens ; car *stoa*, mot Grec, signifie Portique.

* Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

* Il parle à un jeune homme.

ce à tous ceux qui se trouvent presens, & il les force d'approuver aveuglement tout ce qu'il avance ; & dés qu'il a cessé de parler, il se récrie, cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois s'il luy arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de luy applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; & quoi qu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir, & qu'il voulut s'empêcher d'éclater : & s'il l'accompagne lors qu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé : il achete des fruits, & les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfans en sa presence, il les baise, il les caresse : voilà, dit-il, de jolis enfans & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison, il le suit ; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il luy dit, vôtre pied est mieux fait que cela ; il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plûtôt il entre le premier dans leur maison, & leur dit, un tel me suit, & vient vous rendre visite, & retournant sur ses pas, je vous ay annoncé, dit-il, & l'on se fait un grand honneur de vous recevoir. Le flatteur se met à tout sans hesiter, se mêle des choses les plus viles, & qui ne conviennent qu'à des femmes : s'il est invité à souper,

il eſt le premier des conviez à loüer le vin; aſſis à table le plus proche de celuy qui fait le repas, il lui repete ſouvent, en verité vous faites une chere délicate, & montrant aux autres l'un des mets qu'il ſouleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand; il a ſoin de luy demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robbe, & il s'empreſſe de le mieux couvrir; il lui parle ſans ceſſe à l'oreille, & ſi quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond negligemment & ſans le regarder, n'ayant des yeux que pour un ſeul: Il ne faut pas croire qu'au theatre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les diſtribuë, pour les porter à ſa place, & l'y faire aſſeoir plus mollement: J'ay dû dire auſſi qu'avant qu'il ſorte de ſa maiſon, il en louë l'architecture, ſe récrie ſur toutes choſes, dit que les jardins ſont bien plantez; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il ſoit extrémement flatté, il eſt touché de voir combien il reſſemble, & il l'admire comme un chef d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hazard; mais il rapporte toutes ſes paroles & toutes ſes actions au deſſein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquerir ſes bonnes graces.

DE L'IMPERTINENT.

Ou du diseur de rien.

LA sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans reflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûë, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matiere, l'entretient de sa femme, & luy fait son éloge, luy conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service, il s'échauffe ensuite dans la conversation, declame contre le temps present, & soûtient que les hommes qui vivent presentement, ne valent point leurs peres: de là il se jette sur ce qui se debite au marché, sur la cherté de bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville: il dit qu'au Printemps où commencent les Bacchanales, * la mer devient navigable, qu'un peu de pluye feroit utile aux biens de la terre, & feroit esperer une bonne recolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le siecle est dur, & qu'on a bien de la peine à vivre: Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche

* Premieres Bacchanales qui se celebroient dans la ville.

che devant l'Autel de Cerés * à la fête des Mysteres; il luy demande combien de colomnes soustiennent le theatre de la musique, quel est le quantiéme du mois; il luy dit qu'il a eu la veille une indigestion; & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de luy, il lui annonçera comme une chose nouvelle, que les *Mysteres se celebrent dans le mois d'Aoust, les *Apaturies* † au mois d'Octobre; & à la campagne dans le mois de Decembre les Bacchanales *. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuïr, si l'on veut du moins éviter la fiévre: Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne sçavent pas discerner ni vôtre loisir, ni le temps de vos affaires?

*Les Mysteres de Cerés se celebroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Atheniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

* Fête de Cerés. V. cy-dessus.

† En François la Fête des tromperies; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

* Secondes Bacchanales qui se celebroient en hyver à la campagne.

DE LA RUSTICITE'.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossiere des bienseances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans reflexion, sortir un jour de medecine, * & se trouvér en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la difference de l'odeur forte du thim ou de la mar-

*Le texte Grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

marjolaine, d'avec les parfums les plus delicieux; être chaussez large & grossierement; parler haut, & ne pouvoir se reduire à un ton de voix moderé; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique : on les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux & d'une maniere indecente : Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaire, que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un asne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent & ne se lassent point de les contempler : si quelquefois ils entrent dans leur cuisine : ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin : & entrent dans les plus petits détails du domestique; ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes * de charruës qu'ils ont dans leurs étables; heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux; vous remarquerez toûjours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celuy qui garde

* Des bœufs.

garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pieces qu'ils croyent legeres, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer: ils sont occupez pendant la nuit d'une charruë, d'un sac, d'une faulx, d'une corbeille, & ils révent à qui ils ont prêté ces ustenciles; & lors qu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils, aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? les fourrures se vendent-elles bien? n'est-ce pas aujourd'huy que les jeux * nous ramenent une nouvelle lune? d'autres fois ne sçachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, & qu'ils ne sortent que pour cela: ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, & qui se trouvant tous portez devant la boutique d'Archias *, achetent eux-mêmes des viandes salées, & les rapportent à la main en pleine ruë.

* Cela est dit rustiquement, un autre diroit que la nouvelle lune ramene les jeux: & d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit, n'est ce pas aujourd'huy Pâques?

* Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

DU COMPLAISANT. *

* Ou de l'Envie de plaire.

POur faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire

que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agreable. Celuy qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne luy échape; & après avoir fait quelques pas avec luy, il luy demande avec empressement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en separe qu'en luy donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procés, il ne doit pas attendre de luy qu'il luy soit plus favorable qu'à son adversaire; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également: c'est dans cette vûë que pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité, que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celuy qui l'a convié où sont ses enfans, & dés qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figues ne se ressemblent pas mieux, il les fait approcher de luy, il les baise, & les ayant fait asseoir à ses deux côtez, il badine avec eux, à qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie coignée*? il les prend ensuite sur luy & les laisse dormir sur son esto-

* Petits joüets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

estomac, quoy qu'il en soit incommodé. Celuy enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits & les quitte presque tous neufs; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé; on ne le voit gueres dans les salles publiques qu'auprés des * comptoirs de Banquiers, & dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens *, & au theatre les jours de spectacle que dans les meilleures places & tout proche des Preteurs. Ces gens encore n'achetent jamais rien pour eux; mais ils envoyent à Byzance toute sorte de bijoux precieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette; & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes: leur maison est toûjours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des * Satyres qu'ils sçavent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chévre, des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arene propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promenent par la ville, & qu'ils rencontrent en chemin quelques Philosophes, des Sophistes *, des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur

* C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

* Pour être connus d'eux, & en être regardez ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

* Une espece de Singes.

* Une sorte de Philosophes vains & interessez.

leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifferemment; ils se trouvent presens à ces exercices, & se mélant avec ceux qui viennent là pour regarder, à qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arene si commode? vous voyez, ajoûtent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celuy qui en est le maître, & qui en peut disposer.

DE L'IMAGE D'UN COQUIN.

UN Coquin est celuy à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ou à faire; qui jure volontiers, & fait des sermens en justice autant que l'on luy en demande, qui est perdu de reputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractere entre * sans masque dans une danse comique, & même sans être yvre, mais de sang froid il se distingue dans la danse † la plus obscene par les postures les plus indecentes: c'est luy qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges * s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrez

* Sur le theatre avec des farceurs.

* Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

† Cette danse la plus déreglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

entrez par billets croyent ne devoir rien payer. Il eſt d'ailleurs de tous métiers, tantôt il tient une taverne, tantôt il eſt ſuppôt de quelque lieu infame, une autrefois partiſan, il n'y a point de ſale commerce où il ne ſoit capable d'entrer; vous le verrez aujourd'huy crieur public, demain cuiſinier ou brelandier, tout luy eſt propre: S'il a une mere, il la laiſſe mourir de faim: il eſt ſujet au larcin; & à ſe voir traîner par la ville dans une priſon, ſa demeure ordinaire: & où il paſſe une partie de ſa vie: Ce ſont ces ſortes de gens que l'on voit ſe faire entourer du peuple, appeller ceux qui paſſent, & ſe plaindre à eux avec une voix forte & enroüée, inſulter ceux qui les contrediſent; les uns fendent la preſſe pour les voir, pendant que les autres contens de les avoir vûs ſe dégagent & pourſuivent leur chemin ſans vouloir les écouter; mais ces effrontez continuent de parler, ils diſent à celuycy le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit; & vous remarquerez qu'ils choiſiſſent pour cela des jours d'aſſemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui ſe trouve le témoin de leur inſolence: toûjours accablez de procés que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentez à d'autres, de ceux dont ils ſe délivrent par de faux ſermens, comme de

ceux

ceux qui les obligent de comparoiſtre. Ils n'oublient jamais de porter leur boëte * dans leur ſein, & une liaſſe de papiers entre leurs mains; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à uſure, retirant chaque jour une obole & démie de chaque dragme *, frequenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on debite le poiſſon frais ou ſalé, & conſumer ainſi en bonne chere tout le profit qu'ils tirent de cette eſpece de trafic. En un mot, ils ſont querelleux & difficiles, ont ſans ceſſe la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdiſſante, & qu'ils font retentir dans les marchez & dans les boutiques.

* Une petite boëte de cuivre fort legere où les plaideurs mettoient leurs titres & les pieces de leur procés.

* Une obole étoit la ſixiéme partie d'une dragme.

DU GRAND PARLEUR *.

* Ou du *Babil*.

CE que quelques-uns appellent *babil*, c'eſt proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de ſe taire. Vous ne contez pas la choſe comme elle eſt, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce ſoit; j'ay tout ſçû, & ſi vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendray tout; & ſi cet autre continuë de parler, vous avez déja dit cela, ſongez, pourſuit-il, à ne rien oublier; fort bien; cela eſt ainſi, car vous

m'avez

m'avez heureusement remis dans le fait; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres; & ensuite, mais que veux je dire? ah j'oubliois une chose! oüi c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ay appris: c'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celuy qui luy parle, de respirer: Et lors qu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec luy quelque entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses serieuses & les met en fuite: de là il entre * dans les Ecoles publiques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, il empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, je m'en vais, celuy-cy se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison: si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille † qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon, comme sur le combat * celebre que ceux de Lacedemone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Li-

* C'étoit un crime puni de mort à Athenes par une Loy de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé du temps de Theophraste.

* Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbeles, mais trivial & & sçu de tout le peuple.

† C'est à dire sur la bataille d'Arbeles & la Victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes, lors qu'Aristophon celebre Orateur étoit premier Magistrat.

Lisandre : il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public, en repete une grande partie, mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table, & s'il se trouve au theatre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs : on luy fait avoüer ingenuëment qu'il ne luy est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau; & que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle; aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de luy sur ce sujet; & jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites nous, luy disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.

DU DEBIT DES NOUVELLES.

UN nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange selon son caprice des discours & des faits rem-

remplis de fausseté; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & luy soûriant, d'où venez-vous ainsi, luy dit-il? que nous direz vous de bon; n'y a-t-il rien de nouveau? & continuant de l'interroger, quoy donc n'y a-t-il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter, & sans luy donner le loisir de luy répondre, que dites-vous donc, poursuit-il, n'avez vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne sçavez rien, & que je vais vous regaler de grandes nouveautez : alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joüeur * de flûte, ou Lycon l'Ingenieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sçait toutes choses; car il allegue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté : il assûre donc que ces personnes luy ont dit, que le * Roi & * Polispercon ont gagné la bataille, & que Cassandre leur ennemi est tombé † vif entre leurs mains; & lors que quelqu'un lui dit, mais en verité cela est-il croyable? il lui replique que cette nouvelle se crie & se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, & qu'il y a eu un grand

* L'usage de la flûte trés-ancien dans les troupes.

* Aridée frere d'Alexandre le Grand.

* Capitaine du même Alexandre.

† C'étoit un faux bruit, & Cassandre fils d'Antipater disputant à Aridée & à Polispercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

grand carnage : Il ajoûte qu'il a lû cet évenement sur le visage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout veu & qui lui a tout dit; ensuite interrompant le fil de de sa narration, que pensez vous de ce succés, demande-t-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre, malheureux Prince s'écrie-t-il d'une maniere touchante, voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant, & il avoit avec luy de grandes forces ; ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le debiter à qui le veut entendre. Je vous avouë que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, & que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent; car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a toujours à mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique, au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, & à luy conter des nouvelles : quelques autres aprés avoir vaincu sur mer & sur terre dans le * Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appellée : enfin il s'est trouvé qui le jour

* V. le chap. de la flatterie.

jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux diſcours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi miſerable que la condition de ces perſonnes: car quelle eſt la boutique, quel eſt le portique, quel eſt l'endroit d'un marché public où ils ne paſſent tout le jour à rendre ſourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs menſonges?

DE L'EFFRONTERIE causée par l'avarice.

POur faire connoître ce vice, il faut dire que c'eſt un mépris de l'honneur dans la vûë d'un vil intereſt. Un homme que l'avarice rend effronté, oſe emprunter une ſomme d'argent à celuy à qui il en doit déja, & qu'il luy retient avec injuſtice. Le jour même qu'il aura ſacrifié aux Dieux, au lieu de manger * religieuſement chez ſoy une partie des viandes conſacrées, il les fait ſaler pour luy ſervir dans pluſieurs repas, & va ſouper chez l'un de ſes amis, & là à table à la vûë de tout le monde, il appelle ſon valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de ſon hôte, & luy coupant un morceau de viande qu'il met ſur un quartier de pain, tenez, mon

* C'étoit la coûtume des Grecs. V. le chap. du contretemps.

ami, luy dit-il, faites bonne chere. Il va luy-même au marché acheter * des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il le fait ressouvenir qu'il luy a autrefois rendu service: il fait ensuite peser ses viandes, & il en entasse le plus qu'il peut; s'il en est empeché par celuy qui les luy vend, il jette du moins quelques os dans la balance; si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, soûrit & s'en va. Une autrefois sur l'argent qu'il aura reçû de quelques étrangers pour leur loüer des places au theatre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle, & d'y envoyer le lendemain ses enfans & leur precepteur. Tout luy fait envie, il veut profiter des bons marchez, & demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter: se trouve-t-il dans une maison étrangere, il emprunte jusques à l'orge & à la paille, encore faut-il que celuy qui les luy préte, fasse les frais de les faire porter jusquez chez luy. Cet effronté en un mot, entre sans payer dans un bain public, & là en presence du Baigneur, qui crie inutilement contre luy, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est rem-

* Comme le menu peuple qui achetoit son soupé chez les Chaircuitiers.

remplie d'eau, * se la répand sur tout le corps, me voilà lavé, ajoûte-t-il, autant que j'en ay besoin, & sans avoir obligation à personne, remet sa robe & disparoit.

* Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

De l'Epargne sordide.

CEtte espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne negligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier payement qu'on leur a fait: que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire: ce sont eux encore dont la portion des premices * des viandes que l'on envoye sur l'Autel de Diane, est toûjours la plus petite. Ils apretient les choses au dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veüille se prevaloir, ils luy soûtiennent toûjours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils luy déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si

* Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachez. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûë, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celuy qui achete. Il n'est permis à personne de cüeillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre : ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toûjours les mêmes. Ils tirent interest de l'interest, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs creanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, & on les a vûs souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien achêter; ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de préter vôtre sel, vôtre orge, vôtre farine, ni même du * cumin, de la * marjolaine, des gateaux * pour l'Autel, du cotton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares en un mot, ont des trousseaux de clefs roüillées dont

* Une sorte d'herbe.
* Elle empêche les viandes de se corrompre ; ainsi que le thim & le laurier.
* Faits de farine & de miel, & qui servoient aux Sacrifices.

dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la téte rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le * milieu du jour pour épargner leurs souliers; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à preparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins. †

* Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

† C'étoit aussi parce que cet apprest avec de la craye, comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossieres, étoit celuy qui coutoit le moins.

DE L'IMPUDENT,

ou de celuy qui ne rougit de rien.

L'Impudence est facile à définir; il suffit de dire que c'est une profession ouverte; d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux & de plus contraire à la bien-seance. Celuy-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers luy une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniere deshonnête: qui se plaît à battre des mains au theatre lorsque tout le monde se tait, ou à

siffler les acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractere achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoistre, en arrête d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires ; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le felicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va luy-méme choisir de la viande, & loüer pour un souper des femmes qui joüent de la flûte ; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là * annoncer qu'il va faire un grand repas & s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphiteatre avant que les jeux soient commencez ; & lorsque l'on paye pour être placé ; mais seulement sur la fin du spectacle, & quand † l'Architecte negli-

* Il y avoit des gens faineans & désoccupez, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

† L'Architecte qui avoit bâti l'Amphiteatre, & à qui la Republique donnoit le loüage des places en payement.

neglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soy la somme que le public luy a donnée pour faire les frais de son voyage; & emprunte de l'argent de ses Collegues; sa coûtume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, & de luy retrancher cependant de son ordinaire; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des presens aux Ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toûjours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter; il se sert ensuite d'une huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite piece de monnoye qu'ils auront ramassée dans les ruës, & il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, * *Mercure est commun*: Il fait pis, il distribuë à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fonds creux par dessous s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en pyramide, & quand elle est pleine, il la rase luy-méme avec le rouleau le plus prés qu'il peut * .... De même s'il paye à quelqu'un trente mines † qu'il luy doit, il fait si bien qu'il y man-

* Proverbe Grec qui revient à nôtre *Je retiens part.*

* Quelque chose manque ici dans le texte.

† Mine se doit prendre ici pour une piece de monnoye. Athenes étoit partagée en plusieurs tribus. V. le chap. de la Medisance.

manque quatre dragmes * dont il profite: mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour luy en rendre compte; il seroit fâché de leur laisser une rave à demy mangée.

* Dragmes, petites pieces de monnoye dont il en faloit cent à Athenes pour faire une mine.

DU CONTRE-TEMPS.

Cette ignorance du temps & de l'occasion, est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toûjours incommode & embarassante. Un importun est celuy qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour luy parler des siennes: qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fiévre; qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie neanmoins de répondre pour luy: qui comparoît pour servir de temoin dans un procés que l'on vient de juger; qui prend le temps des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes: qui entraine à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage, & qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut aprés qu'elle est venduë: de se lever au milieu d'une

assemblée pour reprendre un fait dés ses commencemens, & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës, & qui le sçavent mieux que luy : souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin † aprés avoir sacrifié, il va luy demander une portion des viandes qu'il a preparées. Un autre fois s'il voit qu'un Maître châtie devant luy son esclave; j'ay perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion, je le fis foüetter, il se desespera, & s'alla pendre. Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur differend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au milieu du repas pour danser * un homme qui est de sang froid, & qui n'a bû que moderément.

* Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'aprés le repas, & lorsque les tables étoient ostées [?] levées.

† Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre temps de demander sa part prematurement, & lorsque le festin étoit resolu, auquel on pouvoit même être invité.

DE L'AIR EMPRESSÉ.

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bien-veillance par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empressé sont de prendre sur soy l'évenement d'une affaire qui est au dessus de ses forces, & dont il ne sçauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une legere circonstance pour étre ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve present, d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issuë; venir vers son General, & luy demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combatre, & s'il n'a point d'ordres à luy donner pour le lendemain: une autre fois s'approcher de son pere, ma mere, luy dit-il mysterieusement, vient de se coucher, & ne commence-

mence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Medecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne luy fera point de mal ; & le soûtenir doucement pour luy en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingere de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celuy de son mari, de son pere, de sa mere, son païs, son origine avec cet éloge, *Ils avoient tous de la * vertu.* S'il est quelquefois obligé de jurer devant des Juges qui exigent son serment, ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, la premiere fois que cela m'est arrivé.

* Formule d'Epitaphe.

De la Stupidité.

La stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant luy même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoy elle se monte : s'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour se défendre dans un procés que l'on luy fait, il l'oublie entierement, & part pour la campagne : il s'endort à un spectacle, & il ne se réveille que long-temps aprés qu'il est fini, & que le peuple s'est reti-

tiré ; aprés s'être rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la ruë se soulager ; où il est mordu d'un chien du voisinage : il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis luy même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funerailles, il s'attriste, il pleure, il se desespere, & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoûte-t'il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin * de l'argent à leurs creanciers, il l'a pour en recevoir de ses debiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hyver pour ne luy avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cüeillir luy même des lentilles, les fait cuire ; & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluye incommode, & dont tout le monde se plaint, il luy échapera de dire que l'eau du Ciel est une chose delicieuse : & si on luy demande par hazard combien il a vû emporter des morts * par la porte sacrée ? autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je

* Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les payemens & dans tous les actes.

* Pour être enterrez hors de la ville suivant la Loy de Solon.

je voudrois que vous & moy en pussions avoir.

DE LA BRUTALITE'.

LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une ferocité qui se rencontre dans nos manieres d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel? il vous répond durement, ne me rompez point la tete: si vous le salüez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut: si quelquefois il met en vente une chose qui luy appartient, il est inutile de luy en demander le prix, il ne vous écoute pas: mais il dit fierement à celuy qui la marchande, qu'y trouvez-vous à dire? Il se mocque de la pieté de ceux qui envoyent leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande celebrité: si leurs prieres, dit-il, vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payez, & que ce n'est pas un present du Ciel. Il est inexorable à celuy qui sans dessein l'aura poussé legerement, ou luy aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere chose qu'il dit à un ami qui luy emprunte quelque argent, c'est qu'il ne luy en prétera

point: il va le trouver ensuite, & le luy donne de mauvaise grace, ajoûtant qu'il le compte perdu. Il ne luy arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans luy donner de grandes maledictions. Il ne daigne pas attendre personne, & si l'on differe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec luy, il se retire. Il se distingue toûjours par une grande singularité; il ne veut ni chanter à son tour, ni reciter * dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit gueres dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

* Les Grecs recitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poësies, & dansoient ensemble aprés le repas. v. le chap. du Contretemps.

DE LA SUPERSTITION.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal reglée de la Divinité. Un homme superstitieux aprés avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau * lustrale, sort du Temple, & se promene une grande partie du jour avec une feüille de laurier dans sa bouche: s'il voit une belete, il s'arrête tout court, & il ne continuë pas

* Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'Autel où l'on brûloit la victime; elle étoit dans une chaudiere à la porte du Temple; l'on s'en lavoit soy-même, ou l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.

pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant luy par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté luy-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de luy ce mauvais présage: en quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçû un serpent, il ne differe pas d'y élever un Autel: & dés qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la devotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles & les adore. Si un rat luy a rongé un sac de farine, il court au Devin, qui ne manque pas de luy enjoindre d'y faire mettre une piece; mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une avanture si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac & s'en défait: son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite; d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funerailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche: & lors qu'il luy arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interprêtes des songes, les Devins & les Augures, pour sçavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier: il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour se faire initier * dans ses mysteres; il y mene sa femme, ou si elle s'en excuse par d'au-

* Instruire de ses Mysteres.

tres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice; lorsqu'il marche par la ville, il ne manque gueres de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places: quelquefois il a recours à des Prêtresses qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de son corps un petit chien, ou de la * squille. Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.

* Espece d'oignons marins.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'Esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souvienne d'envoyer † un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de luy pour tout remerciment que le reproche d'avoir été oublié; je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni de manger à sa table: tout luy est suspect jusques aux caresses que luy fait sa maîtresse; je doute fort, luy dit-il, que vous soyez sincere, & que toutes ces demonstrations d'amitié partent du cœur. Aprés une gran-

† C'a été la coûtume des Juifs & des autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

grande secheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluye, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plûtôt : si le hazard luy fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline ; il y a des gens, ajoûte-t-il, qui ont du bonheur, pour moy je n'ay jamais eu celuy de trouver un tresor : une autrefois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celuy à qui il appartient d'y mettre le prix ; & dés que celuy-cy vaincu par ses importunitez le luy a vendu, il se repent de l'avoir acheté ; ne suis-je pas trompé, demande-t-il, & exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans defauts ? ceux qui luy font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de sa famille, ajoûtez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin aprés avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celuy qui a écrit ou parlé pour luy de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en felicite, & le convie à mieux esperer de sa fortune ; comment, luy répond-il, puis-je être sensible à la moindre joye, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de

ceux

ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait?

DE LA DEFIANCE.

L'Esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoye au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit lui raporter fidelement combien elles ont coûté; si quelquefois il porte de l'argent sur soy dans un voyage, il le calcule à chaque stade * qu'il fait, pour voir s'il a son compte: une autre fois étant couché avec sa femme il luy demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toûjours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquietude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter luy méme tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine, qu'il s'endort aprés cette recherche. Il mene avec luy des témoins quand il va demander ses arrerages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses debiteurs de luy de-

* Six cens pas.

denier sa dette : ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoye teindre sa robe, mais chez celuy qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de luy emprunter quelques vases *, il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, *il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesez, il fait suivre celuy qui les emporte & envoye dés le lendemain prier qu'on les luy renvoye *. A-t-il un esclave qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant luy, de peur que s'il le perdoit de vûë il ne luy échapât & ne prit la fuite: à un homme qui emportant de chez luy quelque chose que ce soit, luy diroit, estimez cela, & mettez le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires, que celle de courir aprés son argent.

* D'or ou d'argent.

* Ce qui se lit entre les deux étoiles, n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interpretes.

D'UN VILAIN HOMME.

CE caractere suppose toûjours dans un homme une extrême malpropreté, & une negligence pour sa personne qui passe dans l'excez, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre, avec des ongles longs & mal propres, ne pas laisser de se méler par-

parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'eſt une maladie de famille, & que ſon pere & ſon ayeul y étoient ſujets : il a aux jambes des ulceres ; on luy voit aux mains des poireaux & d'autres ſaletez qu'il neglige de faire guerir ; ou s'il penſe à y remedier, c'eſt lorſque le mal aigri par le temps, eſt devenu incurable : il eſt heriſſé de poil ſous les aiſſeles & par tout le corps, comme une béte fauve ; il a les dents noires, rongées & telles que ſon abord ne ſe peut ſouffrir. Ce n'eſt pas tout, il crache ou il ſe mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en bûvant des choſes contre la bienſeance, il ne ſe ſert jamais au bain que d'une huile qui ſent mauvais, & ne paroît gueres dans une aſſemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il eſt obligé d'accompagner ſa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choſes de mauvaiſe augure †: Une autre fois dans le Temple & en faiſant des libations *, il luy échapera des mains une coupe ou quelque autre vaſe, & il rira enſuite de cette avanture, comme s'il avoit fait quelque choſe de merveilleux. Un homme ſi extraordinaire ne ſçait point écouter un con-

* Ceremonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les ſacrifices.

† Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées, même par hazard, par ceux qui venoient conſulter les Devins & les Augures, prier ou ſacrifier dans les Temples.

concert ou d'excellens joüeurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagreable le même air qu'ils joüent; il s'ennuye de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bien-tôt finir. Enfin si étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celuy qui est derriere lui pour donner à boire.

D'UN HOMME INCOMMODE.

CE qu'on appelle un fâcheux, est celui qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarasser beaucoup; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau, l'arréte sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec luy sur le rivage; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, luy fait avaler quelque chose qu'il a maché, bat des mains devant luy, le caresse, & luy parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris medecine depuis deux jours,

il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses dejections; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de luy; qui ne sçachant que dire, apprend que l'eau de sa cisterne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes legumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite * qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjoüir la compagnie.

*Mot Grec qui signifie celuy qui ne mange que chez autruy.

DE LA SOTTE VANITÉ.

LA sotte vanité semble être une passion inquiete de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toûjours de s'asseoir proche de celuy qui l'a convié: il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui luy vient de naistre; & dés qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit luy-même à Delphes, * luy coupe les cheveux, &

* Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur presence les cheveux de leurs fils parvenus à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

& les dépose dans le Temple comme un monument d'un vœu solemnel qu'il a accompli : il aime à se faire suivre par un More : s'il fait un payement, il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve, & qui ne vienne que d'être frappée. Aprés qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il se fait reserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûë de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres Citoyens, il renvoye chez soy par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique : s'il luy meurt un petit chien, il l'enterre, luy dresse une épitaphe avec ces mots, *Il étoit de race de Malthe* *. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs : Il se parfume tous les jours : Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa Magistrature, & sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revétu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple ; Nous pouvons,

*Cette Isle portoit de petits chiens fort estimez.

dit-

dit-il, vous assurer, ô Atheniens, que pendant le temps de nôtre gouvernement nous avons sacrifié à Cybele, & que nous luy avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des Dieux; esperez donc toutes choses heureuses de cette Déesse: Aprés avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont tout luy a réüssi au delà même de ses souhaits.

DE L'AVARICE.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la *tragedie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, & il fait graver son nom sur un present si magnifique. Quelquefois dans les temps difficiles: le peuple est obligé de s'assembler pour regler une contribution capable de subvenir aux desseins de la Republique; alors il se leve & garde le silence †, ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille, & qu'il sacrifie selon la coûtume, il n'abandonne

* Qu'il a faite ou recitée.

† Ceux qui vouloient donner se levoient & offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient & se taisoient.

ne de la victime que les parties * seules qui doivent être brûlées sur l'Autel, il reserve les autres pour les vendre, & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargez du soin des nôces, il loüe des gens pour tout le temps de la fête qui se nourrissent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifferemment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son Pilote. Vous verrez une autre fois cét homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe: s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander * comme aux autres quelque secours, il se détourne de lui, il reprend le chemin de sa maison: il ne donne point de servantes à sa femme, content de luy en loüer quelques unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui ballie le matin sa chambre, qui fasse son lit & le nettoye. Il faut ajoûter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte luy-même, il

* C'étoit les cuisses & les intestins.

* Par forme de contribution. V. le chap de la dissimulation & de l'Esprit chagrin.

il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

DE L'OSTENTATION.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celuy en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pyrée * où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur tout; que luy, qui leur parle, y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, luy fait compagnie, & luy dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tout enrichis de pierreries il a rapporté de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs. * Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçûë d'Antipater * qui apprend que luy troisiéme est en

* Port à Athenes fort celebre.

* C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grece.

* L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille regna quelque temps dans la Macedoine.

entré dans la Macedoine. Il dit une autre fois que bien que les Magiſtrats lui ayent permis tels tranſports † de bois qu'il luy plairoit ſans payer de tribut, pour éviter neanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu uſer de ce privilege. Il ajoûte que pendant une grande cherté de vivres, il a diſtribué aux pauvres citoyens d'Athenes juſques à la ſomme de cinq talens *; & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'eſt pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largeſſes; & quoy qu'il monte à plus de ſix cens perſonnes, il leur donne à tous des noms convenables; & aprés avoir ſupputé les ſommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il ſe trouve qu'il en reſulte le double de ce qu'il penſoit, & que dix talens y ſont employez, ſans compter, pourſuit il, les Galeres que j'ay armées à mes dépends, & les charges publiques que j'ay exercées à mes frais & ſans recompenſe. Cet homme faſtueux va chez un fameux

† Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprés, & tout autre bois propre à conſtruire des vaiſſeaux étoient rares dans le païs Attique, l'on n'en permettoit le tranſport en d'autres païs qu'en payant un fort gros tribut.

* Un talent Attique dont il s'agit, valoit ſoixante mines Attiques, une mine cent dragmes, une dragme ſix oboles

Le talent attique valoit quelques ſix cens écus de nôtre monnoye.

Marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter: De même il visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait déployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à deux talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter * de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, & qu'il a heritée de son Pere; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire *chez lui.

* Coûtume des Anciens.

* Par droit d'hospitalité.

De l'Orgüeil.

IL faut définir l'orgüeil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soy. Un homme fier & superbe n'écoute pas celuy qui l'aborde dans la place pour luy parler de quelque affaire: mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque temps, il luy dit enfin qu'on peut le voir aprés son souper: si l'on a reçû de luy le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en plei-

pleine ruë à la vûë de tout le monde: N'attendez pas de luy qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier: de même au lieu d'expedier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de son léver. Vous le voyez marcher dans les ruës de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il pretexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux; & il charge ses principaux domestiques du soin de les regaler: il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir*: on ne le voit point chez luy lorsqu'il mange ou qu'il se* parfume: il ne se donne pas la peine de regler lui-même des parties; mais il dit negligemment à un valet de les calculer, de les arréter, & les passer à compte. Il ne sçait point écrire dans une lettre, je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service; mais j'entens que cela soit ainsi, j'envoye un homme vers vous pour recevoir une telle chose, je ne veux pas que l'affaire se passe autrement, faites ce que je vous dis promptement, & sans differer; voilà son style.

* V. le chap de la Flatterie.

*Avec des huilles de senteur.

DE LA PEUR,

Ou du défaut de courage.

CEtte crainte est un mouvement de l'ame qui s'ebranle, ou qui cede en vûë d'un peril vray ou imaginaire; & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont * initiez: s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écüeil, il l'interroge, il lui demande avec inquietude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toûjours la haute mer, & si les † Dieux sont propices; aprés cela il se met à ra-

* Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est à dire instruire des mysteres de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la Superstition.

† Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est à dire, par le vol, le chant & le manger des oyseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

raconter une vision qu'il a euë pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. En suite ses frayeurs venant à croître, il se déshabille & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, & aprés cette precaution, il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expedition militaire où il s'est engagé entend dire que les ennemis sont proche, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, & que les coureurs n'ont pû discerner, si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a veu lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent parû tomber à ses yeux ; alors feignant que la precipitation & le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, & employe beaucoup de tems à la chercher ; pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres sçavoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, & où en sont les affaires: & dés qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçûë, il accourt vers lui, le con-

sole & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, & se mele de tout, excepté de combattre. Si pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vûë, il entend la trompette qui sonne la charge; ah, dit-il avec imprécation, puisses tu être pendu maudit sonneur qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empéche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la playe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami; il conduit vers lui ceux qui y prennent interest, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même païs, & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans sa tente.

DES GRANDS D'UNE REPUBLIQUE.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premieres places dans un Etat populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, & de se fonder s'il se pouvoit une souveraine puissance sur cel-

celle du peuple. S'il s'est assemblé pour déliberer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une feste ou d'un spectacle, cet homme ambitieux & tel que je viens de le définir, se leve, demande cet employ, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, & de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celuy-cy :

Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel ; retirons nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis ; essayons même de luy fermer le chemin à la Magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croye avoir receu quelque injure ; cela, dit-il, ne se peut souffrir, & il faut que luy ou moy abandonnions la Ville. Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour avec les ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre ; repousser fierement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la Ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ny

ſupporter plus long-temps les longueurs, les crieries & les menſonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de ſe trouver aſſis dans une aſſemblée publique, ou ſur les tribunaux auprés d'un homme mal habillé, ſale, & qui dégoûte, & qu'il n'y a pas un ſeul de ces Orateurs dévoüez au peuple, qui ne luy ſoit inſupportable. Il ajoûte que c'eſt * Theſée qu'on peut appeller le premier Auteur de tous ces maux, & il fait de pareils diſcours aux étrangers qui arrivent dans la Ville, comme à ceux avec qui il ſympatiſe de mœurs & de ſentimens.

* Theſée avoit jetté les fondemens de la Republique d'Athenes en établiſſant l'égalité entre les citoyens.

D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

Il s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui ayant mépriſé dans leur jeuneſſe les ſciences & les exercices, veulent reparer cette negligence dans un âge avancé par un travail ſouvent inutile. Ainſi un vieillard de ſoixante ans s'aviſe d'apprendre des vers par cœur, & de les* reciter à table dans un feſtin, où la memoire venant à luy manquer, il a la confuſion de demeurer court. Une autre fois il apprend de ſon propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniment des armes, & quel eſt l'uſage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on luy a preſté, il

* V. le chap de la Brutalité.

il le presse de l'éperon, veut le manier, & luy faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme* de bois, tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des fléches, vouloir d'abord apprendre de luy, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & s'agite d'une maniere ridicule.

* Une grande statuë de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

De la Medisance.

Je définis ainsi la médisance, une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles; & pour ce qui concerne le médisant, voicy ses mœurs; si on l'interroge sur quelqu'autre, & que l'on luy demande quel est cet homme, il fait d'abord sa genealogie, son pere, dit-il, s'appelloit Sosie*, que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom de Sosistrate; il a été affranchi depuis ce temps & reçû dans l'une des* tribus de la Ville; pour sa mere, c'étoit une no-

* C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

* Le peuple d'Athenes étoit partagé en diverses tribus.

noble * Thracienne ; car les femmes de Thrace, ajoûte-t-il, se piquent la plûpart d'une ancienne noblesse ; celuy-cy né de si honnêtes gens est un scelerat, & qui ne merite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins * les jeunes gens au passage, & qui, pour ainsi dire, les enlevent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il releve la conversation; je suis, lui dit-il, de vôtre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir ; qu'il est insupportable par sa phisionomie ! y a t-il un plus grand fripon & des manieres plus extravagantes? sçavez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? trois oboles * & rien davantage; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire, il parle de luy presque dans les mêmes termes, nul de ses plus familiers n'est épargné; & les morts † mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

* Cela est dit par derision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

* Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se mêloient d'infames commerces.

* Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autres encore de moindre prix.

† Il étoit défendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une loy de Solon leur Legislateur.

LES CARACTERES
OU
LES MOEURS
DE CE SIECLE.

Admonere voluimus, non mordere: prodesse, non lædere: consulere moribus hominum, non officere. *Erasm.*



LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

JE rends au Public ce qu'il m'a prêté : j'ay emprunté de lui la matiere de cet ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la verité dont je suis capable, & qu'il merite de moi, je lui en fasse la restitution : il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ay fait de lui d'aprés nature, & s'il se connoist quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, & le succés aussi que l'on doit moins se promettre ; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher ; ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est

ce

ce qui fait que l'on prêche & que l'on écrit: l'Orateur & l'Ecrivain ne sçauroient vaincre la joye qu'ils ont d'être applaudis; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges ; outre que l'approbation la plus seure & la moins équivoque est le changement de mœurs & la reformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent : on ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; & s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas neanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer & à faire recevoir les veritez qui doivent instruire : quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques reflexions qui n'ont ny le feu, ny le tour, ny la vivacité des autres, qui bien qu'elles semblent y être admises pour la varieté, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus present & plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familieres, instructives, accommodées au simple peuple qu'il n'est pas permis de negliger, le Lecteur peut les condamner, & l'Auteur les doit proscrire; voilà la regle : il y en a une autre, & que j'ay interêt que l'on veüille suivre; qui est de ne pas perdre mon titre de veuë, & de penser toûjours, & dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caracteres ou les mœurs de ce siecle que je décris : car bien
que

que je les tire souvent de la Cour de France, & des hommes de ma nation, on ne peut pas neanmoins les restraindre à une seule Cour ni les renfermer en un seul païs, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étenduë & de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres, & dans une certaine suite insensible des reflexions qui les composent. Aprés cette précaution si necessaire, & dont on penetre assez les consequences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interpretation, toute fausse application & toute censure; contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnez: il faut sçavoir lire, & ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû, & ni plus ni moins que ce qu'on a lû; & si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire; sans ces conditions qu'un auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique recompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfere du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zele de la verité. J'avouë d'ailleurs que j'ay balancé dés l'année M. DC. LXXXX. & avant la cinquiéme édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur

deur & une meilleure forme par de nouveaux caracteres ; & la crainte de faire dire à quelques-uns, ne finiront-ils point ces Caracteres, & ne verrons-nous jamais autre chose de cet Ecrivain ? Des gens sages me disoient d'une part, la matiere est solide; utile, agreable, inépuisable, vivez long-temps, & traitez-la sans interruption pendant que vous vivez ; que pourriez vous faire de mieux, il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume : d'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la legereté du public, de qui j'ai neanmoins de si grands sujets d'être content, & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il faloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux chapitres & un nouveau titre : que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce temps de livres froids & ennuyeux, d'un mauvais style & de nulle ressource, sans regles & sans la moindre justesse, contraires aux mœurs & aux bienseances, écrits avec précipitation, & lûs de même, seulement par leur nouveauté ; & que si je ne sçavois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me rêposer : je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposez,

posez ; & je garday un temperament qui les rapprochoit ; je ne feignis point d'ajoûter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déja grossi du double la premiere édition de mon ouvrage : mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque * particuliere : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation par une autre marque * plus simple, qui servît à lui montrer le progrés de mes Caracteres, & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pouvoit craindre que ce progrés n'allât à l'infini, j'ajoûtois à toutes ces exactitudes une promesse sincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en inserant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques ; il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la supression entiere de ces differentes, qui se voyent par apostille, j'ay moins pensé à luy faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de moeurs plus complet, plus fini & plus regulier à la posterité. Ce ne sont point au reste

* ((*))
* (*)

reste des maximes que j'aye voulu écrire; elles sont comme des loix dans la morale, & j'avouë que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de genie, pour faire le legislateur; je sçay même que j'aurois peché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des oracles elles soient courtes & concises; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës: on pense les choses d'une maniere differente, & on les explique par un tour aussi tout different; par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une déscription, par une peinture; de là procede la longueur ou la briévété de mes reflexions: ceux enfin qui font des maximes veulent être crûs: je consens au contraire que l'on dise de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

TOUT est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner aprés les anciens & les habiles d'entre les modernes.

* Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à nôtre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

* C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un Magistrat alloit par son merite à la premiere dignité, il étoit homme délié & pratic dans les affaires; il fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule. M. Poncet.

* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'en est déja acquis.

* Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feüilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est mediocre, passe pour merveilleux; l'impression est l'écüeil.

* Si

* Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de Morale l'Avertissement au Lecteur, l'Epître Dedicatoire, la Preface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

* Il y a de certaines choses dont la mediocrité est insupportable, la Poësie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

Quel supplice que celuy d'entendre declamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de mediocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poëte!

* Certains Poëtes sont sujets dans le Dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevez, & remplis de grands sentimens; le peuple écoute avidement, les yeux élevez & la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage, il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celuy de se recrier & applaudir: j'ay crû autrefois & dans ma premiere jeunesse que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs, pour le Parterre & l'Ampitheatre; que leurs Auteurs s'entendoient eux-mêmes; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur recit, j'avois tort de n'y rien entendre: je suis détrompé.

† Le Dictionnaire de l'Academie.

* † L'on n'a gueres vû jusques à present un chef d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de

de plusieurs: Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneïde, Tite-Live ses Decades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature, celuy qui le sent & qui l'aime a le goût parfait; celuy qui ne le sent pas, & qui aime en deça ou au delà, a le goût defectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

* Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût seur & d'une critique judicieuse.

* La vie des Heros a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les actions des Heros: ainsi je ne sçay qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere; ou ces grands Hommes à leurs Historiens.

* Amas d'épithetes, mauvaises loüanges; ce sont les faits qui loüent, & la maniere de les raconter.

* Tout l'esprit d'un Anteur consiste à bien definir & à bien peindre. * MOISE, HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne sont au dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & leurs images: il faut exprimer le vrai pour

* Quand même on ne le considere que comme un homme qui a écrit.

pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture : on a entierement abandonné l'ordre Gothique que la Barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples ; on a rappellé le Dorique, l'Ionique & le Corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grece, devenu moderne, éclate dans nos Portiques & dans nos Peristilles. De même on ne sçauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les Anciens, que par leur imitation.

Combien de siecles se sont écoulez avant que les hommes dans les sciences & dans les arts ayent pû revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel.

On se nourrit des Anciens & des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; & quand enfin l'on est auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'éleve contre eux : on les maltraite, semblable à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont succé, qui battent leur nourrice.

† Mr. Perraut.

† Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous sont inferieurs en deux manieres, par raison & par exemple

ple; il tire la raison de son goust particulier, & l'exemple de ses ouvrages.

Il avouë que les Anciens, quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits, il les cite, & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles † prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes; mais ils sont suspects, & semblent juger en leur propre cause; tant leurs ouvrages sont faits sur le goust de l'antiquité : on les recuse.

† Mrs. Racine & Despreaux.

* L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ny conseillé ny corrigé sur son ouvrage, est un pedantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses ouvrages.

* Entre toutes les differentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toûjours en parlant, ou en écrivant, il est vrai neanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle

qui

qui étoit la plussimple, & la plus naturelle, qui sembloit devoir se presenter d'abord & sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages; comme elle n'est pas toûjours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bien-tôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimez.

* La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait apprehender qu'elles ne le soient pas assez pour meriter d'être lûës.

Un esprit mediocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

* L'on ma engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoile*, je l'ay fait, ils l'on saisi d'abord, & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loüez modestement en ma presence, & il ne les a pas loüez depuis devant personne; je l'excuse & je n'en demande pas davantage à un auteur, je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui: personne presque par la disposition de son esprit, de son cœur, & de sa

for-

fortune n'eſt en état de ſe livrer au plaiſir que donne la perfection d'un ouvrage.

* Le plaiſir de la critique nous ôte celuy d'être vivement touchez de tres-belles choſes.

* Bien des gens vont juſques à ſentir le merite d'un manuſcrit qu'on leur lit, qui ne peuvent ſe declarer en ſa faveur, juſques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impreſſion, ou quel ſera ſon ſort parmi les habiles: ils ne hazardent point leurs ſuffrages, & ils veulent être portez par la foule & entraînez par la multitude; ils diſent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public eſt de leur avis.

Ces gens laiſſent échaper les plus belles occaſions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumieres, qu'ils ſçavent juger, trouver bon ce qui eſt bon, & meilleur ce qui eſt meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'eſt un premier ouvrage, l'Auteur ne s'eſt pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en ſa faveur; il ne s'agit point de faire ſa cour ou de flater les Grands en applaudiſſant à ſes écrits; on ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier, *C'eſt un chef d'œuvre de l'eſprit: l'humanité ne va pas plus loin: c'eſt juſqu'où la parole humaine peut s'élever: on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un*

qu'à proportion qu'il en aura pour cette piece; phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'Abbaye; nuisibles à cela méme qui est loüable & qu'on veut loüer: que ne disiez-vous seulement, voilà un bon livre; vous le dites, il est vray, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe; & qu'il est traduit en plusieurs langues; il n'est plus temps.

* Quelques-uns de ceux qui ont lû un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils alterent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; & ces traits ainsi corrompus & défigurez, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soûtiennent qu'ils sont mauvais, & tout le monde convient qu'ils sont mauvais: mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

* Que dites-vous du livre d'*Hermodore*? qu'il est mauvais, répond *Anthime*; qu'il est mauvais! qu'il est tel, continuë-t-il, que ce n'est pas un liure, ou qui merite du moins que le monde en parle: Mais l'avez-vous lû? Non, dit Anthime: que n'ajoûte-t-il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont con-

condamné ſans l'avoir lû, & qu'il eſt ami de Fulvie & de Melanie.

* *Arſene* † du plus haut de ſon eſprit contemple les hommes, & dans l'éloignement d'où il les voit, il eſt comme effrayé de leur petiteſſe loüé,& exalté, & porté juſqu'aux cieux par de certaines gens qui ſe ſont promis de s'admirer reciproquement, il croit avec quelque merite qu'il a, poſſeder tout celuy qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais: occupé & rempli de ſes ſublimes idées, il ſe donne à peine le loiſir de prononcer quelques oracles: élevé par ſon caractere au deſſus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le merite d'une vie ſuivie & uniforme, & il n'eſt reſponſable de ſes inconſtances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent; eux ſeuls ſçavent juger, ſçavent penſer, ſcavent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'eſprit ſi bien reçû dans le monde, & ſi univerſellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veüille approuver, mais qu'il daigne lire; incapable d'étre corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

† Treville

* *Theocrine* † ſçait des choſes aſſez inutiles, il a des ſentimens toûjours ſinguliers; il eſt moins profond que methodique, il n'exerce que ſa memoire; il eſt abſtrait, dédaigneux,& il ſemble toûjours rire

† Labé, de Dargeau

en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas: le hazard fait que je luy lis mon ouvrage, il l'écoute; il est lû, il me parle du sien: & du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? je vous l'ay déja dit, il me parle du sien.

* Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondit tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaist le moins.

* C'est une experience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame; ceux-cy s'écrient, pourquoy supprimer cette pensée? elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient negligé cette pensée, ou qu'ils luy auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans vôtre ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel; il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-étre faire entendre: & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi; & tous sont connoisseurs & passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors

étre

étre de l'avis de ceux qui l'approuvent?

* Un auteur serieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletez, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, & encore moins de les supprimer; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

* Si certains esprits vifs & decisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens; il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre: quelque soin qu'on apporte à étre serré & concis, & quelque reputation qu'on ait d'étre tel, ils vous trouvent diffus: il faut leur laisser tout à suppléer, & n'écrire que pour eux seuls: ils conçoivent une periode par le mot qui la commence, & par une periode tout un chapitre; leur avez-vous lû un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait & entendent l'ouvrage: un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux, que ce stile estropié qui les enleve, soit rare, & que peu d'écri-

☞ * Marque qu'on a exigée de moy pendant le cours de cette edition.

crivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal & uniforme, ou d'un embrazement qui poussé par les vents s'épand au loin dans une forest où il consume les chesnes & les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'eloquence; montrez-leur un feu gregeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouïsse, ils vous quittent du bon & du beau.

* Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage, & un ouvrage parfait ou regulier: je ne sçay s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand & le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vû plus fort que l'autorité & la politique, qui ont tenté vainement de le détruire, il a réüni en sa faveur des esprits toûjours partagez d'opinions & de sentimens, les grands & le peuple; ils s'accordent tous à le sçavoir de memoire, & à prévenir au theatre les Acteurs qui le recitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux Poëmes que l'on puisse faire; & l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid.

* Quand une lecture vous éleve l'esprit, & qu'elle vous inspire des sentimens no-

nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage, il est bon, & fait de main d'ouvrier.

* *Capys* † qui s'érige en juge du beau stile, & qui croit écrire comme BOUHOURS & RABUTIN, resiste à la voix du peuple, & dit tout seul que *Damis*, † n'est pas un bon auteur. Damis cede à la multitude, & dit ingenuë-avec le public que Capys est un froid écrivain.

† Bours-fault.

† Des preaux.

* Le devoir du Nouvelliste est de dire, il y a un tel livre qui court, & qui est imprimé chez Cramoisy en tel caractere, il est bien relié & en beau papier, il se vend tant; il doit sçavoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le debite, sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes, & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule, s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que par une verité qu'il a trouvée, dans tout le jour necessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques Lecteurs croyent neanmoins

moins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son livre, & qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoye tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail & par ses veilles: il porte plus haut ses projets & agit pour une fin plus relevée: il demande des hommes un plus grand & un plus rare succés que les loüanges, & même que les recompenses, qui est de les rendre meilleurs.

* Les sots lisent un livre & ne l'entendent point: les esprits mediocres croient l'entendre parfaitement: les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair: les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les veritez & de tous les sentimens, rien ne leur est nouveau, ils admirent peu; ils approuvent.

* Je ne sçay si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément & plus de stile que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOI-

TURE:

TURE : elles sont vuides de sentimens qui n'ont regné que depuis leur temps, & qui doivent aux femmes leur naissance : ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail & d'une penible recherche, elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, & semblent estre faits seulement pour l'usage où elles les mettent ; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, & de rendre délicatement une pensée qui est délicate ; elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement, & qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toûjours correctes, j'oserois dire que les Lettres de quelques-unes d'entre-elles seroient peut-être ce que nous avons dans nôtre langue de mieux écrit.

* Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid, quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle elegance, quels caracteres ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, & quel fleau du ridicule ! mais quel homme

on auroit pû faire de ces deux comiques!

* J'ay lû MALHERBE & THOPHILE, ils ont tous deux connu la nature, avec cette difference, que le premier d'un stile plein & uniforme montre tout à la fois ce quelle a de plus beau & de plus noble, de plus naïf & de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix, sans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagere, il passe le vray dans la nature; il en fait le roman.

* RONSARD & BALZAC ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former aprés eux de tres-grands hommes en vers & en prose.

* MAROT par son tour & par son stile semble avoir écrit depuis RONSARD, il n'y a gueres entre ce premier & nous, que la difference de quelques mots.

* RONSARD & les Auteurs ses contemporains ont plus nui au stile qu'ils ne luy ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toûjours & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT si naturels & si faciles n'ayent sçû faire de Ronsard d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme un plus grand Poëte que Ronsard & que Marot; & au contraire que Belleau, Jodelle, & Saint Gelais ayent été si-

si-tôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE, & que nôtre langue à peine corrompuë se soit vûë reparée.

* MAROT & RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de genie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. Rabelais sur tout est incomprehensible ; son livre est une enigme quoy qu'on veüille dire inexplicable ; c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds & une queuë de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine & ingenieuse & d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis & à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

* Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme : il paroit que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

* Un stile grave, serieux, scrupuleux

va fort loin: on lit AMYOT & COEFFETEAU: lequel lit-on de leurs contemporains? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE, mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le negliger que de l'imiter, & que le petit nombre de ceux qui courent aprés luy, ne peut l'atteindre.

* Le Mercure Galant.

* Le H** G** est immediatement au dessous du rien; il y a bien d'autres ouvrages qui luy ressemblent; il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter; c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaises.

* L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle; il en donne l'idée.

Je ne sçay pas comment l'*Opera* avec une musique si parfaite & une dépense toute Royale a pû réüssir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres, il échape quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle; c'est faute de theatre, d'action & de choses qui interessent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un Poëme; ce sont des vers; ni un spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* † & de sa race: c'est

† Lully

un

un concert, ou ce sont des voix soûtenuës par des instrumens : c'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionettes : elle augmente & embellit la fiction, soûtient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du theatre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ny de chars, ny de changemens aux Berenices & à Penelope, il en faut aux *Operas*, & le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

* Ils ont fait le theatre ces empressez, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la Salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit & les quatre murs dés leurs fondemens : qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la table, † la merveille * du Labyrinthe ne soient encore de leur invention ? j'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, & par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succés : si je ne me trompe, & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette féte si superbe, si galante, si long-temps soûtenuë, & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense : j'admire deux choses, la tranquilité & le flegme de celuy qui

* Manco.

† Rendez-vous de chasse dans la forest de Chantilly.

* Collation tres-ingenieuse donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

à tout remué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

* Les connoisseurs ou ceux qui se croyent tels, se donnent voix déliberative & decisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre interest que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme ou une certaine musique, & sifle toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens, retardent le progrés des sciences & des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & selon leur genie de tres-beaux ouvrages.

* D'où vient que l'on rit si librement au theatre, & que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'alteration des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immoderé que dans la plus amere douleur, & l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la presence des Grands, & de tous ceux que l'on respecte: Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on

est

est tendre, & à marquer quelque foiblesse, sur tout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la duppe? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, & qui se les défendent également : qu'attend-on d'une scene tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs la verité n'y regne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un & l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne luy faut-il pas encore le vray-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphitheatre un ris universel sur quelque endroit d'une Comedie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant & tres-naïvement executé : aussi l'extréme violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, & le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement & de concert à la vûë l'un de l'autre, & sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'aprés être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au theatre, que de s'y morfondre.

* Le Poëme tragique vous serre le cœur dés

dés son commencement; vous laisse à peine dans tout son progrés la liberté de respirer & le temps de vous remettre; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes: il vous conduit à la terreur par la pitié, ou reciproquement à la pitié par le terrible; vous méne par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'esperance, par la crainte, par les surprises, & par l'horreur jusqu'à la catastrophe: ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de declarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agreables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la verité d'une derniere scene où les * mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bienseance il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

* Sedition, dénoüement vulgaire des Tragedies.

Les Comedies de Baron.

* Ce n'est point assez que les mœurs du theatre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient decentes & instructives: il peut y avoir un ridicule si bas & si grossier, ou même si fade & si indifferent, qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le Païsan ou l'yvrogne fournit quelques scenes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai comique, comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comedie? Ces caracteres, dit-on, sont natu-

naturels: ainſi par cette regle on occupera bien-tôt tout l'Amphitheatre d'un laquais qui ſifle, d'un malade dans ſa gorde robe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit; y a-t-il rien de plus naturel? c'eſt le propre d'un effeminé de ſe lever tard, de paſſer une partie du jour à ſa toillette, de ſe voir au miroir, de ſe parfumer, de ſe mettre des mouches, de recevoir des billets & d'y faire réponſe: mettez ce rôle ſur la ſcene, plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il ſera naturel & conforme à ſon original; mais plus auſſi il ſera froid & inſipide.

* Il ſemble que le roman & la comedie pourroient être auſſi utiles qu'ils ſont nuiſibles; l'on y voit de ſi grands exemples de conſtance, de vertu, de tendreſſe & de déſintereſſement, de ſi beaux & de ſi parfaits caracteres, que quand une jeune perſonne jette de-là ſa vûë ſur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des ſujets indignes & fort au deſſous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle ſoit capable pour eux de la moindre foibleſſe.

* CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle: il a pour lors un caractere original & inimitable; mais il eſt inégal; ſes premieres comedies ſont ſeches, languiſſantes, & ne laiſſoient pas eſperer qu'il dût enſuite aller ſi loin, comme ſes der-

derniers font qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pieces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un stile de declamateur qui arrête l'action & la fait languir ; des negligences dans les vers & dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eû en luy de plus éminent c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de son theatre qu'il à quelquefois hazardée contre les regles des Anciens, & enfin de ses dénouëmens ; car il ne s'est pas toûjours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité ; il a aimé au contraire à charger la scene d'évenemens dont il est presque toûjours sorti avec succés : admirable sur tout par l'extrême varieté & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein, entre un si grand nombre de Poëmes qu'il a composez. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, & qui tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soûtenu, toûjours le même par tout, soit pour le dessein & la conduite de ses pieces, qui sont justes, regulieres, prises dans le bon sens & dans la nature ; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élegante, nombreuse, harmonieu-

se ;

se; exact imitateur des Anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action; à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le patetique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répanduë dans tout le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces? quelle grandeur ne se remarque point en Mitridate, en Porus & en Burrhus? Ces passions encore favorites des Anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les theatres, & qu'on nomme la terreur & la pitié, ont été connuës de ces deux Poëtes: Oreste dans l'Andromaque de Racine, & Phedre du même Auteur, comme l'Oedippe & les Horaces de Corneille en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entr'eux quelque comparaison, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, & par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages: peut-être qu'on pourroit parler ainsi. Corneille nous assujettit à ses caracteres & à ses idées; Racine se conforme aux nôtres; celuy-là peint les hommes comme ils devroient être; celuy-cy les peint tels qu'ils sont: il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soy-

même: l'un éleve, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remuë, touche, penetre: ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus imperieux dans la raison est manié par le premier; & par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion: ce sont dans celuy là des maximes, des regles, des preceptes; & dans celuy-cy du goût & des sentimens: l'on est plus occupé aux pieces de Corneille; l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine: Corneille est plus moral; Racine plus naturel: il semble que l'un imite SOPHOCLE, & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

* Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls & long-tems, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, & ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, & de la rondeur des periodes.

Il semble que la Logique est l'art de convaincre de quelque verité; & l'Eloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur & de l'Esprit des autres; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire; elle est rare-

rarement où on la cherche, & elle eſt quelque fois où on ne la cherche point.

L'Eloquence eſt au ſublime ce que le tout eſt à ſa partie.

Qu'eſt-ce que le ſublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini; eſt-ce une figure? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures? tout genre d'écrire reçoit-il le ſublime, ou s'il n'y a que les grands ſujets qui en ſoient capables? peut-il briller autre choſe dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les lettres familieres comme dans les converſations qu'une grande délicateſſe? ou plûtôt le naturel & le délicat ne ſont-ils pas le ſublime des ouvrages dont ils ſont la perfection? qu'eſt-ce que le ſublime? où entre le ſublime?

Les ſynonimes ſont pluſieurs dictions, ou pluſieurs phraſes differentes qui ſignifient une même choſe. L'antitheſe eſt une oppoſition de deux veritez qui ſe donnent du jour l'une à l'autre. La metaphore ou la comparaiſon emprunte d'une choſe étrangere une image ſenſible & naturelle d'une verité. L'hiperbole exprime au delà de la verité pour ramener l'eſprit à la mieux connoître. Le ſublime ne peint que la verité, mais en un ſujet noble, il la peint toute entiere, dans ſa cauſe & dans ſon effet; il eſt l'expreſſion, ou l'image la plus digne de cette verité. Les eſprits mediocres ne trou-

trouvent point l'unique expression, & usent de synonimes. Les jeunes gens sont ébloüis de l'éclat de l'antithese, & s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la metaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des regles & de la justesse ne peuvent s'assouvir de l'hiperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands genies que les plus élevez qui en soient capables.

* Tout écrivain pour écrire netrement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui luy est nouveau, qu'il lit pour la premiere fois, où il n'a nulle part, & que l'auteur auroit soûmis à sa critique: & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soy-méme, mais parce qu'on est en effet intelligible.

* L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses: l'on doit avoir une diction pure & user de termes qui soient propres, il est vray; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un trés-beau sens; c'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage que

de

de les faire servir à une matiere aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté : que sert aux Lecteurs de comprendre aisement & sans peine des choses frivoles & pueriles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur, qu'ennuiez de son ouvrage ?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits ; si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses Lecteurs.

* L'on à cette incommodité à essuyer dans la Lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, * que l'on n'y voit pas toûjours la verité : les faits y sont déguisez, les raisons reciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ny avec une entiere exactitude ; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne meritent ny le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain tems, ny le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

* Jesuites & Jansénistes.

* La gloire ou le merite de certains hommes est de bien écrire : & de quelques autres, c'est de n'écrire point.

* L'on écrit regulierement depuis vingt années ; l'on est esclave de la construction ; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoüé le joug du Latinisme, & reduit le style à la phrase purement Françoise ; l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE & BALZAC avoient les premiers rencontré, & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre ; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

* Il y a des Artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art & la science qu'ils professent ; ils lui rendent avec avantage par le genie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle & de ses principes ; ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des regles, si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime ; ils marchent seuls & sans compagnie, mais ils vont fort haut & pénetrent fort loin, toûjours seurs & confirmez par le succés des avantages que l'on tire quelquefois de l'irregularité. Les esprits justes, doux, moderez, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, & voudroient encore moins les imiter ; ils de-

meu-

meurent tranquilles dans l'étenduë de leur ſphere, vont juſques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumieres, ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà, ils ne peuvent au plus qu'étre les premiers d'une ſeconde claſſe, & exceller dans le mediocre.

* Il y a des eſprits, ſi je l'oſe dire, inferieurs & ſubalternes, qui ne ſemblent faits, que pour être le recüeil, le regiſtre, ou le magazin de toutes les productions des autres genies; ils ſont plagiaires, traducteurs, compilateurs, ils ne penſent point, ils diſent ce que les Auteurs ont penſé; & comme le choix des penſées eſt invention, ils l'ont mauvais, peu juſte, & qui les détermine plûtot à rapporter beaucoup de choſes, que d'excellentes choſes: ils n'ont rien d'original & qui ſoit à eux; ils ne ſçavent que ce qu'ils ont appris, & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une ſcience vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la converſation, qui eſt hors de commerce, ſemblable à une monnoye qui n'a point de cours: on eſt tout à la fois étonné de leur Lecture & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce ſont ceux que les Grands & le vulgaire confondent avec les Sçavans, & que les ſages renvoient au pedantiſme.

* La critique souvent n'est pas une science. c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de genie ; si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres; elle corrompt & les Lecteurs & l'Ecrivain.

* Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extréme modestie de travailler d'aprés quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'erudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écüeil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modeles & tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule ceux qui s'ingerent de les suivre : en effet je rirois d'un homme qui voudroit serieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

* Un homme né Chretien & François se trouve contraint dans la satyre, les grands sujets luy sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites

tites choses qu'il releve par la beauté de son genie & de son stile.

* Il faut éviter le stile vain & puerile de peur de ressembler à *Dorillas* & *Handburg*: † l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hazarder de certaines expressions, user de termes transposez & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir où à les entendre.

† Varillas & Maimbourg.

* Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siecle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits: il faut toûjours tendre à la perfection, & alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la posterité sçait nous la rendre.

* Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement & celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une maniere qui plaise & qui instruise.

* HORACE OU DESPREAUX l'a dit avant vous, je le croy sur vôtre parole; mais je l'ay dit comme mien, ne puis-je pas penser aprés eux une chose vraye, & que d'autres encore penseront aprés moy?

DU MERITE PERSONNEL.

QUI peut avec les plus rares talens & le plus excellent merite n'être pas convaincu de son inutilité; quand il considere qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

* De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose; quand vous les voyez de fort prés, c'est moins que rien, de loin ils imposent.

* Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de differens emplois, chacun selon son genie & sa profession font bien, je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connuës ou inconnuës, que l'on n'employe pas, qui feroient tres-bien; & je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succés de certaines gens que le hazard seul a placez, & de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de tres-beaux genies, sont morts sans qu'on en ait parlé? Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais?

Quel-

* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prosneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en credit.

* Personne presque ne s'avise de lui-même du merite d'un autre.

Les hommes sont trop occupez d'eux mêmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres: de là vient qu'avec un grand merite & une plus grande modestie l'on peut être long-temps ignoré.

* Le genie & les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions: tels peuvent être loüez de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

* Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celuy des autres, & le mettent à quelque usage.

* Il y a plus d'outils que d'ouvriers; & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens: que pensez-vous de celuy qui veut scier avec un rabot, & qui prend la scie pour rabotter?

* Il n'y a point au monde un si penible métier que celuy de se faire un grand nom; la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

* Que faire d'*Egesippe* qui demande un employ ? le mettra-t-on dans les Finances, ou dans les Troupes ? cela est indifferent, & il faut que ce soit l'interest seul qui en décide ; car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes : il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toûjours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plûpart des hommes occupez d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir; croyent faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la Republique soit engagée à les placer ou à les secourir, & ils profitent rarement de cette leçon tres-importante : que les hommes devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la Republique elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumieres; qu'ils fussent comme une piece necessaire à tout son édifice : & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre tres-dignes de quelque employ ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

*

* Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soy seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable & d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos; pernicieuse pour les Grands, qui diminuëroit leur Cour, ou plûtôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, & les reduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vûë & à aneantir le merite quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie, qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une piece comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les differentes conditions des hommes, & de la serenité sur leurs visages; qui étendroit leur liberté; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail & de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au desir de

la gloire, à l'amour de la vertu, qui au lieu de Courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onereux à la Republique, en feroit ou de sages œconomes, ou d'excellens peres de famille, ou des Juges integres, ou de grands Capitaines ou des Orateurs, ou des Philosophes ; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient, que celuy peut-être de laisser à leurs heritiers moins de tresors que de bons exemples.

* Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étenduë d'esprit pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soy, & à ne rien faire ; personne presque n'a assez de merite pour joüer ce rôle avec dignité, ny assez de fond pour remplir le vuide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom : & que mediter, parler, lire, & être tranquille s'appellât travailler.

* Un homme de merite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité, il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne : plus capable d'inquietude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pese qu'à soy-même.

* Il coûte à un homme de merite de fai-

faire assiduëment sa Cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire: il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se resoudre à se montrer. Celuy au contraire qui a bonne opinion de soy, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, & il fait sa Cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent autrement de sa personne, qu'il fait luy-même.

* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, & se désintereße sur les éloges, l'estime & la reconnoissance qui luy manquent quelquefois.

* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois, qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu prés comme le couvreur songe à couvrir; ny l'un ny l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ny ne sont détournez par le peril, la mort pour eux est un inconvenient dans le métier, & jamais

un obstacle; le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir parû à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celuy-cy d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher: ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire; pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de luy qu'il a bien fait.

* La modestie est au merite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle luy donne de la force & du relief.

Un exterieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux & sur leur mesure: mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions: je les compare à une beauté negligée mais plus piquante.

* Certains hommes contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réüssi, & ayant oüy dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples & les naturels; semblables à ces gens d'une taille mediocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

* Vôtre fils est begue, ne le faites pas monter sur la tribune; vôtre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Vestales, *Xantus* † vôtre affranchi est foible & timide, ne differez pas, retirez-le des

* Mr. De Harlay avocat general.
† Mr. De Courtanvaux.

des legions & de la milice : je veux l'avancer dites-vous ; comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions, servez-vous du temps, nous vivons dans un siecle où elles luy feront plus d'honneur que la vertu ; il m'en coûteroit trop, ajoûtez vous ; parlez-vous serieusement, *Crassus*? † songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre. *Mr. De Louvoy son pere.

* Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrace, il faut les cultiver hardiment & avec confiance jusques dans leur plus grande prosperité.

* S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoy le sommes-nous si peu de la vertu ?

* S'il est heureux d'avoir de la naissance ; il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

* Il apparoît de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualitez éminentes jettent un éclat prodigieux ; semblables à ces étoiles extraordinaires

dont on ignore les causes, & dont on sçait encore moins ce qu'elles deviennent aprés avoir disparu, ils n'ont ny ayeuls ny descendans; ils composent seuls toute leur race.

* Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire; & s'il y a du peril, avec peril: il inspire le courage, ou il y supplée.

* Quand on excelle dans son art, & qu'on luy donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. *a* V** est un Peintre. C** *b* un Musicien, & l'Auteur de Pyrame *c* est un Poëte: mais MIGNARD est MIGNARD; LULLY est LULLY; & CORNEILLE est CORNEILLE.

a Vignon. b Colasse. c Pradon.

* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens: cela est moins facile à celuy qui est engagé; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

* Aprés le merite personnel, il faut l'avoüer, ce sont les éminentes dignitez *d* & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat; & qui ne sçait être un ERASME doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée entassent sur leurs personnes des Pairies, des Coliers d'Ordre, des Primaties,

d L'Archevesque de Reims.

ties, la Pourpre, & ils auroient besoin d'une Tiare : mais quel besoin a *Trophime* † d'être Cardinal ?

† Le Cardinal Le Camus.

* L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philemon*; * il éclate de même chez les Marchands; il est habillé des plus belles etoffes; le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piece? mais la broderie & les ornemens y ajoûtent encore la magnificence; je loüe donc le travail de l'ouvrier: si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onix *; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait, il ne luy manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soy autant pour la vanité que pour l'usage, & il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins des choses si précieuses; envoyez-moy cet habit & ces bijoux de Philemon, je vous quitte de la personne.

* Milord Staffort.

* Agathe.

Tu te trompes, Philemon, si avec ce Carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent; & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage; l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour penetrer jusques à toy, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celuy qui avec un grand cortege, un habit riche & un magnifique équipage s'en croit plus de naissance & plus d'esprit: il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui luy parlent.

* Un homme à la Cour, & souvent à la Ville, qui a un long manteau de soye ou de drap de Hollande, une ceinture large & placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empesé, les cheveux arangez & le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions metaphysiques, explique ce que c'est que la lumiere de gloire, & sçait précisément comment l'on voit Dieu; cela s'appelle un Docteur. † Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a medité, cherché, consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

† pere Mabillon.

* Chez nous le soldat est brave, & l'homme de robe est sçavant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, & le soldat étoit sçavant; un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

* Il semble que le Heros est d'un seul métier, qui est celuy de la guerre, & que le grand homme est de tous les métiers, ou de

la

la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

* Dans la guerre la distinction entre le Heros & le grand Homme est délicate ; toutes les vertus militaires font l'un & l'autre : il semble neanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les perils, intrepide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité & par une longue experience : peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Heros, & que CESAR étoit un grand homme.

* *Æmile* † étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de regles, de meditation & d'exercice, il n'a eu dans ses premieres années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à se livrer à son genie, il a fait, il a agi avant que de sçavoir, ou plûtôt il a sçu ce qu'il n'avoit jamais appris, diray-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires : une vie accompagnée d'un extréme bonheur joint à une longue experience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dés sa jeunesse : toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître ; admirable même & par les choses qu'il a faites, & par

† Feu Mr. le Prince.

par celles qu'il auroit pû faire. On l'à regardé comme un homme incapable de ceder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumieres, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus; comme celuy qui à la tête des legions étoit pour elles un présage de la victoire, & qui valoit seul plusieurs legions; qui étoit grand dans la prosperité, plus grand quand la fortune luy a été contraire, la levée d'un siege, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes; l'on ne met qu'aprés les batailles gagnées & les villes prises; qui étoit rempli de gloire & de modestie, on luy a entendu dire, *Je fuyois*, avec la même grace qu'il disoit, *Nous les battimes*; un homme dévoüé à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille; sincere pour Dieu & pour les hommes, autant admirateur du merite que s'il luy eust été moins propre & moins familier; un homme vray, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

*Fils Petit-Fils. Issus de Rois.

Les enfans des Dieux, pour ainsi dire, se tirent des regles de la nature, & en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps & des années. Le merite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, & ils sont plûtôt des hommes

mes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

* Les veuës courtes, je veux dire les esprits bornez & resserrez dans leur petite sphere, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet: où ils voyent l'agreable, ils en excluënt le solide; où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dexterité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la reflexion, la sagesse: ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé.

* Il n'y a gueres d'homme si accompli & si necessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

* Un homme d'esprit & d'un caractere simple & droit peut tomber dans quelque piege, il ne pense pas que personne veüille lui en dresser, & le choisir pour être sa duppe; cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendront à une seconde charge; il n'est trompé qu'une fois.

J'éviteray avec soin d'offenser personne, si je suis équitable; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes interests.

* Il n'y a rien de si délié, de si simple & de

de si imperceptibile, où il n'entre des manieres qui nous décelent. Un sot ny n'entre, ny ne sort, ny ne s'assied, ny ne se leve, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

† L'Abbé de St. Pierre.

* Je connois *Mopse* † d'une visite qu'il m'a renduë sans me connoître : il prie des gens qu'il ne connoît point de les mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vûë : il s'insinuë dans un cercle de personnes respectables, & qui ne sçavent quel il est; & là sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement : il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soy-même; on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'assied à celle du Duc & Pair; il est là précisement celui dont la multitude rit, & qui seul est grave & ne rit point: chassez un chien du fauteüil du Roy, il grimpe à la chaire du Predicateur : il regarde le monde indifferemment sans embarras, sans pudeur, il n'a pas non plus que le sot de quoy rougir.

† Le Baron de Breteüil lecteur du Roy & envoyé à Mantouë.

* *Celse* † est d'un rang mediocre, mais des Grands le souffrent; il n'est pas sçavant, il a relation avec des sçavans; il a peu de merite; mais il connoît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile, mais il

a une

a une langue qui peut servir de truchement, & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre : c'est un homme né pour les allées & venuës, pour écouter des propositions & les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission & en être desavoüé, pour reconcilier des gens qui se querellent à leur premiere entrevûë, pour réüssir dans une affaire & en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réüssite, & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succés ; il sçait les bruits communs, les historiettes de la ville ; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste ; il sçait même le secret des familles, il entre dans de plus hauts mysteres, il vous dit pourquoy celuy-cy est exilé, & pourquoy on rappelle cet autre ; il connoit le fond & les causes de la broüillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mesintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-cy que leur union ne seroit pas longue ? n'étoit-il pas present à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espece de negotiation ? le voulut on croire ? fut-il écouté ? à qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de Cour ? & si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins

moins ou revé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire? auroit-il l'air important & mysterieux d'un homme revenu d'une Ambassade?

† Le Maréchal de Villeroi.

* *Menippe* † est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à luy; il ne parle pas, il ne sent pas, il repete des sentimens & des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, & qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lors qu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter: c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'aprés baisse, dégenere, perd le peu de lustre qu'un peu de memoire luy donnoit, & montre la corde; lui seul ignore combien il est au dessous du sublime & de l'heroïque; & incapable de sçavoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sçauroient avoir; aussi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à desirer sur ce chapitre, & qui ne porte envie à personne: il se parle souvent à soy-méme, & il ne s'en cache pas, ceux qui passent le voient, & qu'il semble toûjours prendre un parti, ou decider qu'une telle chose est sans replique: si vous le saluëz quelquefois, c'est le jetter dans l'embarras de sçavoir s'il doit rendre le salut ou

non,

non, & pendant qu'il délibere, vous êtes déja hors de portée: sa vanité l'a fait honnéte homme, l'a mis au dessus de lui même; l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas; l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sçait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se relayent pour le contempler.

* Celui qui logé chez soy dans un Palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre, ni temperant: & d'un troisiéme qui importuné d'un ami pauvre, luy donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achete son repos, & nullement qu'il est liberal. Le motif seul fait le merite des actions des hommes, & le désinteressement y met la perfection.

* La fausse grandeur est farouche & inaccessible; comme elle sent son foible elle se cache; ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraye petitesse. La veritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; elle se laisse toucher & manier, elle ne perd rien à être vûë

de

de prés, plus on la connoit, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs, & revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se neglige, se relâche de ses avantages, toûjours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir ; elle rit, jouë & badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenuë : son caractere est noble & facile, inspire le respect & la confiance : & fait que les Princes nous paroissent grands & tres-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le sage guerit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des tresors, des postes, la fortune & la faveur ; il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour meriter ses soins & ses desirs, il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner ; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute simple, mais les hommes ne l'accordent gueres, & il s'en passe.

* Celuy-là est bon qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est trés-bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle

le ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; & s'il en meurt, sa vertu ne sçauroit aller plus loin, elle est heroïque ; elle est parfaite.

DES FEMMES.

LEs hommes & les femmes conviennent rarement sur le merite d'une femme ; leurs interêts sont trop differens : les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes : mille manieres qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entr'elles l'aversion & l'antipathie.

* Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin ; un esprit ébloüissant qui impose, & que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste & de la démarche, qui a sa source dans le cœur, & qui est comme une suite de leur haute naissance ; un merite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur

mo-

modestie, qui échapent, & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

* J'ay vû souhaiter d'être fille, & une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux, & aprés cet âge de devenir un homme.

* Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, & combien il leur seroit utile de s'y abandonner; elles affoiblissent des dons du Ciel si rares & si fragiles par des manieres affectées, & par une mauvaise imitation; leur son de voix, & leur demarche sont empruntées, elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel; ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

* Chez les femmes se parer & se farder n'est pas, je l'avouë, parler contre sa pensée; c'est plus aussi que le travestissement & la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher & à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'exterieur contre la verité, c'est une espece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu prés comme on mesure le poisson entre queuë & tête.

* Si

* Si les femmes veulent ſeulement être belles à leurs propres yeux & ſe plaire à elles-mêmes, elles peuvent ſans doute dans la maniere de s'embellir, dans le choix des ajuſtemens & de la parure, ſuivre leur goût & leur caprice: mais ſi c'eſt aux hommes qu'elles deſirent de plaire, ſi c'eſt pour eux qu'elles ſe fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ay recüeilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuſes & dégoûtantes, que le rouge ſeul les vieillit & les déguiſe; qu'ils haïſſent autant à les voir avec de la ceruſe ſur le viſage, qu'avec de fauſſes dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires, qu'ils proteſtent ſerieuſement contre tout l'artifice dont elles uſent, pour ſe rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il ſemble au contraire qu'il leur ait reſervé ce dernier & infaillible moyen de guerir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdiſſent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles euſſent le viſage auſſi allumé & auſſi plombé qu'elles ſe le font par le rouge & par la peinture dont elles ſe fardent, elles ſeroient inconſolables.

* Une femme coquette ne ſe rend point

fur la paffion de plaire, & fur l'opinion qu'elle a de fa beauté; elle regarde le tems & les années comme quelque chofe feulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge eft écrit fur le vifage: la même parure qui a autrefois embelli fa jeuneffe, défigure enfin fa perfonne, éclaire les defauts de fa vieilleffe: la mignardife & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fiévre; elle meurt parée & en rubans de couleur.

* *Life* entend dire d'une autre coquette qu'elle fe mocque de fe piquer de jeuneffe & de vouloir ufer d'ajuftemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans; Life les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois & ne la vieilliffent point, elle le croit ainfi; & pendant qu'elle fe regarde au miroir, qu'elle met du rouge fur fon vifage & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'eft pas permis à un certain âge de faire la jeune, & que *Clarice* en effet avec fes mouches & fon rouge eft ridicule.

* Les femmes fe preparent pour leurs amans, fi elles les attendent; mais fi elles en font furprifes, elles oublient à leur arrivée l'état où elles fe trouvent, elles ne fe voyent plus: elles ont plus de loifir avec les indifferens, elles fentent le defordre où elles

font,

sont, s'ajustent en leur presence, ou disparoissent un moment & reviennent parées.

* Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; & l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

* L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

* L'on peut être touché de certaines beautez si parfaites & d'un merite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

* Une belle femme qui a les qualitez d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux, l'on trouve en elle tout le merite des deux sexes.

* Il échape à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flatent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échape presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressez, & persuadent moins.

* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en gueriroient pas sans remede.

* Les femmes s'attachent aux hommes

par les faveurs qu'elles leur accordent: les hommes guerissent par ces mêmes faveurs.

* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçûës d'elle.

* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

* Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cede à un nouveau mari; & celuicy dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient, lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival selon le caractere de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprés d'une femme qui l'attache, que le nom de mari; c'est beaucoup, & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

* Il semble que la galanterie dans une femme ajoûte à la coquetterie: un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant; l'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

* Il y a peu de galanteries secrettes: bien des femmes ne sont pas mieux designées par le nom de leurs maris que

par celui de leurs amans.

* Une femme galante veut qu'on l'aime, il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle ; celle-là cherche à engager, celle-cy se contente de plaire: la premiere passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois: ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir, & dans l'autre, c'est la vanité & la legereté: la galanterie est un foible du cœur ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un déreglement de l'esprit: la femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caracteres de quoy en faire un troisiéme, le pire de tous.

* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-méme; dont le cœur combat la raison; qui veut guerir, qui ne guerira point, ou bien tard.

*Une femme inconstante est celle qui n'aime plus: une legere est celle qui déja en aime un autre: une volage celle qui ne sçait si elle aime & ce qu'elle aime: une indifferente celle qui n'aime rien.

* La perfidie, si je l'ose dire, est une menterie de toute la personne; c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des

promesses, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connuë pour telle de la personne interessée, n'est qu'infidelle : s'il la croit fidelle elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guerit de la jalousie.

* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soûtenir, également difficile à rompre & à dissimuler ; il ne manque à l'un que le contract, & à l'autre que le cœur.

* A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Heros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

* Il y a des femmes déja flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractere sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçay qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient

vient maistre de la place ; il est écouté, il est aimé ; on ne tient guere plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roy & voit les Ministres.* Il fait des jaloux & des jalouses, on l'admire, il fait envie ; à quatre lieuës de là il fait pitié.

* Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de Ville un homme de la Cour.

* A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant ; qui parle de soy avec confiance, & des autres avec mépris ; impetueux, altier, entreprenant ; sans moeurs ny probité : de nul jugement & d'une imagination tres-libre, il ne luy manque plus pour être adoré de bien de femmes, que de beaux traits & la taille belle.

* Est ce en vûë du secret, ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne* son Medecin ?

* *Roscius* † entre sur la scene de bonne grace, oüy, *Lelie*, & j'ajoûte encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il jouë bien, & de longs rôles, & que pour declamer parfaitement il ne luy manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche ; mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, & ce qu'il fait est-ce la chose la plus

† Baron comedien.

noble & le plus honnête que l'on puisse faire? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre, & quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu; *Claudie a* attend pour l'avoir qu'il se soit dêgoûté de *Messaline b*: prenez *Bathylle c*, Lelie, où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant & qui fasse mieux la capriole? voudriez-vous le sauteur *Cobus d* qui jettant ses pieds en avant tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre, ignorez-vous qu'il n'est plus jeune? pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, & il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée: mais vous avez *Dracon e* le joüeur de flute; nul autre de son metier n'enfle plus decemment ses jouës en souflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes: qui mange & qui boit mieux que Dracon en un seul repas? il enyvre toute une compagnie, & il se rend le dernier; vous soûpirez, Lelie, est-ce que Dracon auroit fait un choix ou que malheureusement on vous auroit prevenu? se seroit-il enfin engagé à *Cesonie* qui l'a tant couru, qui luy à sacrifié une grande foule d'amans: je diray même

a La Duchesse de Bouillon.
b La Maréchalle de la Ferté.
c Précourt danseur de l'Opera.
d Beauchamp.
e Philbert.

me toute la fleur des Romains? à Cesonie qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle & si serieuse: je vous plains, Lelie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics & exposez par leur condition à la vûë des autres; que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé? il reste encore *Bronte* † le questionnaire, le peuple ne parle que de sa force & de son adresse; c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée, un negre d'ailleurs, un homme noir.

† Le Bourreau.

* Pour les femmes du monde, un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson; pour quelques autres plus retirées un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

* Quelques femmes donnent aux convents & à leurs amans; galantes & bienfactrices elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

* La Duchesse Daumont.

* Qu'est ce qu'une femme que l'on dirige? est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincere

* La Duchesse.

pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses interêts, qui aime moins les commoditez de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déja riches, mais qui opulente elle-même, & accablée du superflu leur fournisse le necessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soy-même & d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains? non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses; j'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? je vous entends, c'est une femme qui a un Directeur.

* Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une regle de conduite; qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre?

* Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un Directeur; mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

* Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foiblesses celles qu'elle a pour son Directeur, & le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être luy seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessez des femmes,

fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

* C'est trop contre un mary d'être coquette & devote ; une femme devroit opter.

* J'ay differé à le dire, & j'en ay souffert ; mais enfin il m'échape, & j'espére même que ma franchise sera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne sors pas d'admiration & d'étonnement à la vûë de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe, on me dit des faits, je les recüeille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diametralement opposées au bon esprit, & au sens droit, à l'experience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la Religion & des mœurs, présument que Dieu doive renouveller en nos jours la merveille de l'Apostolat, & faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples & petits esprits qu'ils sont, du ministere des ames, celuy de tous le plus délicat & le plus sublime : & si au contraire ils se croyent nez pour un employ si relevé, si difficile, & accordé à si peu de personnes, & qu'ils se persuadent

de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre necessaire pour les reconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des Grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carosse dans une grande ville, & à faire de delicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom & de distinction, s'interesser à sa vie & à sa santé, & à ménager pour les autres & pour soymême tous les interêts humains: je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le specieux & irreprehensible prétexte du soin des ames, & semé dans le monde cette pepiniere intarissable de Directeurs.

* La devotion vient à quelques-uns, & sur tout aux femmes comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre: elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon; elles alloient le Lundy perdre leur argent chez *Ismene*, le Mardy leur temps chez *Climene*, & le Mercredy leur reputation chez

Celimene; elles ſçavoient dés la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'aprés & le lendemain; elles joüiſſoient tout à la fois du plaiſir preſent & de celuy qui ne leur pouvoit manquer; elles auroient ſoûhaité de les pouvoir raſſembler tous en un ſeul jour, c'étoit alors leur unique inquietude & tout le ſujet de leurs diſtractions, ſi elles ſe trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regretoient la comedie. Autres temps autres mœurs: elles n'ouvrent plus les yeux qui leur ſont donnez pour voir, elles ne mettent plus leurs ſens à aucun uſage, choſe incroyable! elles parlent peu; elles penſent encore, & aſſez bien d'elles-mêmes, comme aſſez mal des autres; il y a chez elles une émulation de vertu & de reforme, qui tient quelque choſe de la jalouſie: elles ne haïſſent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faiſoient dans celuy qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût: elles ſe perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chere, & par l'oyſiveté, & elles ſe perdent triſtement par la preſomption & par l'envie.

* Si j'épouſe, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruïnera point: ſi une joüeuſe, elle pourra s'enrichir: ſi une ſçavante, elle ſçaura m'inſtruire: ſi une prude, elle ne ſera point emportée: ſi une emportée,

 elle

elle exercera ma patience : si une coquette, elle voudra me plaire : si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer : si une devote †, repondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, & qui se trompe elle-même ?

† Fausse dévote.

* Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine : un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit & leur memoire, fixe & détermine leur religion, il entreprend même de regler leur cœur : elles n'approuvent & ne desapprouvent, ne loüent & ne condamnent qu'aprés avoir consulté ses yeux & son visage ; il est le depositaire de leurs joyes & de leurs chagrins, de leurs desirs, de leurs jalousies, de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galants; il les broüille & les reconcilie avec leurs maris, & il profite des interregnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leur procés & voit leurs Juges : il leur donne son Medecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage : on le voit avec elles dans leurs carosses, dans les ruës d'une ville & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comedie : il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les

voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité, un peu d'esprit & beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver ; les enfans , les heritiers, la bru, la niece, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire craindre. Cet ami si ancien, si necessaire meurt sans qu'on le pleure, & dix femmes dont il étoit le tyran heritent par sa mort de la liberté.

* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pû gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soy, *On l'auroit prise pour une Vestale.*

* C'est dans les femmes une violente preuve d'une reputation bien nette & bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications ; on ait recours à une toute autre raison de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.

* Un comique outre sur la scene ses Personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'aprés nature, force & exagere une passion , un contraste, des attitudes ; & celuy qui copie, s'il ne

ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire qui est legereté; une fausse grandeur qui est petitesse; une fausse vertu qui est hypocrisie; une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme sage paye de conduite: celle-là suit son humeur & sa complexion, celle-cy sa raison & son cœur: l'une est serieuse & austere, l'autre est dans les diverses rencontres précisement ce qu'il faut qu'elle soit: la premiere cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel: la pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ny la laideur; souvent elle les suppose; la sagesse au contraire pallie les defauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus perilleuse.

* Pourquoy s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas sçavantes? par quelles loix, par quels Edits, par quels rescripts, leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont

lû,

lû, & d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages? ne se sont elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien sçavoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine legereté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent & le genie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses penibles & serieuses, ou par une curiosité toute differente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur memoire; à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, ayent sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme sçavante comme on fait une belle arme, elle est cizelée artistement, d'une polissure admirable, & d'un travail fort recherché, c'est une piece de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manege quoy que le mieux instruit du monde.

Si la science & la sagesse se trouvent u-

nies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; & si vous me dites qu'une femme sage ne songe gueres à être sçavante, ou qu'une femme sçavante n'est gueres sage, vous avez déja oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains defauts: concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces defauts, plus elles seroient sages; & qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir sçavante; ou qu'une femme sçavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de defauts n'en est que plus sage.

* La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoy qu'elles ayent rompu pour des interests où nous n'avons nulle part, est un point difficile; il faut choisir souvent entr'elles, ou les perdre toutes deux.

* Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, & ses amans que son argent.

* Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition & le jeu; de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

* Les femmes sont extrêmes; elles sont

meil-

meilleures, ou pires que les hommes.

* La plûpart des femmes n'ont gueres de principes, elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

* Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes: mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

* Il y a du peril à contrefaire. *Lise* déja vieille veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme, elle me fait peur; elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions: la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se mocque.

* On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotes ayent de l'esprit: on veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; & entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

* Un homme est plus fidele au secret d'autruy qu'au sien propre; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autruy,

* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'interêt ou l'ambition n'ajoûte quelque chose.

* Il

* Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti ; elles n'en laissent gueres échaper les premieres occasions sans se preparer un long repentir ; il semble que la reputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté : tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes ; qui aiment à luy accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire esperer une grande fortune ?

* Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraitez; ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

* La plûpart des femmes jugent du merite & de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

* Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, & le ton dont elle luy parle ; il apprendra ce qu'il craint de sçavoir. Rude école.

* Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toûjours, fait penser d'elle la même chose.

* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point: il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour luy; pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

* L'on suppose un homme indifferent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas; & l'on demande, s'il ne luy seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas ailleurs un veritable.

* Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console: une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-tems inconsolable.

* Les femmes guerissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

* Il est fort seur qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée; il est moins clair qu'elle soit touchée: il semble qu'une passion vive & tendre est morne & silencieuse, & que le plus pressant interêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui

l'agi-

l'agite davantage eſt moins de perſuader qu'elle aime, que de s'aſſurer ſi elle eſt aimée.

* *Glycere* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce & leurs viſites, ſe fait celer pour elles; & ſouvent pour ſes amis, dont le nombre eſt petit; à qui elle eſt ſevere, qu'elle reſſerre dans leur ordre, ſans leur permettre rien de ce qui paſſe l'amitié; elle eſt diſtraite avec eux, leur répond par des monoſyllables, & ſemble chercher à s'en défaire; elle eſt ſolitaire & farouche dans ſa maiſon; ſa porte eſt mieux gardée, & ſa chambre plus inacceſſible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery*; une ſeule *Corinne* y eſt attenduë, y eſt reçûë, & à toutes les heures; on l'embraſſe à pluſieurs repriſes, on croit l'aimer, on luy parle à l'oreille dans un cabinet où elles ſont ſeules, on a ſoy-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on ſe plaint à elle de tout autre que d'elle, on luy dit toutes choſes & on ne luy apprend rien, elle a la confiance de tous les deux: l'on voit Glycere en partie quarrée au Bal, au Theatre, dans les Jardins publics, ſur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits; quelquefois ſeule en litiere ſur la route du grand Fauxbourg où elle à un verger delicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de ſi beaux ſecrets, qui promet aux jeunes femmes de ſecondes nôces, qui en

en dit le tems & les circonstances; elle paroit ordinairement avec une coëffure plate & negligée, en simple des habillé, sans corps & avec des mules; elle est belle en cet équipage, & il ne lui manque que de la fraîcheur; on remarque neanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari; elle le flate, elle le caresse, elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celuy de ce cher époux, & elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toillette & quelques billets qu'il faut écrire; un affranchi vient luy parler en secret, c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soûtient contre l'antipathie du maistre & la jalousie des domestiques; qui à la verité fait mieux connoistre des intentions, & rapporte mieux une réponse que Parmenon? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sçait ouvrir une porte secrette avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré?

* Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits; qui est avare, qui est trop negligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid

&

& taciturne, peut esperer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui employe la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

* Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main & comme un present qu'il a autrefois fait à sa femme; il le louë devant elle de ses belles dents & de sa belle tête; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, & aprés ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoïe: il donne à souper, & il dit aux conviez; goûtez bien cela, il est de *Leandre*, & il ne me coûte qu'un *grand-mercy*.

* Le President de Boquemane.

* Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mari au point, qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention; vit-il encore, ne vit-il plus? on en doute; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide & d'une parfaite soûmission; il ne lui est dû ni doüaire ni conventions, mais à cela aprés & qu'il n'accouche pas, il est la femme & elle le mari; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont voisins: Monsieur paye le Rotisseur & le Cuisinier, & c'est toûjours chez Madame qu'on a soupé: ils n'ont souvent rien de commun,

ni le lit ny la table, pas même le nom, ils vivent à la Romaine ou à la Grecque; chacun a le sien, & ce n'est qu'avec le temps, & aprés qu'on est initié au jargon d'une Ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B.... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L.... †

† La Presidente Dosambray.

* Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse & ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

* Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

* Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage; on pleure, on recite, on repete, on est si touchée de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

* Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme?

* Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une tres-belle fille qu'on appelloit *Emire*, & qui étoit moins connuë dans toute la Ville par sa beauté

que par la severité de ses mœurs, & sur tout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun peril, & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses freres; elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps; & celles qu'elle avoit vûës elle même, elle ne les pouvoit comprendre, elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune & charmante personne à qui elle devoit cette experience la lui avoit renduë si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, & n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime & de la confiance dont elle étoit si contente: elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidelle amie, & tout Smyrne ne parloit que d'elle & d'Euphrosine; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, & dont toutes les femmes de la Ville étoient éprises; & il est vray qu'elle les aima toûjours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accés dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le lui declarer, & ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui se confiant en sa naissance & en ses grands biens avoit eu la même audace, eut aussi

la

la même avanture. Elle triomphoit cependant, & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre & d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent neanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la reputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds; le second plein de desespoir de n'être pas écouté alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, & le troisiéme mourut de langueur & d'insomnie. Celui qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit gueri par des reflexions sur son âge & sur le caractere de la personne à qui il vouloit plaire, il desira de continuer de la voir, & elle le souffrit: il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une phisionomie agreable, & qui avoit une taille fort noble; elle le vit avec interêt, & comme il se tût beaucoup en sa presence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, desira qu'il en eût eu davantage: il la vit seul, parla assez, & avec esprit; mais comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa

 beauté,

beauté ; elle fut suprise & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galant ; elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir : il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle : & Emire si indifferente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, & que non seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie ; elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, une seconde entrevûë lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le merite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus ; & ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent ; la nouvelle s'en répand par toute la Ville, & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend & s'en desespere, elle ressent tout son amour ; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon : mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nou-

nouvelle épouse, il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon, & elle lui parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bien-tôt dans de plus grands, & n'en rougit plus; elle ne les connoît plus; alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie, elle a des intervalles où sa raison lui revient, & où elle gemit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vûë si fiere & si insensible trouve que les Dieux l'ont trop punie.

DU COEUR.

IL y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez medioctres.

* L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exempte même de toute grossiereté; une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, & reciproquement un homme regarde une femme comme une femme: cette liaison n'est ny passion ny amitié pure; elle fait une classe à part.

* L'amour naît brusquement sans au-

une reflexion, par temperament ou par foiblesse; un trait de beauté nous fixe, nous determine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main.

* Le temps qui fortifie les amitiez affoiblit l'amour.

* Tant que l'amour dure il subsiste de soy-même, & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie; l'amitié au contraire a besoin de secours; elle perit faute de soins, de confiance & de complaisance.

* Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

* L'amour & l'amitié s'excluënt l'un l'autre.

* Celuy qui a eu l'experience d'un grand amour neglige l'amitié; & celuy qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

* L'amour commence par l'amour, & l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

* Rien ne ressemble mieux à une vive

amitié, que ces liaisons que l'interêt de nôtre amour nous fait cultiver.

* L'on n'aime bien qu'une seule fois; c'est la premiere: les amours qui suivent sont moins involontaires.

* L'amour qui naît subitement est le plus long à guerir.

* L'amour qui croît peu à peu & par degrez, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

* Celuy qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cede en amour qu'à celuy qui aime plus qu'il ne voudroit.

* Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soy-même, à qui feray-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimez?

* Les hommes souvent veulent aimer, & ne sçauroient y réussir; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bien tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus, qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture; il n'est pas aisé de le decider; les femmes accusent les hommes d'ê-

d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont legeres.

* Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

* C'est une vengeance douce à celuy qui aime beaucoup, de faire par tout son procedé d'une personne ingrate, une tres-ingrate.

* Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

* S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, & qui ait été indifferente; quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de nôtre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

* Une grande reconnoissance emporte avec soy beaucoup de goust & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

* Estre avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifferentes, mais auprés d'eux, tout est égal.

* Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

* Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

* L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échape dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celuy qui a le cœur n'a pas besoin de revelation ou de confiance ; tout luy est ouvert.

* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soy-même.

* Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

* Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, & sans fondement qu'on ait une fois appellé jalousie; cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison & sur l'experience, meriteroit un autre nom.

Le temperament a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toûjours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse ; l'on souffre de la jalousie, & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne meriteroient de nous aucune jalousie, si l'on se regloit plus par leurs

sentimens & leur conduite que par son cœur.

* Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimez.

* L'on n'est pas plus maître de toûjours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer.

* Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

* Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

* Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guerir.

On guerit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoy toûjours pleurer, & toûjours aimer.

* Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amerement, & l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si leger, que l'on se console.

* Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduëment ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant,

amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

* L'on est encore long-temps à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, aprés que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

* Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les reflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

* L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

* Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

* Quelque desinteressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la generosité de recevoir.

Celuy là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à luy donner.

* Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ny ceder à l'importunité ou à la necessité de ceux qui nous demandent.

* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit en Latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer ; ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vray qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coute-t-il rien de s'en vanger ? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne seroit-il pas dur & penible de ne leur en point faire ?

* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celuy à qui l'on vient de donner.

* Je ne sçay si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il meritoit plus de reconnoissance.

* La liberalité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

* S'il est vray que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux ; pourquoy tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres ?

* Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux miserables.

* L'experience confirme que la molesse ou l'ingratitude pour soy & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

* Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soy-même, n'est indulgent aux autres que par un excés de raison.

* Quel-

* Quelque desagréement qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre sujettion: de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous, ou s'égaler à nous: ainsi l'on s'accorde mal avec soy-même; car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien; l'on veut aussi le bien de ses amis; & s'il arrive, ce n'est pas toûjours par s'en réjoüir que l'on commence.

* On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole.

* C'est assez pour soy d'un fidele ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré: on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

* Quand on a assez fait auprés de certaines personnes pour avoir dû se les acquerir, si cela ne réüssit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ny selon la nature de la haine, ny selon les regles de l'amitié: ce n'est point une maxime morale, mais politique.

* On ne doit pas ſe faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient avoir rang entre nos amis; on doit faire choix d'amis ſi ſeurs, & d'une ſi exacte probité, que venant à ceſſer de l'être, ils ne veüillent pas abuſer de nôtre confiance, ny ſe faire craindre comme ennemis.

* Il eſt doux de voir ſes amis par goût & par eſtime, il eſt penible de les cultiver par interêt, c'eſt *ſolliciter*.

* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plûtôt que de ceux de qui l'on eſpere du bien.

* On ne vole point des mêmes aîles pour ſa fortune que l'on fait pour des choſes frivoles & de fantaiſie; il y a un ſentiment de liberté à ſuivre ſes caprices; & tout au contraire de ſervitude à courir pour ſon établiſſement: il eſt naturel de le ſouhaiter beaucoup & d'y travailler peu; de ſe croire digne de le trouver ſans l'avoir cherché.

* Celui qui ſçait attendre le bien qu'il ſouhaite, ne prend pas le chemin de ſe deſeſperer s'il ne lui arrive pas; & celui au contraire qui deſire une choſe avec une grande impatience, y met trop du ſien pour en être aſſez recompenſé par le ſuccés.

* Il y a de certaines gens qui veulent ſi ardemment & ſi determinément une certaine choſe, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

*Les

* Les choſes les plus ſouhaitées n'arrivent point ; ou ſi elles arrivent, ce n'eſt ny dans le temps, ni dans les circonſtances où elles auroient fait un extrême plaiſir.

* Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir ſans avoir ry.

* La vie eſt courte, ſi elle ne merite ce nom que lors qu'elle eſt agréable ; puiſque ſi l'on couſoit enſemble toutes les heures que l'on paſſe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

* Qu'il eſt difficile d'être content de quelqu'un ?

* On ne pourroit ſe défendre de quelque joye à voir perir un méchant homme ; l'on joüiroit alors du fruit de ſa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut eſperer, qui eſt le plaiſir de ſa perte : ſa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos interêts ne nous permettent pas de nous en réjoüir, il meurt trop tôt, ou trop tard.

* Il eſt penible à un homme fier de pardonner à celui qui le ſurprend en faute, & qui ſe plaint de lui avec raiſon : ſa fierté ne s'adoucit que lors qu'il reprend ſes avantages, & qu'il met l'autre dans ſon tort.

* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux perſonnes à qui nous faiſons du bien ; de même nous haïſſons violem-

lemment ceux que nous avons beaucoup offensez.

* Il est également difficile d'étoufer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver aprés un certain nombre d'années.

* C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi & que l'on songe à s'en vanger, & c'est par paresse que l'on s'appaise & qu'on ne se vange point.

* Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

* Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup & sans autre preparation dans une affaire importante & qui seroit capitale à lui ou aux siens; il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secouëroit le joug par honte ou par caprice: il faut tenter auprés de lui les petites choses, & de là le progrés jusqu'aux plus grandes est immanquable: tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la compagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il reduit son fils à la legitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps & absolument, il faut avoir la main legere, & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un cer-

certain point, qui au delà sont intraitables & ne se gouvernent plus, on perd tout à coup la route de leur cœur & de leur esprit; ni hauteur ni soupleſſe, ni force ni induſtrie, ne les peuvent dompter; avec cette difference que quelques-uns sont ainſi faits par raiſon & avec fondement; & quelques autres par temperament & par humeur.

Il ſe trouve des hommes qui n'écoutent ni la raiſon ni les bons conſeils, & qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernez.

D'autres conſentent d'être gouvernez par leurs amis en des choſes preſqu'indifferentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choſes graves & de conſequence.

Drance † veut paſſer pour gouverner ſon Maître, qui n'en croit rien non plus que le public; parler ſans ceſſe à un Grand que l'on ſert, en des lieux & en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes myſterieux, rire juſqu'à éclater en ſa preſence, lui couper la parole, ſe mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire la cour, ou attendre impatiemment qu'ils ſe retirent, ſe mettre proche de lui en une poſture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par ſon habit, lui mar-

† Le Comte de Tonnerre premier Gentilhomme de la Chambre de Monſieur.

marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertez, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres: il veut que la raison gouverne seule, & toûjours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toûjours; je serois seur de bien faire sans avoir le soin de déliberer; je joüirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

* Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes: il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qu'il ne s'en aide.

* On ouvre un livre de devotion, & il touche: on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oseray-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles?

* Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité: tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûë que de la cacher.

* Le

* Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire, j'étois ambitieux; ou on ne l'est point ou on l'est toûjours: mais le temps vient où l'on avouë que l'on a aimé.

* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lors qu'ils meurent.

* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'interêt.

* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de nôtre esprit, qu'à la bonté de nôtre naturel.

* Il n'y a gueres au monde un plus bel excés que celui de la reconnoissance.

* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la necessité n'en font pas trouver.

* Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

* Ceux qui font bien meriteroient seuls d'être enviez, s'il n'y avoit encore

re un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

* Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avoüer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins qu'ils fussent permis: de si grands charmes ne peuvent être surpassez que par celui de sçavoir y renoncer par vertu.

DE LA SOCIETE ET DE LA CONVERSATION.

UN caractere bien fade est celui de n'en avoir aucun.

* C'est le rôle d'un sot d'être importun: un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuye: il sçait disparoître le moment qui précede celuy où il seroit de trop quelque part.

* L'on marche sur les mauvais plaisans, & il pleut par tout païs de cette sorte d'in-

d'insectes ; un bon plaisant est une piece rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soûtenir longtemps le personnage ; il n'est pas ordinaire que celuy qui fait rire se fasse estimer.

* Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médisans ou de satiriques, peu de délicats : pour badiner avec grace, & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manieres, trop de politesse ; & même trop de fecondité ; c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

* Si l'on faisoit une serieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpetuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits ; permettre comme un mal necessaire le recit des fausses nouvelles, les vagues reflexions sur le gouvernement present ou sur l'interest des Princes, le debit des beaux sentimens, & qui reviennent toûjours les mêmes : il faut laisser *Aronce* parler proverbe, & *Melinde* parler de soy, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies.

* L'on voit des gens qui dans les conversations, ou dans le peu de commerce que l'on

l'on a avec eux vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre genie, que l'envie de toûjours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiôme naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit, & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entierement dénuez, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont; & ce qui est pire, on en souffre.

* Que dites-vous? comment? je n'y suis pas, vous plairoit-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin: vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous, il fait froid; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites, il pleut, il neige: vous me trouvez bon visage, & vous desirez de m'en feliciter, dites, je vous trouve bon visage; mais, repondez-vous, cela est bien uni &

bien

bien clair, & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant! qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde? une chose vous manque, Acis, à vous & à vos semblables les diseurs de *Phœbus* vous ne vous en défiez point, & je vais vous jetter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voila la source de vôtre pompeux galimathias, de vos phrases embroüillées, & de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par vôtre habit & vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est vôtre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

* Qui peut se promettre d'éviter dans la societé des hommes la rencontre de certains esprits vains, legers, familiers, deliberez, qui sont toûjours dans une compagnie ceux qui parlent, & qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément & sans crainte de les interrompre; ils continuënt leur recit sans la moindre attention pour

ceux

ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le merite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure, ils la tiennent de * *Zamet*, de *Ruccelay* *; ou de *Conchini* *, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient : ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sçait, & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications: vous les priez, vous les pressez inutilement, il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sçauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystere, outre que vous leur demandez l'impossible; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait & les personnes.

*** Sans dire Monsieur.

* *Arrias* a tout lû, a tout vû, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, & il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroistre ignorer quelque chose : on parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nort, il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce

qu'ils

qu'ils en sçavent; il s'oriente dans cette region lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des moeurs de cette Cour, des femmes du païs, de ses loix & de ses coûtumes; il recite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes & il en rit jusqu'à éclatter: quelqu'un se hazarde de le contredire, & lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vrayes; Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; *je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sçache d'original, je l'ay appris de Sethon Ambassadeur de France dans cette Cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familierement, que j'ay fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonstance*; il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencé, lors que l'un des conviez lui dit, c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, & qui arrive fraichement de son Ambassade.

* Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour,

y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse & de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

* Estre infatué de soy, & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive gueres qu'à celuy qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage, combien de jolies phrases luy faudra-t-il essuyer ! combien de ces mots avanturiers qui paroissent subitement, durant un temps, & que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le merite de la dire ; & de la dire bien ; elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa maniere, leur met en la bouche ses petites façons de parler ; & les fait toûjours parler longtemps ; il tombe ensuite en des parantheses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, & à luy qui vous parle, & à vous qui le supportez ; que seroit-ce de vous & de luy, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, & faire oublier la narration ?

Mr. Daubigny. * J'entends *Theodecte* † de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré ; il rit, il crie, il éclate, on

bou-

bouche ses oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'appaise & il ne revient de ce grand fracas, que pour bredoüiller des vanitez & des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienseances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a à son insçû desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table & dans la premiere place; les femmes sont à sa droite & à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois: il n'a nul discernement des personnes, ny du Maître, ny des conviez, il abuse de la folle déference qu'on a pour lui; est-ce lui, est-ce *Eutideme* qui donne le repas? il appelle à soy toute l'autorité de la table, & il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entiere qu'à la lui disputer: le vin & les viandes n'ajoûtent rien à son caractere. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, & il l'offense; les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuitez qu'on ne lui passe. Je cede enfin & je disparois, incapable de souffrir plus long-temps Theodecte, & ceux qui le souffrent.

* *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de

faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soy & de craindre un vol domestique; il les aide dans leurs plaisirs, & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bien-tôt il les regle & les maîtrise dans leur conduite; il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions; il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le foüette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congedié, le Maître est heureux, si Troïle lui laisse sa femme & ses enfans; si celui-cy est à table, & qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le Maître & les conviez qui en mangeoient sans reflexion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre; tous ont les yeux sur luy, observent son maintien & son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies: ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne; c'est là qu'il mange, qu'il dort & qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers & qu'il remet ses creanciers; il regente, il domine dans

une

une salle, il y reçoit sa cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile: si l'on entre par malheur sans avoir une phisionomie qui lui agrée, il ride son front & il détourne sa vûë; si on l'aborde, il ne se léve pas; si l'on s'assied auprés de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continuë de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plûtôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage ou un son de voix qu'il desapprouve? l'un & autre sont agreables en Troile, & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquerir, tout devient avec le tems au dessous de ses soins, comme il est au dessus de vouloir se soustenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir; c'est beaucoup qu'il sorte quelque fois de ses meditations & de sa taciturnité pour contredire, & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit; bien loin d'attendre de lui qu'il defere à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous louë, vous n'étes pas seur qu'il aime toûjours vôtre approbation, ou qu'il souffre vôtre complaisance.

* Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprés de vous dans une voiture publique, à une féte ou à un spectacle, & il ne vous coûtera bientôt pour le connoistre que de l'avoir écouté ; vous sçaurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son employ, celuy de son pere, la famille dont est sa mere, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, & un carrosse.

* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expression, concertez dans leur geste & dans tout leur maintien ; ils sont *puristes* *, & ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde : rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de source & avec liberté ; ils parlent proprement & ennuyeusement.

* Gens qui affectent une grande pureté de langage.

* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de vôtre entretien content de soy & de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes

mes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits & même réjoüis, qu'à être goûtez & applaudis; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autruy.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ny dans nos écrits; elle ne produit souvent que des idées vaines & pueriles, qui ne servent point à perfectionner le goût, & à nous rendre meilleurs: nos pensées doivent être un effet de nôtre jugement.

* C'est une grande misere que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ny assez de jugement pour se taire. Voila le principe de toute impertinence.

* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoy elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton decisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifferentes, par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oüi & non, merite d'être crû: son caractere jure pour luy, donne creance

ce à ses paroles & lui attire toute sorte de confiance.

* Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres luy arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sçait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de luy ce qu'un malhonnête homme sçait dire de soy.

* *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre; mais il ajoûte qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

* Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos; c'est pecher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont reduits à épargner leur pain; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ny rentes ny domicile; en un mot de parler de son bonheur devant des miserables: cette conversation est trop forte pour eux, & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

* Pour vous, dit *Euthyphron*, vous êtes riche

riche, ou vous devez l'être; dix mille livres de rente, & en fond de terre, cela est beau, cela est doux, & l'on est heureux à moins, pendant que luy qui parle ainsi, a cinquante mille livres de revenu, & qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il merite; il vous taxe, il vous apprecie, il fixe vôtre dépense, & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle méme où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter; il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si desobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

* Quelqu'un suivant la pente de la coustume qui veut qu'on loue, & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exageration, congratule *Theodeme* † sur un discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pû encore luy rendre compte, il ne laisse pas de luy parler de son genie, de son geste, & sur tout de la fidelité de sa memoire; & il est vray que Theodeme est demeuré court.

† L'Abbé de Robbé

* L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisans*, * qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expedient, pour ainsi dire, en peu de paroles, & ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore qu'ils sont partis & ont disparu,

* Le Premier President.

ils ne ſont pas moins impertinens que ceux qui vous arrétent ſeulement pour vous ennuyer ; ils ſont peut-être moins incommodes.

* L'Abbé de Rubec.

* Parler & offenſer pour de certaines gens eſt préciſément la même choſe ; ils ſont piquans & amers, leur ſtyle eſt mêlé de fiel & d'abſynthe, la raillerie, l'injure, l'inſulte leur découlent des lévres comme leur ſalive ; il leur ſeroit utile d'être nez muets ou ſtupides, ce qu'ils ont de vivacité & d'eſprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur ſottiſe : ils ne ſe contentent pas toûjours de repliquer avec rigueur, ils attaquent ſouvent avec inſolence ; ils frapent ſur tout ce qui ſe trouve ſous leur langue, ſur les preſens, ſur les abſens, ils heurtent de front & de côté comme des Beliers ; demande-t-on à des Beliers qu'ils n'ayent pas de cornes ? de méme n'eſpere-t-on pas de reformer par cette peinture des naturels ſi durs, ſi farouches, ſi indociles ; ce que l'on peut faire de mieux d'auſſi loin qu'on les découvre, eſt de les fuïr de toute ſa force & ſans regarder derriere ſoy.

* Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractere avec qui il ne faut jamais ſe commettre, de qui l'on ne doit ſe plaindre que le moins qu'il eſt poſſible, & contre qui il n'eſt pas même permis d'avoir raiſon.

* En-

* Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que la plûpart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un temperament qui m'a toûjours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante : motif pressant & indispensable de fuïr à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec luy le même tort.

* Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ny salüer avant qu'il me saluë, sans m'avilir à ses yeux & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de luy-même. MONTAGNE diroit : * *Je veux avoir mes coudées franches, & être courtois & affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celuy que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe son bon accueil, je le questionne sur sa disposition & santé, je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui vive : celuy-là me déplaist, qui par la connoissance que j'ay de ses coûtumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise : comment me ressouvenir*

† Imité de Montagne.

tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & importante, & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au delà; pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez & conditions, & des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moy, & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention; & quand bien elle m'auroit succedé une premiere fois, je ne laisserois de flechir & me dementir à une seconde tache : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite l'on peut être insupportable ; les manieres que l'on neglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes decident de vous en bien ou en mal ; une legere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens ; il ne faut presque rien pour être crû fier, incivil, méprisant, desobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* La politesse n'inspire pas toûjours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être interieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle suit l'u-

l'usage & les coûtumes reçûës ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, & n'est point la même dans les deux sexes ny dans les differentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, & que l'on s'y perfectionne ; il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens, ou à une vertu solide : il est vray que les manieres polies donnent cours au merite, & le rendent agreable ; & qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez, pour se soûtenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres les autres soient contens de nous & d'eux-mêmes.

* C'est une faute contre la politesse que de loüer immodérément en presence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mémes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poëte.

* Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les presens qu'on leur fait ; & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût ; le dernier est préferable.

* Il y auroit une espece de ferocité à rejetter indifferemment toute sorte de

loüanges ; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui loüent en nous sincerement des choses loüables.

* Un homme d'esprit, & qui est né fier ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prosperité.

* Ne pouvoir supporter tous les mauvais caracteres dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractere : il faut dans le commerce des pieces d'or, & de la monnoye.

* Vivre avec des gens qui sont broüillez, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes reciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procés.

* Mrs. Courtin & de St. Romain Conseillers d'Etat.

* L'on sçait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite ; leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vûë. Ils se sont apperçûs à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur societé, ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchez de rompre avant que de mourir, ils n'avoient de fonds pour la com-

plai-

plaisance que jusques-là; ils ont trop vécu pour le bon exemple, un moment plustôt ils mouroient sociables, & laissoient aprés eux un rare modele de la perseverance dans l'amitié.

* L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles & enjoüez nous trompent & nous y font supposer une paix qui n'y est point; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vôtre retraite pour recommencer.

* Dans la societé c'est la raison qui plie la premiere: les plus sages sont souvent menez par le plus fou & le plus bizarre; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode; l'on évite de le heurter, tout le monde luy cede: la moindre serenité qui paroit sur son visage, luy attire des éloges, on luy tient compte de n'être pas toûjours insupportable; il est craint, ménagé, obéi, quelque fois aimé.

* Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collateraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'heriter, qui puissent dire ce qu'il en couste.

* *Cleante* est un tres-honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleu-

ne personne du monde & la plus raisonnable ; chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des societez où il se trouve ; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, & l'acte de leur separation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir de certains merites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

* L'on peut compter seurement sur la dot, le doüaire & les conventions, *mais* foiblement sur *les nourritures* ; elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.

* Un beau-pere aime son gendre, aime sa bru. Une belle mere aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est reciproque.

* Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari : plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font deserter les villes & les bourgades, & ne peuplent pas moins la terre de mendians, de vagabonds, de domestiques & d'esclaves, que la pauvreté.

* G** & H** sont voisins de campagne, & leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée deserte & solitaire ; éloignez des villes & de tout commerce ; il sem-

*Mrs Herué & Védeau Conseillers au Parlement.

sembloit que la suite d'une entiere solitude, ou l'amour de la societé eût dû les assujettir à une liaison reciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre ; qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpetuëra leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, & même des freres ne se sont broüillez pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possedent seuls, & qui la partagent toute entre eux deux, je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

* Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

* J'approche d'une petite ville, & je suis déja sur une hauteur d'où je la découvre ; elle est située à mi-côte, une riviere baigne ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forest épaisse qui la couvre des vents froids & de l'aquilon ; je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers ; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis, Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressem-

ble

ble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

* Il y a une chose que l'on n'a point vûë sous le ciel, & que selon toutes les apparences on ne verra jamais: c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance, où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain beni, par les processions & par les obseques; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médisance; où l'on voit parler ensemble le Bailly & le President, les Elûs & les Assesseurs; où le Doyen vit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-cy souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les sots sont toûjours prêts à se fâcher, & à croire qu'on se mocque d'eux, ou qu'on les méprise: il ne faut jamais hazarder la plaisanterie, même la plus douce & la plus permise qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

* On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

* Tout ce qui est merite se sent, se discerne, se devine reciproquement; si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

* Ce-

* Celuy qui est d'une éminence au dessus des autres, qui se met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas à être raillez, ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilege des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, je veux dire sans consequence.

* La mocquerie est souvent indigence d'esprit.

* Vous le croiez vôtre duppe; s'il feint de l'être, qui est plus duppe de luy ou de vous?

* Si vous observez avec soin, qui sont les gens qui ne peuvent loüer, qui blâment toûjours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

* Le dédain & le rengorgement dans la societé attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

* Le plaisir de la societé entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque difference d'opinion sur les sciences : par là ou l'on s'affermit dans ses sentimens, ou

l'on

l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

* L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

* Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille: les choses de dehors qu'on appelle les évenemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre; harangues froides & qui reduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquieter? N'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux?

* Le conseil si necessaire pour les affaires, est quelquefois dans la societé nuisible à qui le donne, & inutile à celuy à qui il est donné: sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avouë pas, ou que l'on estime des vertus: sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complaist davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs, ni plus habiles.

* L'on a vû il n'y a pas long-temps un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation & par un

com-

commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniére intelligible ; une chose dite entr'eux peu clairement en entraisnoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de vrayes énigmes, toûjours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient délicatesse, sentimens, tour, & finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne faloit pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni memoire, ni la moindre capacité ; il faloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celuy qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

* Je le sçay, *Theobalde*, vous êtes vieilli, mais voudriez-vous que je crusse que vous étes baissé, que vous n'êtes plus Poëte ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur ; que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation, vôtre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire : vous étes donc aujourd'hui tout ce que vous futes jamais, & peut-étre meilleur ; car si à vôtre âge vous étes si vif & si impetueux, quel nom, Theobalde, falloit-il vous donner dans vôtre jeunesse, & lorsque vous étiez la *Coqueluche* ou l'entête-
ment

ment de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur vôtre parole, qui disoient, *Cela est delicieux, qu'a-t-il dit?*

* L'on parle impetueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autruy : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la verité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire, fairoit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

* Il a regné pendant quelque temps une sorte de conversation fade & puerile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse; la lecture de quelques Romans les avoit introduites parmi les honnêtes gens de la Ville & de la Cour; ils s'en sont défaits, & la Bourgeoisie les a reçûës avec les équivoques.

* Quelques femmes de la Ville ont la délicatesse de ne pas sçavoir, ou de n'oser dire le nom des ruës, des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croyent pas assez nobles pour être connus : elles disent *Le Louvre, la Place Roiale*; mais elles usent

usent de tours & de phrases plûtôt que de prononcer de certains noms, & s'ils leur échapent, c'est du moins avec quelque alteration du mot, & aprés quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui ayant besoin dans le discours *des Halles, du Châtelet*, ou de choses semblables, disent, *les Halles, le Châtelet.*

* Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

* L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la conversation de ces choses froides, qu'à la verité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrémement mauvaises: cette maniere basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déja infectée; il est vray qu'il y entre trop de fadeur & de grossiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrez dans un païs qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent ; car bien que ce ne soit jamais serieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur

esprit

esprit & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

* Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sçait, & les donner pour nouvelles, je n'ay pas à choisir.

* *Lucain a dit une jolie chose; il y a un beau mot de Claudien; il y a cet endroit de Seneque:* & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit; car ou l'on se passeroit des Anciens, ou aprés les avoir lûs avec soin, l'on sçauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.

* *Hermagoras* ne sçait pas qui est Roy de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roy de Boheme: ne luy parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini, combats, sieges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Geans, il en raconte le progrés & les moindres détails, rien ne luy est échapé: il débrouille de même l'horrible cahos des deux Empires, le Babylonien & l'Assyrien; il connoît à fond les Egyptiens & leurs dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne

le verra point ; il a presque vû la Tour de Babel : il en compte les degrez, il sçait combien d'Architectes ont presidé à cet ouvrage, il sçait le nom des Architectes. Diray-je qu'il croit * Henry IV. fils d'Henry III. Il neglige du moins de rien connoître aux Maisons de France, d'Autriche, de Baviere ; quelles minuties, dit-il ! pendant qu'il recite de memoire toute une liste des Rois des Medes, ou de Babylone, & que les noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad luy sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & & de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On luy dit que le Roy joüit d'une santé parfaite ; & il se souvient que Thetmosis un Roy d'Egypte étoit valetudinaire, & qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Alipharmutosis. Que ne sçait-il point ? quelle chose luy est cachée de la venerable antiquité ? il vous dira que Semiramis, ou selon quelques-uns Serimaris, parloit comme son fils Nynias, qu'on ne les distinguoit pas à la parole, si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix effeminée comme sa mere, qu'il n'ose pas le decider ; il vous revelera que Nembrot étoit gaucher & Sesostris ambidextre ; que

* Henry le Grand.

c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appellé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre; & il ajoûte qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite; qu'il croit neanmoins être bien fondé à soûtenir que c'étoit la gauche.

* Ascagne est Statuaire, Hegion Fondeur, Æschine Foulon, & *Cydias* bel esprit, c'est sa profession; il a une enseigne, un attelier, des ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent sous lui: il ne vous sçauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée* qui l'a engagé à faire une Elegie; une Idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor* qui le presse & qui luy laisse esperer un riche salaire; prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un & en l'autre; demandez-luy des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra, prenez-les toutes faites & entrez dans son magazin, il y a à choisir: il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-tems à un certain monde, & de le presenter enfin dans les maisons comme un homme rare & d'une exquise conversation; & là ainsi que le Musicien chante & que le joüeur de luth touche son luth devant les personnes à

qui

qui il a été promis, Cydias aprés avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main & ouvert les doigts, debite gravement ses pensées quintessenciées & ses raisonnemens sophistiques : different de ceux qui convenant des principes, & connoissant la raison ou la verité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire ; *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou *je ne sçaurois être de vôtre opinion*, ou bien *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre, mais.... il y a trois choses*; ajoûte-t-il, *à considerer*.... & il en ajoûte une quatriéme : fade discoureur qui n'a pas mis plûtôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprés de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûë ny le vray ny le faux, ny le raisonnable ny le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, & d'étre de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives

& sans replique. *Cydias* s'égale à Lucien & à Seneque *, se met au dessus de Platon, de Virgile, & de Theocrite ; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion : uni de goût & d'interêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompez lui préferent les Poëtes modernes ; il se met en ce cas à la tête de ces derniers, & il sçait à qui il adjuge la seconde place ; c'est en un mot un composé du pedant & du précieux, fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province, en qui neanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

* Philosophe, & Poëte tragique.

* C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique ; celui qui ne sçait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sçait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit, puisse être ignoré, & parle plus indifferemment.

* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites ; elles ne se soûtiennent que par l'expression, le ton & la maniere.

* Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

* Il n'y a gueres qu'une naissance honnête,

nête, ou une bonne education, qui rende les hommes capables de ſecret.

* Toute confiance eſt dangereuſe ſi elle n'eſt entiere; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déja trop dit de ſon ſecret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonſtance.

* Des gens vous promettent le ſecret, & ils le revelent eux-mémes, & à leur inſçu; ils ne remuent pas les levres & on les entend; on lit ſur leur front & dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils ſont tranſparens: d'autres ne diſent pas préciſement une choſe qui leur a été confiée, mais ils parlent & agiſſent de maniere qu'on la découvre de ſoy-même: enfin quelques-uns mépriſent vôtre ſecret de quelque conſequence qu'il puiſſe être: *C'eſt un miſtere, un tel m'en a fait part & m'a défendu de le dire* & ils le diſent.

* *Nicandre* s'entretient avec *Eliſe* de la maniere douce & complaiſante dont il a vécu avec ſa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix juſques à ſa mort; il a déja dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laiſſé des enfans, & il le repete: il parle des maiſons qu'il a à la ville, & bien-tôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le révenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtimens, en decrit la ſituation, exagere la commodité des appartemens, ainſi

que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu & la societé. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge ? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendroit vôtre domaine ? On me croit, ajoûte-t-il, plus de bien que je n'en possede. Il n'oublie pas son extraction & ses alliances ; *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin ; Madame la Chanceliere qui est ma parente*, voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, & de ceux même qui sont ses heritiers ; ay-je tort, dit-il à Elise ? ay-je grand sujet de leur vouloir du bien ? & il l'en fait juge. Il insinuë ensuite qu'il a une santé foible & languissante ; & il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprés de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce au moment qu'il parle un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

* Le sage quelquefois évite le monde de peur d'être ennuyé.

DES

DES BIENS DE FORTUNE.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris & ses alcoves, joüir d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur : cela est juste & de son ressort ; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

* Une grande naissance, ou une grande fortune annonce le merite & le fait plûtôt remarquer.

* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de luy trouver un merite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en luy le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

* Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pieces de monnoye met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'E-

pée, à la Robe, ou à l'Eglise; il n'y a presque point d'autre vocation.

* Deux Marchands étoient voisins & faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute differente, ils avoient chacun une fille unique, elles ont été nourries ensemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition: l'une des deux pour se tirer d'une extréme misere cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande Dame & l'une des premieres de la Cour; chez sa compagne.

* Si le Financier manque son coup, les Courtisans disent de luy, c'est un Bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réüssit, ils luy demandent sa fille.

* Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre & fort different le reste de leur vie.

* Le Duc de Vantadour.

* Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit; * l'on me dit à l'oreille, il à cinquante mille livres de rente: cela le concerne tout seul, & il ne m'en sera jamais ny pis ny mieux, si je commence à le regarder avec d'autres yeux, & si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise!

* Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche

che en ridicule; les rieurs sont de son côté.

* N.** avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse; avec un vestibule & une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre: qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée, qu'il écoute un peu & ne reconduise point; quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de luy-même quelque chose qui approche de la consideration. *Mr. de Saint Pouange.

* Je vais *Clitiphon* à vôtre porte, le besoin que j'ay de vous me chasse de mon lit & de ma chambre: plût aux Dieux que je ne fusse ny vostre client ny vôtre facheux: vos esclaves me disent que vous étes enfermé, & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entiere: je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, & ils me disent que vous étes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de vôtre appartement de si laborieux qui vous empêche de m'entendre? vous enfilez quelques memoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez; je n'avois qu'une chose à vous demander, & vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oüy, ou non: voulez-vous étre rare, rendez service à ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir: O homme

important & chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices! venez dans la solitude de mon cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remetray point à un autre jour; vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame & de sa distinction d'avec le corps, où la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ses ouvrages, & je cherche par la connoissance de la verité à regler mon esprit & devenir meilleur; entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moy sans me faire avertir; vous m'apportez quelque chose de plus precieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger; parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée: quelle interruption heureuse pour moy que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un Ours qu'on ne sçauroit apprivoiser, on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus: l'homme de lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places; il est vû de tous, & à toute heure,
&

& en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade; il ne peut-être important, & il ne le veut point être.

* N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses; ils les ont à titre onereux, & qui ne nous accommoderoit point: ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur & leur conscience pour les avoir; cela est trop cher, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

* Les P. T. S. † nous font sentir toutes les passions l'une aprés l'autre: l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, & on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

† Les partisans.

* *Sosie* de la livrée a passé par une petite recette à une sousferme; & par les concussions, la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin sur les ruines de plusieurs familles élevé à quelque grade; devenu noble par une charge, il ne luy manquoit que d'être homme de bien: une place de Marguillier a fait ce prodige.

* *Arfure* † cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint **, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles; sa vertu étoit obscure, & sa devotion connuë com-

† Mesnagizans.

me sa personne: son mari est entré dans le *huitiéme denier*; quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char, on luy porte une lourde queuë, l'Orateur s'interrompt pendant quelle se place, elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ny le moindre geste; il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

* L'on porte *Cresus* au Cimetiere: de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion luy avoient acquises, & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chere, il ne luy est pas demeuré de quoy se faire enterrer; il est mort insolvable, sans biens, & ainsi privé de tous les secours: l'on n'a vû chez luy ny Julep, ny Cordiaux; ny Medecins, ny le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

* Monnerot.

* *Champagne* au sortir d'un long dîner qui luy enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Syllery signe un ordre qu'on luy presente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remedioit; il est excusable, quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim?

† Mr. Gorge Partisan, nommé à present Mr. Danttaigné gendre du Marquis de Valencey.

* *Sylvain* † de ses deniers a acquis de la naissance & un autre nom; il est Seigneur de

de la Paroisse où ses ayeuls payoient la taille ; il n'auroit pû autrefois entrer Page chez *Cleobule*, & il est son gendre.

* *Dorus* passe en littiere par la voye *Appienne*, précedé de ses affranchis & de ses esclaves qui détournent le peuple, & font faire place, il ne luy manque que des licteurs ; il entre à *Rome* avec ce cortege, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere *Sanga*.

* On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Periandre*, † elle luy donne du rang, du credit, de l'autorité ; déja on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection : il a commencé par dire de soy-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité*, il se donne pour tel, & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veüille s'y opposer : sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique ; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un Temple ? le peuple s'y trompe : il est le Seigneur dominant de tout le quartier ; c'est luy que l'on envie & dont on voudroit voir la chûte, c'est luy dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage : tout se soûtient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur

† De Langlée

qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans & avant qu'il se fit dans le monde aucune mention de Periandre! comment pourra-t-il soûtenir ces odieuses pancartes * qui déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les heritiers? les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obseques? veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme?* & peut-être un *Homme honorable?* luy qui est *Messire.*

*Billets d'enterremens.

* Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déja forts & avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ny leurs commencemens, ny leurs progrés.

* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portez, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques possedées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs metayers; quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre siecle?

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hom-

hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvûs.

* Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit reduit en art & en methode, le secret de flater vôtre goût & de vous faire manger au de là du necessaire; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prepare; si vous regardez par quelles mains elles passent, & toutes les formes differentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élegance qui charment vos yeux, vous font hesiter sur le choix & prendre le parti d'essayer de tout; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletez, quel dégoût! Si vous allez derriere un Theatre, & si vous nombrez les poids, les rouës, les cordages qui font les vols & les machines; si vous considerez combien de gens entrent dans l'execution de ces mouvemens, quelle force de bras, & qu'elle extension de nerfs ils y employent, vous direz; sont-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroit animé & agir de soy-méme? vous vous récrierez, quels efforts! quelle violence! de même n'approfondis-

sez pas la fortune des Partisans.

† L'Archevesque de Rheims.

* Ce garçon † si frais, si fleuri, & d'une si belle santé est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Benefices; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en medailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hyver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain, leur pauvreté est extrême & honteuse: quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir?

† Mr. Laugeois Partisan beau-pere de M. de Tourville.

* Le Maréchal de Tourville son gendre.

* *Chrysippe* † homme nouveau & le premier noble de sa race, aspiroit il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien, c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition, il l'a dit ainsi, & on s'en souvient: il arrive par je ne sçay quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles * pour sa dot, ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fond pour toute fortune pendant sa vie; une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir, & il a un grand nombre d'enfans, ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à esperer aprés sa mort: il vit encore, quoy qu'assez avancé en âge, & il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

* Laissez faire *Ergaste*; † & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere, ou qui marchent sur la terre ferme: il sçait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs, & à l'ortie: il écoute tous les avis, & propose tous ceux qu'il a écoutez. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste, & ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dûës; c'est une faim insatiable d'avoir & de posseder: il trafiqueroit des arts & des sciences, & mettroit en parti jusques à l'harmonie; il faudroit, s'il en étoit crû, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute & une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée*, & se contenter de la sienne.

† Le Baron de Beauvais.

* Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages; le piege est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possede, feront envie; il vous imposera des conditions extravagantes; il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses interêts & si ennemi des vôtres: il lui faut une duppe.

* *Brontin*, † dit le peuple, fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints; ils ont leurs meditations, & il a les siennes.

† Mr. Bertier dont on fait courir les Meditations.

* Le peuple souvent a le plaisir de la tragedie; il voit perir sur le theatre du monde

de ces personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scenes, & qu'il a le plus haïs.

* Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales; la premiere vive & agissante est toute occupée à vouloir affliger le peuple, & la seconde voisine de la mort à se deceler & à se ruiner les uns les autres.

* Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû soûtenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans: ils vivent cachez & malheureux; quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de vôtre bienfacteur, qui a passé à la verité du cabinet à l'antichambre, quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble.

* Il y a une dureté de complexion; il y en a une autre de condition & d'état; l'on tire de celle-cy comme de la premiere de quoy s'endurcir sur la misere des autres, diray-je même, de quoy ne pas plaindre les malheurs de sa famille: un bon Financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

* Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin: je suis, dites-vous, sous l'autre tro-

tropique: passez sous le pole, & dans l'autre hemisphere; montez aux étoiles si vous le pouvez: m'y voilà: fort bien, vous étes en seureté: je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoy qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à luy seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

* Faire fortune est une si belle phrase, & qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel: on la connoist dans toutes les langues, elle plaît aux Etrangers & aux Barbares, elle regne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîstres & franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait penetré, point de desert ni de solitude où elle soit inconnuë.

* A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, & sur tout une grande fortune: ce n'est ni le bon ni le bel esprit, ni le grand ni le sublime, ni le fort, ni le delicat; je ne sçay précisement lequel c'est, & j'attends que quelqu'un veüille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'experience pour faire sa fortune ; l'on y songe trop tard, & quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toûjours le loisir de reparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit genie peut vouloir s'avancer : il neglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne réve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer : il a commencé de bonne heure & dés son adolescence à se mettre dans les voyes de la fortune ; s'il trouve une barriere de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, & va à droit & à gauche selon qu'il y voit de jour & d'apparence ; & si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté ; il est déterminé par la nature des difficultez, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son interest, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens & une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, & s'il est plein & embarassé, prendre la terre & aller à travers champs, puis regagner sa premiere route, la continuer, arriver à son terme ? faut il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche & accredité ?

Il

Il y a méme des stupides, & j'ose dire des imbecilles qui se placent en de beaux postes, & qui sçavent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle maniere d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie, quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hazard seul les y a fait rencontrer : on leur a dit, voulez-vous de l'eau? puisez ; & ils ont puisé.

* Quand on est jeune, souvent on est pauvre ; ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échûës, l'on devient riche & vieux en même temps ; tant il est rare que les hommes puissent reünir tous leurs avantages ; & si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoy leur porter envie ; ils ont assez à perdre par la mort, pour meriter d'étre plaints.

* Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans sa vieillesse, & l'on meurt quand on est aux peintres & aux vitriers.

* Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de joüir de la vanité, de l'industrie, du travail, & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous ; & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquerir pour la posterité?

* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme

me le soir aprés avoir trompé tout le jour.

* Le Marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire; il a le catis & les faux jours afin d'en cacher les défauts, & qu'elle paroisse bonne; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses & mysterieuses, afin qu'on croye n'en donner que son prix; un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut; & il a un trebuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paye en or qui soit de poids.

* Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'est gueres éloigné de la friponnerie; le sçavoir faire & l'habileté ne menent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

* De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs interêts à vous faire du bien.

* Les hommes pressez par les besoins de la vie, & quelquefois par le desir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, & dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le peril & les consequences; ils les quittent ensuite par une

une devotion discrete qui ne leur vient jamais qu'aprés qu'ils ont fait leur recolte, & qu'ils joüissent d'une fortune bien établie.

* Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hyver, ils apprehendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits precoces ; l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles : tienne qui voudra contre de si grandes extrémitez : je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette & me refugie dans la mediocrité.

* On sçait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage ; mais s'il est vray que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veüille leur resister.

* Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume : celui-là est pauvre dont la dépense excede la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres.

Il n'y a rien qui se soûtienne plus long-
temps

temps qu'une mediocre fortune; il n'y a rien dont on voïe mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on desire; l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

* Les passions tyrannisent l'homme & l'ambition suspend en luy les autres passions, & luy donne pour un temps les apparences de toutes les vertus: ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ay crû, sobre, chaste, liberal, humble, & même devot: je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posseder & de s'agrandir; la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déja foibles l'on dit, *ma fortune, mon établissement.*

* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.

* Les traits découvrent la complexion & les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune: le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

* *Chrysante* homme opulent & impertinent ne peut pas être vû avec *Eugene* qui est homme de merite, mais pauvre; il croiroit en être deshonoré. Eugene est pour Chrysante, dans les mêmes dispositions: ils ne courent pas risque de se heurter.

* Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilitez, attendre au contraire que je les saluë, & en être avec moy sur le plus ou sur le moins, je dis en moy-même, fort bien, j'en suis ravy tant mieux pour eux; vous verrez que cet homme-cy est mieux logé, mieux meublé & mieux nourry qu'à l'ordinaire, qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire, où il aura déja fait un gain raisonnable: Dieu veüille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser.

* Si les pensées, les livres & leurs auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! Il n'y auroit plus de rappel: quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les sçavans; quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chetifs*, que leur merite n'a ny placez ny enrichis, & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement: il faut l'avoüer, le present est pour les riches, & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore, & sera

toûjours; les Receveurs de droits, les Publicains ne sont plus, ont-ils été? Leur patrie, leurs noms sont ils connus? y a-t-il eu dans la Grece des Partisans? que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homere, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne luy rendoient pas le salut, ou qui le salüoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table; qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, & qui faisoit un livre? que deviendront les *Fauconnets*? † iront-ils aussi loin dans la posterité que DESCARTES né François & *mort en Suede*?

† Mr. Berthelot & ses parens. qui se sont enrichis dans le bail des fermes du Roy sous le nom de Fauconnet.

* Du même fond d'orgueil, dont l'on s'éleve fierement au dessus de ses inferieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au dessus de soy: c'est le propre de ce vice qui n'est fondé ny sur le merite personnel, ny sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le credit, & sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espece de biens, & estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excede la nôtre.

* Il y a des ames sales, paîtries de boüe & d'ordure, éprises du gain & de l'interêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquerir ou de ne point

perdre; curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs, toûjours inquietes sur le rabais, ou sur le décri des monnoyes, enfoncées, & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ny parens, ny amis, ny citoyens, ny Chrétiens, ny peut-être des hommes: ils ont de l'argent.

* Commençons par excepter ces ames nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingenieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent separer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis; & aprés cette précaution, disons hardiment une chose triste & douloureuse à imaginer: il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de societé & de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte: qui nous fait mille offres de services, & qui nous sert quelquefois; qui n'ait en soy par l'attachement à son interêt des dispositions tres-proches à rompre avec nous, & à devenir nôtre ennemy.

* Pendant qu'*Oronte* † augmente avec ses années son fond & ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'éleve, croit, s'embellit, & entre dans sa seiziéme année: il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle: cet

† Mr. De laravoye partisan dans les fermes du Roy.

cet homme sans naissance, sans esprit, & sans le moindre merite est préferé à tous ses rivaux.

* Le mariage qui devroit étre à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent par la disposition de sa fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe: c'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude, au mensonge, & aux gains illicites; il se trouve entre la friponnerie, & l'indigence, étrange situation!

Epouser une veuve en bon François signifie faire sa fortune: il n'opere pas toûjours ce qu'il signifie.

* Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon praticien, veut étre Officier; le simple Officier se fait Magistrat; & le Magistrat veut presider: & ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrez & indigens, aprés avoir tenté au delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée, incapables tout à la fois de ne pas vouloir étre riches, & de demeurer riches.

* Dîne bien, *Clearque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton heritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

* Jeune on conserve pour sa vieillesse: vieux on épargne pour la mort, L'heritier pro-

prodigue paye de superbes funerailles, & devore le reste.

* L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années ; & son heritier plus en dix mois, qu'il n'a sçû faire lui-même en toute sa vie.

* Ce que l'on prodigue on l'ôte à son heritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soy-même. Le milieu est justice pour soy & pour les autres.

* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres ; & reciproquement les peres à leurs enfans, sans le titre d'heritiers.

* Triste condition de l'homme, & qui dégoûte de la vie : il faut suër, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune ; ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt, est homme de bien.

* Le caractere de celui qui veut heriter de quelqu'un, rentre dans celui du complaisant, nous ne sommes point mieux flattez, mieux obéis, plus suivis, plus entourez, plus cultivez, plus ménagez, plus caressez de personne pendant nôtre vie, que de celui qui croit gagner à nôtre mort, & qui desire qu'elle arrive.

* Tous les hommes par les postes differens, par les titres & par les successions se regardent comme heritiers les uns des

autres, & cultivent par cet interêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret & envelopé de la mort d'autrui ; le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur.

* L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extremitez se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne ; ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille ; comme de ces bruits ou de ces sons qui font fremir : c'est en un mot un renversement de toutes les bienseances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excés de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessez de leur *Zombaye* * & de leurs autres prosternations.

* V. les Relations du Royaume de Siam.

* Une tenuë d'Etats, ou les Chambres assemblées pour une affaire tres-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si serieux, qu'une table de gens qui

joüent

joüent un grand jeu; une triste severité regne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre & irreconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ny liaisons, ny alliance, ny naissance, ny distinctions: le hazard seul, aveugle & farouche divinité, préside au cercle & y décide souverainement; ils l'honorent tous par un silence profond, & par une attention dont ils sont par tout ailleurs fort incapables: toutes les passions comme suspenduës cedent à une seule; le Courtisan alors n'est ny doux, ny flatteur, ny complaisant, ny même devot.

* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrez, la moindre trace de leur premiere condition: ils perdent de vûë leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vray que la fortune du dé, ou du lansquenet, les remet souvent où elle les a pris. Mr. Morin fameux Joueur.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de pieges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe & se precipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joüeurs viennent se briser & se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour sçavoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un pro-

cés d'où on luy a compté une grosse somme, qui a reçû un don, qui a fait au jeu un gain considerable; quel fils de famille vient de recüeillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa quaisse: c'est un sale & indigne métier, il est vray, que de tromper, mais c'est un métier, qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers; l'enseigne est à leur porte, on y liroit presque, *Icy l'on trompe de bonne foy*, car se voudroient-ils donner pour irreprochables? Qui ne sçait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose; qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

Mr. Le President Robert.

* Mille gens se ruinent au jeu & vous disent froidement qu'ils ne sçauroient se passer de joüer: quelle excuse! y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage? seroit on reçû à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter? Un jeu effroyable, continuel, sans retenuë, sans bornes; où l'on n'a en vûë que la ruïne totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, desesperé sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé, la sienne pro-

propre, celle de sa femme, & de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille?

Je ne permets à personne d'être fripon; mais je permets à un fripon de joüer un grand jeu: je le défends à un honnête homme; c'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.

* Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte des biens, le temps qui adoucit toutes les autres aigrit celle-cy; nous sentons à tous momens pendant le cours de nôtre vie, où le bien que nous avons pendu, nous manque.

* Il fait bon avec celuy qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvû que l'ou ne soit ny ses enfans, ny sa femme.

* Ny les troubles, *Zenobie*, qui agitent vôtre empire, ny la guerre que vous soûtenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roy vôtre époux, ne diminuënt rien de vôtre magnificence: vous avez preferé à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice, l'air y est sain & temperé, la

situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du costé du couchant, les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pû choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent & qui coupent, qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphire; les grües & les machines gemissent dans l'air, & font esperer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais achevé, & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine; employez-y l'or & tout l'art des plus excellens ouvriers, que les Phidias & les Zeuxis de vôtre siecle déployent toute leur science sur vos plafonds & sur vos lambris; tracez y de vastes & de delicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors & vôtre industrie sur cet ouvrage incomparable; & aprés que vous y aurez mis, Zenobie, la derniere main, quelqu'un de ces pastres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les peages de vos rivieres, achetera un jour à deniers comptans cette Royale maison pour l'embellir, & la rendre plus digne de luy, & de sa fortune.

* Ce

* Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent; & vous font écrier d'une premiére vûë sur une maison si délicieuse, sur l'extrême bonheur du maître qui la possede; il n'est plus, il n'en a pas joüi si agreablement ny si tranquillement que vous, il n'y a jamais eu un jour serein, ny une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit, ses cranciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, & il l'a regardée de loin une derniere fois; & il est mort de saisissement.

* L'on ne sçauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune: il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles; qu'elles n'étoient point; le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur; les biens, les honneurs, les dignitez fondent sur elles à plusieurs reprises; elles nagent dans la prosperité: *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres, a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut, que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, & il l'a atteint; étoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité, étoit-ce les conjonctures? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se jouë ailleurs, & traite leur posterité comme leurs ancêtres.

* La cause la plus immediate de la ruine & de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe & de l'épée, est que l'état seul, & non le bien, régle la dépense.

* Si vous n'avez rien oublié pour vôtre fortune, quel travail! Si vous avez negligé la moindre chose, quel repentir!

* *Giton* a le teint frais, le visage plein & les jouës pendantes, l'œil fixe & assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme & déliberée; il parle avec confiance, il fait repeter celuy qui l'entretient, & il ne goûte que mediocrement tout ce qu'il luy dit; il déploye un ample mouchoir & se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, & il éternuë fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre, il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arréte & l'on s'arréte, il continuë de marcher & l'on marche, tous se réglent sur luy; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il debite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteüil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite

fuite & découvrir son front par fierté, & par audace. Il est enjoüé, grand rieur, impatient, presomptueux, colere, libertin, politique, mysterieux sur les affaires du temps; il se croit des talens & de l'esprit: il est riche.

Phedon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre: il dort peu & d'un sommeil fort leger, il est abstrait, réveur, & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sçait, ou de parler d'évenemens qui luy sont connus, & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte briévement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres luy disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé; il est mysterieux sur ses affaires, quelquefois menteur, il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement & legerement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissez, & il n'ose les lever sur ceux qui passent: il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derriere celuy qui parle, recüeille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses

yeux pour n'être point vû, il se replie & se renferme dans son manteau, il n'y a point de ruës ny de galeries si embarassées & si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, & de se couler sans être apperçû. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siege; il parle bas dans la conversation, & il articule mal; libre neanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siecle, mediocrement prévenu des Ministres & du ministere. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sur soy, & il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela luy arrive, c'est à l'insçû de la compagnie, il n'en coûte à personne ny salut ny compliment: il est pauvre.

De la Ville.

L'On se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage & se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se mocque.

L'on s'attend au passage reciproquement

ment dans une promenade publique ; l'on y passe en revûë l'un devant l'autre ; carosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé ; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, où on les dédaigne.

* Tout le monde connoist cette longue levée qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du costé où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir ; les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort prés se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venuë, les femmes de la ville ne s'y promenent pas encore ; & quand elle est passée, elles ne s'y promenent plus.

* Le Faubourg ou la porte St. Bernard.

* Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recüeillir le fruit de leur toillette, on ne se promene pas avec une compagne par la necessité de la conversation ; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre, s'apprivoiser avec le public, & se raffermir contre la critique : c'est là précisement qu'on parle pour ne rien dire ; ou plûtôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche negligem-

* Les Tuilleries.

ment

ment la tête, l'on passe & l'on repasse.

* La ville est partagée en diverses societez, qui sont comme autant de petites republiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon & leurs mots pour rire: tant que cet assemblage est dans sa force, & que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part des siens, & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiez dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hazard a porté au milieu d'eux, leur est étranger: il se trouve là comme dans un païs lointain, dont il ne connoît ny les routes, ny la langue, ni les mœurs, ny la coûtume; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe ensuite dans un morne silence; il perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, & n'a pas même de quoy écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, & qui est comme le heros de la societé; celuy-cy s'est chargé de la joye des autres, & fait toûjours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre, qu'elle ne sçache point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadai-

daifes qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites ; ils ne luy pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *cotterie* ; il y a toûjours dés la premiere année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'interêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commençement dégenerent bien-tôt en piramides de viandes & en banquets somptueux, dérangent la Republique, & luy portent enfin le coup mortel il n'est en fort peu du temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

* Il y a dans la ville la grande & la petite robe ; & la premiere se vange sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle y essuye ; de sçavoir quels sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile : il se trouve même un corps considerable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier ; il ne se rend pas neanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égaler à la magistrature, ou ne luy cede qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son employ, l'indepen- Les Officiers & les Avocats.

dan-

dance de sa profession, le talent de la parole, & le merite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sçû payer pour son Office.

* Vous mocquez-vous de rêver en carosse, ou peut-être de vous y reposer, *vite*, prenez vôtre livre ou vos papiers, lisez, ne salüez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage, ils vous en croiront plus occupé; ils diront, cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les ruës ou sur la route: apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, & rêver à rien tres-profondement; sçavoir à propos perdre le boire & le manger, ne faire qu'apparoir dans sa maison, s'evanoüir & se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet; se cacher au public, éviter le theatre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

Le President Deméme & autres.

* Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats que les grands biens & les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres*, ils les imitent, ils se tiennent fort au dessus de la gravité de la robe, & se croient dispensez par leur âge & par leur fortune d'être sages & moderez; ils prennent de la

Cour

Cour ce qu'elle a de pire, ils s'aproprient la vanité, la molesse, l'intemperance, le libertinage, comme si tous ces vices luy étoient dûs; & affectant ainsi un caractere éloigné de celuy qu'ils ont à soûtenir, ils deviennent enfin selon leurs souhaits des copies fideles de tres-méchans originaux.

* Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce sont deux hommes; revenu chez soy il reprend ses moeurs, sa taille & son visage qu'il y avoit laissez; il n'est plus ni si embarassé; ni si honnête.

* Les *Crispins* se cottisent & rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui avec un essain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason* qui se ruine, & avec *Thrason* qui veut se marier, & qui a consigné.*

Mrs. Malo Offrs. de robe.

*Déposé son argent au Tresor public pour une grande charge.

* J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes; la branche ainée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-cy brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée: ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même metail, ils portent comme eux deux & une; ce ne sont pas des Fleurs de Lys, mais

Mr. Le Clerc de Lesseville dont le grand pere étoit tanneur à Meulan, ils

portent Dazur à 3. croissans d'or.

mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pieces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en sont contens; on les voit sur les litres & sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pillier de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui meritoit le bannissement, elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les ferrures, elles sont semées sur les carosses; les livrées ne deshonorent point leurs armoiries; je dirois volontiers aux Sannions, vôtre folie est prématurée, attendez du moins que le siecle s'achève sur vôtre race; ceux qui ont vû vôtre grand-pere, qui luy ont parlé, sont vieux, & ne sçauroient plus vivre long-temps; qui pourra dire comme eux, là il étaloit & vendoit tres-cher?

Les Sannions & les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire: ils font un recit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'il ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre: ils parlent jargon & mystere sur de certaines femmes; *ils ont* reciproquement *cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à bel-

belles avantures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chausse des guestres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renouë ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien ; il revient de nuit moüillé & recreu sans avoir tué ; il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*, il sçait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort ; se méle avec les piqueurs, il a un cor ; il ne dit pas comme *Menalippe*, *ay-je du plaisir* ? il croit en avoir ; il oublie loix & procedure, c'est un Hyppolite; *Menandre* qui le vit hier sur un procés qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'huy son Rapporteur: le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave & capitale ; il se fait entourer de ces confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier aprés les chiens qui étoient en défaut, ou aprés ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les six chiens ; l'heure presse, il acheve de leur parler des abois & de la curée, & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

Mr. De Nouveau surintendant des postes.

* Quel est l'égarement de certains parti-

ti-

ticuliers, qui riches du negoce de leurs peres dont ils viennent de recüeillir la succession, se moulent sur les Princes pour leur garderobe & pour leur équipage, excitent par une dépense excessive & par un faste ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croyent éblouïr, & se ruinent ainsi à se faire mocquer de soy.

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul theatre de leur vanité; l'on ne sçait point dans l'Isle qu'*André* brille au Marais, & qu'il y dissipe son patrimoine: du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de Citoyens qui ne sçavent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de luy, *il est magnifique*, & qui lui tiendroit compte des regals qu'il fait à *Xante* & à *Ariston*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire*: mais il se ruine obscurément; ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence; & qu'aujourd'huy en carosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

* *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort regu-

lie-

ſierement à la belle Meſſe aux Feüillans ou aux Minimes; il eſt homme d'un bon commerce, & l'on compte ſur luy au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquiéme à l'ombre ou au reverſis; là il tient le fauteüil quatre heures de ſuite chez *Aricie*, où il riſque chaque ſoir cinq piſtoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galand, il a lû Bergerac *, des Marets †, Leſclache, les Hiſtoriettes de Barbin, & quelques recüeils de Poëſies. Il ſe promene avec des femmes à la plaine ou au Cours, & il eſt d'une ponctualité religieuſe ſur les viſites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'huy & ce qu'il fit hier; & il meurt ainſi aprés avoir vécu.

* Cyrano.
† S. Sorlin.

* Voila un homme, dites-vous, que j'ay vû quelque part, de ſçavoir où, il eſt difficile, mais ſon viſage m'eſt familier. Il l'eſt à bien d'autres, & je vais, s'il ſe peut, aider vôtre memoire: eſt-ce au Boulevard ſur un ſtrapontin, ou aux T'uilleries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comedie? eſt-ce au Sermon, au Bal, à Rambouillet? où pourriez-vous ne l'avoir point vû? où n'eſt-il point? s'il y a dans la place une fameuſe execution, ou un feu de joye, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville; ſi l'on attend une magnifique entrée, il a ſa place ſur un échaffaut; s'il ſe fait un carrouzel, le voilà entré, & placé ſur

Feu Mr. le Prince de Mekelbourg.

ſur l'amphitheatre ; ſi le Roy reçoit des Ambaſſadeurs, il voit leur marche, il aſſiſte à leur audience, il eſt en haye quand ils reviennent de leur audience ; ſa preſence eſt auſſi eſſentielle aux ſermens des ligues Suiſſes, que celle du Chancelier & des ligues mêmes ; c'eſt ſon viſage que l'on voit aux almanachs repreſenter le peuple ou l'aſſiſtance : il y a une chaſſe publique, une *Saint Hubert*, le voilà à cheval ; on parle d'un camp & d'une revûë, il eſt à Oüilles, il eſt à Acheres ; il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de prés, & juſques au fort de Bernardi. CHANLEY ſçait les marchez. JACQUIER les vivres, DU METS l'artillerie, celuy-cy voit, Il a vieilli ſous le Harnois en voyant, il eſt ſpectateur de profeſſion ; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne ſçait rien de ce qu'il doit ſçavoir, mais il a vû, dit-il, tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la Ville ! Qui dira aprés luy, le Cours eſt fermé, on ne s'y promene point, le bourbier de Vincennes eſt deſſeiché & relevé, on n'y verſera plus ? qui annoncera un concert, un beau ſalut, un preſtige de la Foire ? qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier, que Rochois eſt enrhumée & ne chantera de huit jours ? qui connoîtra comme luy un bourgeois à ſes armes &

à ses livrées? qui dira, *Scapin* porte des Fleurs de lys, & qui en sera plus édifié? qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple bourgeoise? qui sera mieux fourni de vaudevilles? qui prêtera aux femmes les Annales galantes, & le Journal amoureux? qui sçaura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'*Opera* & les fureurs de Roland dans une ruelle? enfin puisqu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupez, qui pourra aussi parfaitement leur convenir?

* *Theramene* étoit riche & avoit du mérite; il a herité, il est donc tres-riche & d'un tres grand mérite; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour *épouseur*; il va de maisons en maisons faire esperer aux meres qu'il épousera; est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & à Theramene de faire ses declarations, il tient icy contre le Mortier, là il efface le Cavalier ou le Gentil-homme; un jeune homme fleuri, vif, enjoüé, spirituel, n'est pas souhaité plus ardemment ny mieux reçu; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite: combien de galans va-t-il mettre en déroute? quels bons partis ne fera-t-il pas

manquer? pourra-t'il suffire à tant d'heritieres qui le recherchent? ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouventail de tous ceux qui ont envie de l'être, & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux, si pecunieux, d'une Ville bien policée; ou condamner le sexe sous peine de folie ou d'indignité à ne les traiter pas mieux, que s'ils n'avoient que du mérite.

* Paris pour l'ordinaire le singe de la Cour, ne sçait pas toûjours la contrefaire: il ne l'imite en aucune maniere dans ces dehors agreables & caressans que quelques Courtisans & sur tout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite: elles ne s'informent ny de ses contrats ny de ses ancêtres, elles le trouvent à la Cour, cela leur suffit, elles le souffrent, elles l'estiment; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage: comme elles regorgent de train, de splendeur & de dignitez, elles se délassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu. Une femme de Ville entend-elle le broüissement d'un carosse qui s'arrête à sa porte, elle petille de goût & de complaisance pour quiconque est dedans sans le connoître; mais si elle a vû de

sa

fa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que plusieurs rangs de clous parfaitement dorez l'ayent ébloüie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déja dans sa chambre le Cavalier ou le Magistrat ! quelle charmante reception ne lui fera-t-elle point ! ôtera-t-elle les yeux de dessus lui ! Il ne perd rien auprés d'elle, on lui tient compte des doubles soupentes, & des ressorts qui le font rouler plus mollement, elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

* Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossiereté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

* La subtile invention de faire de magnifiques présens de nôces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espece !

* L'utile & la loüable pratique, de perdre en frais de nôces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement de choses superfluës, & de prendre déja sur son fonds de quoy payer Gaultier, les meubles & la toilette.

* Le bel & le judicieux usage, que ce-

lui qui préferant une sorte d'effronterie aux bienseances & à la pudeur ; expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un theatre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe, qui connus ou inconnus accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! que manque-t'il à une telle coûtume pour être entierement bizarre & incomprehensible, que d'étre lûe dans quelque relation de la Mingrelie ?

* Penible coûtume, asservissement incommode ! se chercher incessamment les unes les autres avec impatience de ne se point rencontrer ; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre reciproquement des choses dont on est également instruite, & dont il importe peu que l'on soit instruite ; n'entrer dans une chambre précisement que pour en sortir ; ne sortir de chez soy l'aprés-dînée que pour y rentrer le soir ; fort satisfaite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime gueres. Qui considereroit bien le prix du temps, & combien sa perte est irreparable, pleureroit amerement sur de si grandes miseres.

* On s'éleve à la Ville dans une indifference grossiere des choses rurales & cham-

pê-

pêtres, on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les seigles, & l'un ou l'autre d'avec le meteil, on se contente de se nourrir & de s'habiller; ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois ny de guerets, ny de baliveaux, ny de provins, ny de regains, si vous voulez être entendu, ces termes pour eux ne sont pas François: parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sol pour livre, & aux autres de voye d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins specieux, ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progrez, ses dons & ses largesses: leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens; il n'y a si vil praticien qui au fond de son étude sombre & enfumée, & l'esprit occupé d'une plus noire chicanne, ne se préfere au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre; qui seme à propos, & qui fait de riches moissons; & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ny Offices ny Commissions, ny Presidens

ny Procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe, du Parquet & de la Buvette.

* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, & si commodément, ny si sûrement même contre le vent, la pluye, la poudre & le soleil, que le Bourgeois sçait à Paris se faire mener par toute la Ville: quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! ils ne sçavoient point encore se priver du necessaire pour avoir le superflu, ny préferer le faste aux choses utiles: on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies & se chauffer à un petit feu; la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre: ils ne sortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carrosse, ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchoient; ils se conservoient propres quand il faisoit sec, & dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarassez de franchir les ruës & les carrefours, que le chasseur de traverser un guerest, ou le soldat de se moüiller dans une tranchée; on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litiere; il y avoit même plusieurs Magistrats qui alloient à pied à la chambre, ou aux Enquêtes, d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain dans ce temps brilloit sur les tables & sur les buffets, comme le fer &

le

le cuivre dans les foyers; l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes, on mettoit celles-cy jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immediatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes; leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la Ville & de la Campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition; il y avoit entr'eux des distinctions exterieures qui empêchoient qu'on ne prist la femme du Praticien pour celle du Magistrat, & le roturier ou le simple valet pour le Gentilhomme: moins appliquez à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs heritiers, & passoient ainsi d'une vie moderée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siecle est dur, la misere est grande, l'argent est rare*; ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur oeconomie & par leur modestie que de leurs revenus & de leurs domaines; enfin

l'on étoit alors penétré de cette maxime ; que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.

DE LA COUR.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sçait pas la Cour ; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

* Un homme qui sçait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage, il est profond, impenetrable ; il dissimule les mauvais offices, soûrit à ses ennemis, contraint son humeur, deguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincerité, & la vertu.

* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ; de même qui peut définir la Cour ?

* Se dérober à la Cour un seul moment, c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vûë le matin, la voit le soir, pour la re-

reconnoître le lendemain; ou afin que lui-même y soit connu.

* L'on est petit à la Cour, & quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel; mais le mal est commun, & les Grands mêmes y sont petits.

* La Province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vûë, paroît une chose admirable; si l'on s'en approche, ses agrémens diminuënt comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop prés.

* L'on s'accoûtume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

* La Cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour; il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit regner également le vice & la politesse, & où tout lui est utile, le bon & le mauvais.

* La Cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

* L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & se faire par là respecter du noble de sa Province, ou de son Diocesain.

* Le Brodeur & le Confisseur seroient

superflus & ne seroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre: les Cours seroient desertes, & les Rois presque seuls, si l'on étoit gueri de la vanité & de l'interêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoy dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur, de fierté & de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les Provinces, ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la Royauté.

* Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans comme la presence du Prince; à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterez, & leur contenance est avilie: les gens fiers & superbes sont les plus défaits; car ils perdent plus du leur; celuy qui est honnête & modeste s'y soûtient mieux, il n'a rien à reformer.

* L'air de Cour est contagieux, il se prend à V**, comme l'accent Normand à Roüen ou à Falaise; on l'entrevoit en des Fourriers, en de petits Contrôlleurs, & en des Chefs de fruiterie; l'on peut avec une portée d'esprit fort mediocre y faire de grands progrés: un homme d'un genie élevé & d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre; il l'acquiert sans reflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

* N ** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, & il n'entre qu'avec la foule.

* Il y dans les Cours des apparitions de gens avanturiers & hardis, d'un caractere libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû : ils ont cela de commode pour les Grands, qu'ils en sont soufferts sans consequence, & congediez de même, alors ils disparoissent tout à la fois riches & décreditez ; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prét d'être trompé par d'autres.

* Vous voyez des gens qui entrent sans salüer que legerement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme ; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent presens; ils s'arrétent, & on les entoure ; ils ont de la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur

ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand, qui la faisant tomber tout d'un coup par sa presence, les reduise à leur naturel qui est moins mauvais.

Mr. de Langlée & autres.

* Les Cours ne sçauroient se passer d'une certaine espece de Courtisans, hommes flateurs, complaisans, insinuans, dévoüez aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, & flatent toutes les passions; ils leur souflent à l'oreille des grossieretez, leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, & fixent leurs couches: ils font les modes, raffinent sur le luxe & sur la dépense, & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles & en équipages; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention & la richesse, & ils n'habitent d'anciens Palais qu'aprés les avoir renouvellez & embellis; ils mangent délicatement & avec reflexion, il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent, & dont ils ne puissent rendre compte: ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soûtiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée: dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluënt plus; ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, penetrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire

voir ; ceux-cy avec de longs services, bien des playes sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignitez ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, sont de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes ; ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, & sont toûjours les premiers visages qui frapent les nouveaux venus à une Cour : ils embrassent, ils sont embrassez ; ils rient, ils éclatent, ils sont plaisans, ils font des contes, personnes commodes, agreables, riches, qui prêtent, & qui sont sans consequence.

* Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre* ; qu'ils sont seuls chargez des details de tout l'Etat, & que seuls aussi ils en doivent répondre : l'un a du moins les affaires de terre, & l'autre les maritimes ; qui pourroit les representer exprimeroit l'empressement, l'inquietude, la curiosité, l'activité, sçauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû assis, jamais fixes & arrestez ; qui même les a vû marcher ? on les voit courir, parler en courant, & vous interroger sans attendre de réponse : ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part, ils passent & ils repassent, ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous

démonteriez leur machine, ne leur faites pas de questions, ou donnez leur du moins le temps de respirer & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous & long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précedent, ils se lancent impetueusement dans la foule des Courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en peril, leur profession est d'être vûs & revûs, & ils ne se couchent jamais sans s'être acquittez d'un employ si serieux & si utile à la Republique: ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifferentes, & ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer, il ne leur manque aucun des talens necessaires pour s'avancer mediocrement. Gens neanmoins éveillez & alertes sur tout ce qu'ils croyent leur convenir, un peu entreprenans, legers & précipitez, le dirai-je, ils portent au vent, attelez tous deux au char de la fortune, & tous deux fort éloignez de s'y voir assis.

* Le Duc de Bouillon; son château est Sedan.

* Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur, mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de tou-

toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, & s'il se peut, aux PRINCES DU SANG ; ne parler que de Ducs, de Cardinaux & de Ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'oriflamme & pour les croisades ; avoir des sales parées d'arbres genealogiques, d'écussons chargez de seize quartiers, & de tableaux de ses ancêtres & des alliez de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis ; dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom & mes armes* ; dire de celuy-cy, qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là, qu'elle n'est pas Demoiselle, ou si on luy dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander, s'il est Gentilhomme : quelques-uns riront de ces contretemps, mais il les laissera rire ; d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter ; il dira toûjours qu'il marche aprés la maison regnante, & à force de le dire, il sera crû.

* C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

* L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'interêt ; c'est ce que l'on digere le matin & le soir, le jour & la nuit ; c'est ce

ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns, & qu'on neglige les autres, que l'on monte & que l'on descend; c'est sur cette régle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifference, son mépris: quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la moderation & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avares, les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux: quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remuë, & de ne pas courir où les autres courent? on croit même être responsable à soy-même de son élevation & de sa fortune; celuy qui ne l'a point faite à la Cour, est censé de ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas: cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans recompenses? question si épineuse, si embarrassée, & d'une si penible decision, qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oüy & sur le non, & meurent dans le doute.

* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune; je m'étonne qu'il ose se montrer.

* Celuy qui voit loin derriere soy un hom-

homme de ſon temps & de ſa condition avec qui il eſt venu à la Cour la premiere fois ; s'il croit avoir une raiſon ſolide d'être prevenu de ſon propre mérite, & de s'eſtimer davantage que cet autre qui eſt demeuré en chemin, ne ſe ſouvient plus de ce qu'avant ſa faveur il penſoit de ſoy-même, & de ceux qui l'avoient devancé.

* C'eſt beaucoup tirer de nôtre amy, ſi ayant monté à une grande faveur, il eſt encore un homme de nôtre connoiſſance.

* Si celuy qui eſt en faveur oſe s'en prévaloir avant qu'elle luy échappe ; s'il ſe ſert d'un bon vent qui ſouffle pour faire ſon chemin, s'il a les yeux ouverts ſur tout ce qui vaque, poſte, abbaïe, pour les demander & les obtenir, & qu'il ſoit muni de penſions, de brévets & de ſurvivances, vous lui reprochez ſon avidité & ſon ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui eſt propre, aux ſiens, à ſes creatures, & que par le nombre & la diverſité des graces dont il ſe trouve comblé, luy ſeul a fait pluſieurs fortunes : cependant qu'a-t-il dû faire ? ſi j'en juge moins par vos diſcours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille ſituation, c'eſt préciſément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occa-
ſions

sions, parce que l'on desespere par la mediocrité de la sienne d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche, s'il'on étoit à portée de leur succeder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

* Il ne faut rien exagerer, ni dire des Cours le mal qui n'y est point; l'on n'y attente rien de pis contre le vray merite, que de le laisser quelquefois sans recompense; on ne l'y méprise pas toûjours, quand on a pû une fois le discerner, on l'oublie, & c'est là où l'on sçait parfaitement ne faire rien, ou faire tres-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

* Il est difficile à la Cour, que de toutes les pieces que l'on employe à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux; l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point, l'autre parle mollement; il échape à un troisiéme de parler contre mes interests & contre ses intentions: à celui-là manque la bonne volonté; à celuy-cy l'habileté & la prudence; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le che-

chemin: on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçû des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a aprés sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soy.

* Les Courtisans n'employent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse, pour trouver les expediens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours: mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de specieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire, & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer; parce que jugeant des autres par soy-même, on espere que nul n'entamera, & qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer: c'est une maniere douce & polie de refuser son credit, ses offices & sa mediation à qui en a besoin.

* Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui sont embarassez de vous dans le public, & qui au lever ou à la Messe évitent vos yeux & vôtre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtisans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le mon-

monde le merite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

* Je vois un homme entouré & suivi, mais il est en place: j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur: celui-cy est embrassé & caressé, même des Grands, mais il est riche: celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est sçavant & éloquent: j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant: je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, & qui soit recherché.

* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de loüanges en sa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la gallerie, tout l'appartement; on en a au dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix differentes sur ce personnage, l'envie, la jalousie parlent comme l'adulation; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de loüer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de merite, ou de valeur, devient en un instant un genie du premier ordre, un heros, un demi-Dieu: il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paroit

voit difforme prés de ses portraits ; il luy est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse & la complaisance viennent de le porter ; il rougit de sa propre reputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entierement déchû, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme devoüez à la fureur d'en dire du bien.

* Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoyent fait monter.

* Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congedier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous & s'en dégoûtent.

* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons, la premiere afin qu'il apprenne que nous disons du bien de luy ; la seconde afin qu'il en dise de nous.

* Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il est embarassant de ne les point faire.

* Il y a des gens à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme; ce n'est ni *Rousseau*, ni un * *Fabry*, ni *la Couture*; ils ne pourroient le méconnoître.

* Brûlé il y a vingt ans.

* L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un merite importun, qui éteigne celuy des autres.

* Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à deplaire aux favoris, uniquement attaché à vôtre maître, & à vôtre devoir; vous êtes perdu.

* On n'est point effronté par choix, mais par complexion; c'est un vice de l'être, mais naturel; celuy qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extremité à l'autre: c'est une leçon assez inutile que de luy dire, soyez effronté, & vous réüssirez: une mauvaise imitation ne luy profiteroit pas, & le feroit échoüer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une vraye & naïve impudence pour réüssir.

* On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande & on obtient; mais, dit-

dit-on, sans l'avoir demandé, & dans le tems que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente, & qui ne trompe personne.

* On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, & l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer, les autres appuyer; l'amorce est déja conduite, & la mine prête à joüer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lors qu'on le tire de sa Terre ou de son Gouvernement pour l'y faire asseoir. Artifice grossier, finesses usées, & dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le public, & luy dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de luy la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

Le Marquis de Vardes qui aprés son exil travailla à devenir Gouverneur de Mr. le Duc de Bourgogne.

* Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûës qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on penetre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusez ; & s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crûs dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en-

s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales : ils se trouvent parez tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on merite ; ou d'y être placé sans le meriter.

Quelque grandes difficultez qu'il y ait à se placer à la Cour, il est encore plus aspre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soy, pourquoi a-t-il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ?

L'on se presente encore pour les Charges de ville, l'on postule une place dans l'Academie Françoise, l'on demandoit le Consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystere & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa patrie, le Prince, la Republique.

* Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assûre par vanité, ou pour marquer son désinteressement, qu'il est bien moins content du don, que de la maniere dont il luy a été fait : ce qu'il y a en cela

de

de sûr & d'indubitable, c'est qu'il la dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace; le plus fort & le plus penible est de donner, que coûte-t-il d'y ajoûter un soûrire?

Il faut avoüer neanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne sçavoient donner; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-temps prier, qu'ils donnoient si sechement, & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si desagreables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensez de rien recevoir.

* L'on remarque dans les Cours des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages; gouvernement, charge, benefice, tout leur convient; ils se sont si bien ajustez, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies*; ils vivent de l'Eglise & de l'Epêe, & auront le secret d'y joindre la Robe: si vous demandez que font ces gens à la Cour; ils réçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser, serrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

* *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'une autre son habit; il masque toute l'année, quoy qu'à visage découvert: il paroît à la Cour, à la Ville: ailleurs, toûjours sous un certain nom & sous le même déguisement. On le reconnoît; & on sçait quel il est à son visage.

* Il y a pour arriver aux dignitez ce qu'on appelle la grande voye, ou le chemin battu; il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

* L'on court les malheureux pour les envisager, l'on se range en haye; ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits, & la contenance d'un homme qui est condamné, & qui sçait qu'il va mourir, vaine, maligne, inhumaine curiosité: si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, & il seroit établi, qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous étes si touchez de curiosité exercez-la du moins en un sujet noble; voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, & qu'il en reçoit les complimens, lisez dans ses yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modestie, combien il est content & pénétré de soy-même, voyez quelle serenité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur & sur son visage; comme il ne songe plus

plus qu'à vivre & à avoir de la santé, comme ensuite sa joye luy échappe & ne peut plus se dissimuler; comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid & serieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux, il ne leur répond pas, il ne les voit pas; les embrassemens & les caresses des Grands qu'il ne voit plus de si loin achevent de lui nuire, il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte alienation: vous voulez étre heureux, vous desirez des graces; que de choses pour vous à éviter!

* Un homme qui vient d'étre placé ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour regler sa conduite & ses dehors à l'égard des autres; il emprunte sa regle de son poste & de son état; de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

* *Theonas* Abbé depuis trente ans se lassoit de l'étre; on a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine; & parce que les grandes Fêtes se passoient toûjours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps present, trouvoit l'Etat mal gouverné, & n'en predisoit rien que de sinistre: convenant en son cœur que le merite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti & renoncé à la Prelature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est

nommé à un Evêché : rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attenduë, vous verrez, dit-il, que je n'en demeureray pas là, & qu'ils me feront Archeveque.

* Il faut des fripons à la Cour auprés des Grands, & des Ministres, même les mieux intentionnez ; mais l'usage en est délicat, & il faut sçavoir les mettre en œuvre : il y a des temps & des occasions où ils ne peuvent étre suppléez par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualitez toûjours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

* Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter icy les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'élonguer des petits, voire de ses pareils, & iceulx vilainer & despriser, s'accointer de grands & puissans en tous biens & chevances, & en cette leur cointise & privauté estre de tous ebats, gabs, mommeries, & vilaines besoignes ; estre eshonté, saffranier & sans point de vergogne ; endurer brocards & gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heur & fortune.*

* Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

Mr. Le Duc de Luxembourg.

* *Timante* toûjours le même, & sans rien perdre de ce merite qui lui a attiré la pre-

premiere fois de la reputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénerer dans l'esprit des Courtisans; ils étoient las de l'estimer, ils le salüoient froidement; ils ne lui soûrioient plus, ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler misterieusement d'une chose indifferente, ils n'avoient plus rien à lui dire: il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'étre honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur memoire, & en rafraichir l'idée; ils lui font comme dans les commencemens, & encore mieux.

* Que d'amis, que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre! les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur societé d'études, les droits du voisinage; les autres feuillettent leur genealogie, remontent jusqu'à un tris-ayeul, rappellent le côté paternel & le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient; on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami, & je suis fort aise de son élevation. j'y dois prendre part, il m'est assez proche.* Hommes vains & dévoüez à la fortune, fades Courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix

Discours de feu Mr de Villeroy sur Mr. Pelletier Controlleur General des finances dont il

 que

n'étoit pas parent. que le Prince en vient de faire? attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître?

* Ce qui me soûtient & me rassûre contre les petits dédains que j'essuye quelquefois des Grands & de mes égaux, c'est que je me dis à moy-même; ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute, si j'étois Ministre.

Dois-je bien-tôt être en place, le sçait-il, est-ce en lui un pressentiment? il me previent, il me saluë.

† Meudon.

* Mr. de Louvoy.

* Celui qui dit, *Je dînay hier à Tibur* †, ou *j'y soupe ce soir*, qui le repete, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* * dans les moindres conversations, qui dit, *Plancus me demandoit... Je disois à Plancus*..... Celui-là même apprend dans ce moment que son Heros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire; il part de la main, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, decrie sa conduite, dénigre son Consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point une memoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme severe & laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

* Un homme de merite se donne, je

crois

crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ny d'oreilles pour entendre, ny d'esprit pour connoistre & pour juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

L'Abbé de Choisy de l'Academie.

* *Theodote* avec un habit austere a un visage comique & d'un homme qui entre sur la Scene; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage: il est fin, *cauteleux*, doucereux, misterieux, il s'approche de vous, & il vous dit à l'oreille, *Voilà un beau tems, voilà un beau degel*; s'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, & celles même qui ne conviennent gueres qu'à une jeune precieuse: imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de Theodote pour une affaire de rien, & qui ne merite pas qu'on s'en remuë, il la traite serieusement & comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réüssir; le voilà qui respire & qui se repose, & il a raison, elle luy a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrez, ensorcelez de la faveur; ils y pensent le jour, ils y révent la nuit; ils montent l'escalier d'un Ministre & ils en de-

ſcendent, ils ſortent de ſon antichambre & ils y rentrent, ils n'ont rien à luy dire & ils luy parlent, ils luy parlent une ſeconde fois, les voilà contens; ils luy ont parlé; preſſez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la préſomption; vous leur adreſſez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoiſſent point, ils ont les yeux égarez & l'eſprit aliené; c'eſt à leurs parens à en prendre ſoin & à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, & que le monde n'en ſouffre: Theodote a une plus douce manie; il aime la faveur éperduëment, mais ſa paſſion a moins d'éclat, il luy fait des vœux en ſecret, il la cultive, il la ſert myſterieuſement; il eſt au guet & à la découverte ſur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur, ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur ſacrifie ſourdement merite, alliance, amitié, engagement, reconnoiſſance; ſi la place d'un CASSINI devenoit vacante, & que le Suiſſe ou le Poſtillon du favori s'aviſât de la demander; il appuyeroit ſa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'obſerver & de calculer, de parler de Parelies & de Parallaxes: ſi vous demandiez de Theodote s'il eſt Auteur ou plagiaire, original ou copiſte, je vous done-

nerois ses ouvrages, & je vous dirois, lisez & jugez; mais s'il est devot ou courtisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire; je prononcerois plus hardiment sur son étoile; oüy, Theodote, j'ay observé le point de vôtre naissance, vous serez placé, & bientôt, ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

* N'esperez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bien-veillance, de generosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la Cour, & qui secrettement veut sa fortune; le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens? il ne nomme plus chaque chose par son nom; il n'y a plus pour luy de fripons, de fourbes, de sots & d'impertinens; celuy dont il luy échaperoit de dire ce qu'il en pense, est celuy-là même qui venant à le sçavoir l'empêcheroit de *cheminer*, pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à luy seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous luy en fassent, ou que nul du moins luy soit contraire. Non content de n'être pas sincere, il ne souffre pas que personne le soit; la verité blesse son oreille, il est froid & indifferent sur les observations que l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan; & parce qu'il les a entenduës, il s'en croit compli-

ce & responsable. Tyran de la societé & martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompuë, & des distractions frequentes: il a une profusion, le diray-je, des torrens de loüanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui est en faveur, & pour tout autre une secheresse de pulmonique: il a des formules de complimens differens pour l'entrée & pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité, & il n'y a personne de ceux qui se payent de mines & de façons de parler, qui ne sorte d'avec luy fort satisfait: il vise également à se faire des patrons & des creatures; il est mediateur, confident, entremetteur, il veut gouverner: il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour; il sçait où il faut se placer pour être vû: il sçait vous embrasser, prendre part à vôtre joye, vous faire coup sur coup des questions empressées sur vôtre santé, sur vos affaires; & pendant que vous luy répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout different, il sçait, en achevant de vous congratuler, luy faire un compliment de condoleance, il

pleure

pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, & fait le misterieux sur ce qu'il sçait de plus important, & plus volontiers encore sur ce qu'il ne sçait point.

* Il y a un païs où les joyes sont visibles, mais fausses, & les chagrins cachez, mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats & les applaudissemens aux Theatres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chasse, les balets, les carrouzels couvrissent tant d'inquietudes, de soins & de divers interêts, tant de craintes, & d'esperances, des passions si vives, & des affaires si serieuses ?

* La vie de la Cour est un jeu serieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pieces & ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celuy de son adversaire, hazarder quelquefois, & joüer de caprice ; & aprés toutes ses réveries & toutes ses mesures on est échet, quelquefois mat ; souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie ; le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

* Les roües, les ressorts, les mouvemens sont cachez, rien ne paroît d'une montre que son éguille, qui insensiblement s'avance & acheve son tour ; image du Cour-

tisan d'autant plus parfaite, qu'aprés avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.

* Les deux tiers de ma vie sont écoulez, pourquoy tant m'inquieter sur ce qui m'en reste, la plus brillante fortune ne merite point ny le tourment que je me donne, ny les petitesses où je me surprens, ny les humiliations, ny les hontes que j'essuye: trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête; nous disparoîtrons, moy qui suis si peu de chose, & ceux que je contemplois si avidement, & de qui j'esperois toute ma grandeur: le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, & un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrace, & l'a oublié dans la prosperité.

* Un noble, s'il vit chez luy dans sa Province, il vit libre, mais sans appuy: s'il vit à la Cour, il est protegé, mais il est esclave; cela se compense.

Mr. Bontemps.

* *Xantippe* au fond de sa Province, sous un vieux toit, & dans un mauvais lit, a revé pendant la nuit qu'il voyoit le Prince, qu'il lui parloit, & qu'il en ressentoit une extrême joye: il a été triste à son réveil; il a conté son songe, & il a dit, quelles chimeres ne tombent point dans l'esprit des homme pendant qu'ils dorment! Xantippe a

con-

continué de vivre, il est venu à la Cour, il a vû le Prince, il luy a parlé; & il a été plus loin que son songe, il est favori.

* Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu, si ce n'est un Courtisan plus assidu?

* L'esclave n'a qu'un maître: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

* Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en sçauroit voir mille à la fois; & s'il ne voit aujourd'huy que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux!

* De tous ceux qui s'empressent auprés des Grands & qui leur font la cour, un petit nombre les recherche par des vûës d'ambition & d'interêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sotte impatience de se faire voir.

* Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienseance, doivent être irreconciliables; les voilà réünies, & où la Religion a échoüé quand elle a voulu l'entreprendre, l'interêt s'en jouë, & le fait sans peine.

* L'on parle d'une region où les vieillards sont galans, polis & civils; les jeunes gens au contraire durs, feroces, sans moeurs ny politesse; ils se trouvent affranchis de la Versailles.

passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préferent des repas, des viandes, & des amours ridicules : celuy-là chez eux est sobre & moderé, qui ne s'enyvre que de vin; l'usage trop frequent qu'ils en ont fait, le leur a rendu insipide; ils cherchent à réveiller leur goût déja éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du païs précipitent le declin de leur beauté par des artifices qu'elles croyent servir à les rendre belles, leur coûtume est de peindre leurs lévres, leurs jouës, leurs sourcils, & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une phisionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préferent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il déscend à la moitié du corps, change les traits, & empéche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi : les Grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise; il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un

Prêtre celebre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrez & redoutables; les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mysteres, & les faces élevées vers leur Roy, que l'on voit à genoux sur une tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination; car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du païs le nomment ***; il est à quelques quarante-huit dégrez d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieuës de mer des Iroquois & des Hurons.

* Qui considerera que le visage du Prince fait toute la felicité du Courtisan, qu'il s'occupe à se remplir pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes, c'est leur affaire, ils ont des inferieurs; les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

* Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? elle peut, & elle sçait: ou du moins quand elle sçauroit autant qu'elle peut,

peut, elle ne feroit pas plus decifive.

* Foibles hommes ! un Grand dit de *Timagene* vôtre ami qu'il eſt un ſot, & il ſe trompe; je ne demande pas que vous repliquiez qu'il eſt homme d'eſprit; oſez ſeulement penſer qu'il n'eſt pas un ſot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur : vous lui avez vû faire une belle action : raſſurez-vous, je vous diſpenſe de la raconter, pourvû qu'aprés ce que vous venez d'entendre, vous vous ſouveniez encore de la luy avoir vû faire.

* Qui ſçait parler aux Rois, c'eſt peut-être où ſe termine toute la prudence & toute la ſoupleſſe du Courtiſan; une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans ſa memoire, & quelquefois juſques dans ſon cœur, il eſt impoſſible de la r'avoir; tous les ſoins que l'on prend & toute l'adreſſe dont on uſe pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, ſervent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : ſi ce n'eſt que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'eſt pas ordinaire, il y a encore un prompt remede, qui eſt de nous inſtruire par nôtre faute, & de ſouffrir la peine de nôtre legereté; mais ſi c'eſt contre quelque autre, quel abbattement, quel repentir ! y a-t-il une régle plus utile contre un ſi dangereux inconvenient, que de parler

des

des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les precautions & les mesures dont on parle de soy?

* Diseurs de bons mots, mauvais caractere, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la reputation, ou à la fortune des autres plûtôt que de perdre un bon mot, meritent une peine infamante; cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un Magasin, & dont l'on se sert pour se feliciter les uns les autres sur les évenemens: bien qu'elles se disent souvent sans affection, & qu'elles soient reçûës sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre; parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant gueres compter les uns sur les autres pour la realité, semblent être convenus entre eux, de se contenter des apparences.

* Avec cinq ou six termes de l'art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chere: l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre à voir & à manger, l'on impose à ses sembla-

blables, & l'on se trompe soy-méme.

* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au merite; ils sçavent entrer & sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mélant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long-temps soûtenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes: ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste & d'un soûrire, ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur, si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuff.

* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident; ils en sont les premiers surpris & consternez: ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croyent de l'esprit; ils hazardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matiere qui puisse s'offrir, & sans nul discernement des personnes qui les écoutent; ajoûteray-je qu'ils épouvantent, ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaises, il est vray du moins qu'ils deshonorent sans ressource ceux

ceux qui ont quelque part au hazard de leur élevation.

* Comment nommeray-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots : je sçay du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils sçavent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soy, que l'on n'est que mediocrement fin.

La finesse n'est ny une trop bonne, ny une trop mauvaise qualité ; elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, & peut-être, où elle ne doive être supplée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'un à l'autre le pas est glissant ; le mensonge seul en fait la difference ; si on l'ajoûte à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins ; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes ; l'un vous dit, j'y donne les mains, pourvû qu'un tel y condescende, & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre ; cependant rien n'avance, les mois,

les

les années s'écoulent inutilement ; je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprens rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent : je vous dis moy que j'y vois clair, & que j'y comprens tout, ils se sont parlez.

* Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, & qu'en parlant ou en agissant pour soy-même, on a l'embarras & la pudeur de celuy qui demande grace.

* Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les pieges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus sots que soy.

* Il y a quelques rencontres dans la vie, où la verité & la simplicité sont le meilleur manége du monde.

* Estes-vous en faveur, tout manége est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous menent au terme : autrement tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

* Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en passer ; toute autre vie pour luy est languissante.

* Il faut avoir de l'esprit pour étre homme de cabale ; l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au dessus

de

de l'intrigue & de la cabale, & que l'on ne sçauroit s'y assujettir ; l'on va lors à une grande fortune, ou à une haute reputation par d'autres chemins.

* Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, & un merite trés-accompli, n'apprehendez pas ô *Aristide*, de tomber à la Cour, ou de perdre la faveur des Grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous. M. De Pomponne.

* Qu'un favori s'observe de fort prés ; car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penseray qu'il commence à tomber, & je penseray vray.

L'homme a bien peu de ressources dans soy-même, puis qu'il lui faut une disgrace ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honnête homme.

* L'on contemple dans les Cours de certaines gens, & l'on voit bien à leurs discours & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-peres, ni à leurs petits-fils : le present est pour eux ; ils n'en joüissent pas, ils en abusent.

* *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré ; sa vie est un roman ; non, il lui manque le vray-semblable : il n'a point eu d'avantu- M. De Lauzun.

res; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais; que dis-je, on ne réve point comme il a vécu, personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait; l'extréme & le mediocre lui sont connus; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune: rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort serieusement qui étoient en luy: il a dit de soy, *J'ay de l'esprit, j'ay du courage*; & tous ont dit aprés luy, *Il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le genie du Courtisan, qui a dit de luy plus de bien peut-étre & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joly, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'heroïque ont été employez à son éloge; & tout le contraire a servi depuis pour le revaler: caractere équivoque, mêlé, enveloppé: une énigme; une question presque indecise.

* La faveur met l'homme au dessus de ses égaux; & sa chûte, au dessous.

* Celuy qui un beau jour sçait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se delivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

* Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier: ce sera le même theatre & les mémes decorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se rejoüit

joüit ſur une grace reçûë, ou ce qui s'attriſte & ſe deſeſpere ſur un refus, tous auront diſparu de deſſus la ſcene; il s'avance déja ſur le theatre d'autres hommes qui vont joüer dans une méme piece les mêmes rôles, ils s'évanoüiront à leur tour, & ceux qui ne ſont pas encore, un jour ne ſeront plus; de nouveaux acteurs ont pris leur place: quel fond à faire ſur un perſonnage de comedie!

* Qui a vû la Cour, a vû du monde ce qui eſt le plus beau, le plus ſpecieux & le plus orné; qui mépriſe la Cour aprés l'avoir vûë, mépriſe le monde.

* La Ville dégoûte de la Province: la Cour détrompe de la Ville, & guerit de la Cour.

Un eſprit ſain puiſe à la Cour le goût de la ſolitude & de la retraite.

Fin du premier Tome.



